BnF Gallica

Histoire d'un homme heureux, par Aldolphe Schaeffer

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

BnF Gallica

Schaeffer, Adolphe (1826-1896). Histoire d'un homme heureux, par Aldolphe Schaeffer. 1865.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

HISTOIRE

D'UN

HOMME HEUREUX

PAR

ADOLPHE SCHÆFFER

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1865

Tous droits réservés

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

HISTOIRE

D'UN

HOMME HEUREUX

2285

γ 2

65701

©

HISTOIRE

D'UN

HOMME HEUREUX

PAR

ADOLPHE SCHÆFFER

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

6/701

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.

AVANT-PROPOS.

UTILE DULCI.

*

HISTOIRE

D'UN

HOMME HEUREUX.

I. Prologue.

C'était en 1831.

Mme N. m'avait engagé à passer l'après-midi à une belle campagne qu'elle possédait aux environs de l'une des plus populeuses cités de nos départements de l'Est.

Quelques amis de son fils, le « bel Arthur, » s'y étaient donné rendez-vous. Mme N. savait que j'aimais la jeunesse ; je me fis une fête de suivre, sans en avoir l'air, les joyeux ébats de ces petits jeunes gens si heureux d'oublier, un instant, les ennuis du collége pour se donner

tout entiers à la gaîté. Aucun d'eux n'avait seize ans accomplis; le plus jeune en comptait à peine dix.

Que deviendront-ils quelque jour? Dans vingt ou trente ans d'ici, quelle aura été leur destinée? Dès à présent ils diffèrent à tant d'égards; combien, dans quelques dizaines d'années, ne seront-ils pas séparés par de profondes dissimilitudes! La fortune, avare pour les uns, aura comblé les autres de ses dons; celui-ci, qui vient de s'élancer, vigoureux, au devant de ses adversaires de jeu pour rompre la ligne de bataille qu'ils lui présentent, dans peu d'années peut-être penchera la tête, frappé de maladie; tel autre aura cessé de vivre, tandis que son ami, pliant sous le poids d'une existence difficile, lèvera parfois les yeux au ciel, comme pour y lire l'explication de ses douleurs... Oh! riez, chers amis; savourez le bonheur d'être jeunes, pleins de vie et de santé, en attendant que l'âge et les soucis viennent vous accabler. Savourez la coupe où le bon Dieu vous verse, à pleins bords, les

douces pensées et les joyeuses espérances; et une fois qu'il y mêlera de l'amertume, ne cessez pas de le nommer encore de son doux nom : votre Père qui est aux cieux.

Cependant les jeux cessèrent et avec eux mes rêveries. Nous étions au commencement de l'automne. Le soleil, près de disparaître à l'horizon, dorait de ses derniers rayons les majestueux peupliers qui bordaient la campagne de Mme N... Il eût été imprudent de laisser exposées à l'air du soir ces jeunes têtes baignées de sueur.

Soudain une voix de jeune fille, claire, vibrante, et néanmoins d'une inexprimable douceur, invita les jeunes collégiens à faire honneur au repas qui les attendait. Anna, la sœur du « bel Arthur, » était dans tout l'éclat de la première jeunesse; elle venait d'accomplir sa dix-huitième année. Ses traits, considérés séparément, n'avaient rien de bien remarquable; mais il y avait de la vie dans sa physionomie, il y avait de l'âme. De beaux yeux bruns, des formes bien proportionnées, et surtout un sin-

gulier mélange d'intelligence et de bonté se reflétant sur sa douce figure, telle était Anna.

En un clin-d'œil la folle bande eut assiégé la table. Le repas ne fut pas long. Anna, sous la haute direction de sa mère, fit les honneurs de la maison avec toute la dignité d'une jeune fille de famille; elle sut la tempérer fort heureusement par l'abandon que se permet une sœur aînée vis-à-vis de quelques jeunes espiègles, ses frères, échappés pour quelques heures à la férule du maître.

Bientôt on fit cercle autour d'elle. Aux exercices du corps allaient succéder les luttes de l'esprit. Vous connaissez, cher lecteur, quelque élève de seconde ou de quatrième? L'avez-vous observé quand, au moment où allait sonner l'heure des vacances, il faisait assaut d'esprit avec une troupe de joyeux condisciples? Vous devinerez la scène à laquelle j'assistai, causant avec la maîtresse de la maison, mais prêtant malgré moi quelque attention au cercle animé qui folâtrait, riait, criait, s'exaltait à dix pas. C'étaient, à tout moment,

d'étincelantes fusées parties de l'une de ces aimables bouches de dix ou de quinze ans, retombant en gerbes de feu sur toute l'assistance et allumant en tous ces jeunes cœurs une franche gaîté.

Tout à coup la jeune fille, se plaçant au centre de ce cercle animé, réclame l'attention de son bruyant entourage.

« Savants jeunes gens, dit-elle sur un ton sérieux mais enjoué, enjoué mais sérieux, c'est un petit sacrifice que je vous demande. »

Fraîche, jeune, doucement souriante, légèrement rêveuse, elle parlait avec une autorité qui ne souffrait point la révolte. Toutes les têtes s'inclinèrent.

« Je n'ai point le bonheur de m'abreuver, comme vous, aux sources de la science. Jamais je n'ai eu l'honneur de m'asseoir sur les bancs d'un collége. Je ne connais que de nom ces bienheureux établissements où l'on coule, j'imagine, de délicieuses journées à goûter les beautés du divin Homère, de l'incomparable Lucrèce, à sonder les arcanes de toutes les

sciences; l'on y fait connaissance, dit-on, avec tous les grands hommes de l'antiquité, non moins qu'avec toutes les villes et fontaines de l'univers... français; l'on y apprend surtout le plus beau, le plus merveilleux, le plus divin des arts, l'art de penser de belles choses et de les bien exprimer... Eh bien, Messieurs (elle s'attendrit), refuserez-vous de m'associer un peu, un quart d'heure seulement, à vos nobles jouissances, moi qui ne connais guère que les premiers rudiments de ces belles sciences qu'on vous enseigne, qui ne les contemple que de loin, à la dérobée, par-dessus ma tapisserie et au travers de mes aiguilles? Aurez-vous pitié de moi (cela d'une voix tremblotante), pitié d'une pauvre ignorante, Messieurs les collégiens? »

Anna était irrésistible. Elle n'avait pas terminé, que de formidables acclamations retentirent de toutes parts. La cause était gagnée, bien que le tribunal ne sût encore qu'imparfaitement de quoi il s'agissait. Un comique embarras se peignait, il est vrai, sur la plu-

part des jeunes figures qui l'entouraient ; mais l'orgueil en eut bientôt chassé la crainte.

Elle continua, en s'inclinant légèrement.

« Voici l'idée qui m'est venue. Je vous indiquerai, Messieurs les collégiens, un sujet des plus simples. Pour y réfléchir, je vous accorderai cinq minutes. Puis nous tirerons au sort et chacun de vous, à son tour, le développera. La tribune, derrière ce fauteuil. La récompense, une couronne de feuilles de chêne que je prépare à l'instant. Le juge...

— Vous-même, s'écria-t-on comme d'une voix.

— Soit, dit-elle. A l'œuvre maintenant. Seulement je crains que le sujet ne vous paraisse trop simple, indigne de vos forces...

— Parlez ! parlez ! dirent à la fois douze jeunes voix émues.

— Eh bien, voici : *Où se trouve le bonheur?* Et maintenant que l'on se taise et que l'on réfléchisse ! »

Le temps des rires était passé. Il se fit un silence solennel. Chacun des petits philosophes,

entrevoyant, comme à travers des brouillards, la tribune qui se préparait, les feuilles de chêne qu'une main charmante allait poser sur le front du vainqueur, aiguillonné par le désir de vaincre, harcelé par la crainte d'être vaincu, agité par d'ambitieux pensers, par d'orgueilleux espoirs que traversaient, comme des lueurs sinistres, ces angoisses singulières qui présagent d'ordinaire les défaites, chacun disons-nous, prit la tête entre les mains. *Fervet opus*. En ce solennel moment, Anna, si le don de voir les trépassés ne lui eût fait défaut, Anna aurait contemplé tout à l'aise les ombres de Platon, de Descartes, d'Épicure, de Montaigne, sortant, lamentables et mutilées, des thèmes et versions de l'année qui allait finir, du manuel de philosophie où gisent, épars et informes, les membres des grands docteurs de l'art d'être heureux, *grandia effossis ossa sepulcris*.

Prise d'une immense pitié en songeant au trouble qu'elle venait de causer non moins dans le royaume des vivants que dans celui

des morts, Anna ajouta cinq minutes aux cinq premières, puis, la pitié insistant encore auprès d'elle, cinq autres encore. Elle se plaça ensuite devant une urne où d'avance elle avait confondu les noms des orateurs, promena sur tout son entourage un doux regard où brillait la plus exquise bienveillance, et plongea la main dans les noires profondeurs pour en tirer le nom d'un jeune philosophe.

Le sort désigna Arthur.

Mme N..., souriant à la tournure inattendue qu'avait prise le jeu de ses invités, doucement fière d'ailleurs du rôle à la fois sérieux et badin qu'avait usurpé sa fille, rentra en ce moment même au salon qu'elle avait quitté pour donner quelques ordres. Elle avait décliné l'honneur de siéger avec Anna au banc des juges; j'avais fait de même; j'eus, de la sorte, le double avantage de ne point ajouter à l'embarras des orateurs et d'écouter mieux à l'aise, sachant que personne n'avait les yeux sur moi.

Il y avait de quoi voir et de quoi écouter!

Toutes les théories sur le bonheur, inventées depuis des siècles, se retrouvèrent, à peine ébauchées, mais non entièrement méconnaissables, sur les lèvres des jeunes improvisateurs.

A vrai dire, on peut ramener à quelques pensées premières les innombrables conseils proposés, par les penseurs de tous les siècles, aux âmes désireuses de bonheur.

Les uns vous disent : éloignez de votre corps tout sujet de douleur ; donnez sagement à vos sens le plus de jouissances que vous pourrez. Les autres : mortifiez, exténuez, atrophiez votre chair, et la rendez insensible à force de macérations et de privations ; rien ne manquera à votre bonheur ! D'autres n'imaginent rien de plus élevé que d'étendre sans cesse le cercle de leurs connaissances, tandis que d'autres encore demandent aux distinctions, aux honneurs que décerne le monde, les joies qu'ils désespèrent de trouver ailleurs. Ceux-ci demandent à l'art les jouissances que ceux-là croient découvrir dans les doux épanchements

de l'amitié, dans les saintes émotions de la famille, que d'autres enfin ne croient possibles, bien réellement possibles, que sur le chemin du devoir et du pur amour.

Je ne sais, cher lecteur, quelle est la solution sur laquelle vous avez fixé votre choix, si toutefois (soit dit sauf votre respect) vous avez jugé la question digne de vos méditations. Quant au bel Arthur, son choix n'était point fait.

Il gravit, sans embarras, les deux degrés qui donnaient accès à la tribune, passa négligemment la main sur le flot de sa cravate d'abord, puis dans sa longue chevelure, sourit légèrement, de l'air d'un homme qui se croit sûr de vaincre toutes les difficultés, même morales, grâce à ses avantages physiques, et daigna enfin ouvrir la bouche. Il s'en échappa un flux de paroles sonores où s'entrechoquaient confusément toutes sortes de théories, sans qu'il fût possible de deviner pour laquelle étaient les sympathies de l'orateur. De la sympathie, il semblait n'en avoir

que pour sa longue chevelure et pour le flot de sa cravate, bref pour les irrésistibles agréments de sa fade personne. En entendant ce joli et insipide parlage, je ne pus m'empêcher de dire à mi-voix : « En voilà un que la passion du vrai ne tuera point ; ... il fera joliment son chemin. Facilité d'élocution, mémoire, esprit très-flexible, habile à servir toutes les causes, et surtout apathie morale, il a tout cela ; que faut-il de plus pour réussir ? »

Arthur avait dit. Nul de ses jeunes auditeurs ne songea à applaudir, nul à marquer quelque mécontentement. Anna seule plissa légèrement la lèvre inférieure. Insipide ! semble-t-elle dire, en regardant son frère avec un petit air de dédain qui contrastait singulièrement avec la noblesse de son front.

Les orateurs se succédèrent rapidement.

Charles, gros blondin, se posa hardiment en champion de la fainéantise ; on l'applaudit avec d'autant plus de verve, que le jeune amant de la paresse avait excellé à identifier

les prochaines vacances avec la dame de ses pensées.

Un troisième orateur, petit jeune homme de onze ans à peine, prit son tour avec la meilleure volonté du monde. Mais ne fait pas des discours qui veut. Au moment de parler, Sidney, qui était la sensibilité même, sentit la voix lui manquer, ses yeux s'emplir de larmes; renonçant à maîtriser son émotion, il reprit à la hâte le chemin de sa place, retrouva tout son courage dès qu'il eut touché terre et, relevant fièrement la tête, s'écria qu'il ignorait en quoi consistait le bonheur, mais qu'il savait fort bien qu'il ne consistait point... à improviser.

Triple salve d'applaudissements qui eut pour effet de faire renoncer absolument à la parole deux ou trois des orateurs désignés pour lui succéder. Cela était à prévoir. Les petits orateurs ressemblent aux grands, les jeunes aux vieux. Que l'enthousiasme de l'auditoire soit monté à un certain degré au moment où vous allez parler, votre émotion sera doublée, tri-

plée; elle aura pour résultat ou bien de doubler vos moyens en portant rapidement vos facultés à leur plus haute puissance, ou bien de les paralyser entièrement. Il n'y a pas de milieu.

Le tour de Henri Mornand était venu.

Henri avait les traits fortement accentués. Un feu sombre brillait dans ses yeux noirs qu'ombrageaient d'épais sourcils. Son maintien, son geste, sa voix, tout en lui accusait l'homme ambitieux et énergique, brûlant de se faire un nom et prêt à ne reculer devant aucun sacrifice pour y arriver. Loin de se laisser décontenancer par les applaudissements un peu ironiques qui avaient accueilli la tardive inspiration de son prédécesseur, il était impatient de dire les aspiratious de son âme. Secouant toute timidité, dédaignant d'utiliser quelques bribes de souvenirs classiques que sa mémoire lui eût fournies pour peu qu'il l'eût consultée, doué d'ailleurs d'une brillante élocution, il versa dans ses paroles tous les feux qui le consumaient. Il fut vraiment éloquent.

C'est de l'ardeur des convictions que naît l'éloquence. Le reste est utile, savoir les ressources de la dialectique, les richesses de l'imagination, une élocution facile, abondante; que votre prononciation soit correcte, votre voix habile à prendre tous les tons, votre mémoire prodigieuse; c'est en vain que vous posséderez l'un ou l'autre de ces dons, ou bien même tous ensemble: il vous faut encore, pour que vous atteigniez à l'éloquence, de la flamme, une flamme intérieure, à la lueur de laquelle vos auditeurs puissent lire la conviction écrite dans votre cœur, une flamme qui vous dévore vous-même et qui allume dans leurs cœurs une autre flamme. Il y a d'habiles parleurs en grand nombre, de subtils dialecticiens, de jolis diseurs, dont les discours nous laissent froids, parce qu'ils font de la parole métier et marchandise — il y aurait plus d'orateurs éloquents, s'il y avait plus de croyants.

Henri, s'animant par degrés, était bel à voir. Il n'avait pas seize ans accomplis; mais sa taille élancée, la maturité de son

esprit, la sûreté avec laquelle il maniait la langue étaient d'un homme de vingt ans. A peine eut-il prononcé les premières paroles, qu'Anna eut peine à dissimuler son embarras; elle sentait que ce n'était pas là un enfant. Un homme venait de se révéler, et c'est Anna qui allait le juger! Vous devinez sa perplexité! Néanmoins elle fit bonne contenance.

Je me souviens du discours de Henri.

Chose singulière! Que de paroles dites hier, que de pensées dont notre esprit s'est occupé aujourd'hui même, qui, demain, seront entierement effacées de notre mémoire, parce que nous ne les avons point jugées dignes d'y demeurer. Mais qu'une pensée frappe fortement notre attention, qu'elle nous effraie à un haut degré ou nous charme vivement, elle demeurera gravée, dans notre âme, en traits ineffaçables; dans vingt, dans quarante ans, à votre dernière heure, vous la retrouverez, n'en doutez point; vous voudriez la chasser, que vous ne le pourriez point; elle ne vous

appartient pas, c'est vous qui lui appartenez ; elle fait partie intégrante de vous-même.

Henri commença par réduire à néant ce qu'il appela dédaigneusement la philosophie animale du bonheur. « Croire qu'il suffit, pour être heureux, de bien boire et de bien manger, d'avoir des sens bien conditionnés et de puissantes facultés physiques pour bien jouir, et de nombreux biens matériels pour satisfaire les appétits des sens, et beaucoup d'argent pour sans cesse renouveler la somme des jouissances charnelles.... qu'est-ce, s'écria-t-il, sinon faire des sens la mesure du bonheur ? Mais comment ! faire dépendre le bonheur de l'excellence des facultés digestives ! faire de l'estomac le juge souverain de la félicité ! Cette théorie-là, je ne la discute pas, je la... méprise ! »

Il les dit, ces dernières paroles, avec un geste magnifique. A cet instant-là, vous eussiez vu le mépris gravé sur toutes les figures. Arthur même, le bel Arthur, se dépouillant de sa fade indifférence, se sentit pris de dédain

pour les pourceaux de l'école d'Épicure, tandis qu'Anna, visiblement émue, était en pleine sympathie avec le jeune orateur.

« Oui, je la méprise, » reprit Henri avec plus de calme.

« J'ai de la pitié pour ceux qui ne recherchent que le plaisir des sens. Pour moi, c'est à l'esprit que je demande le bonheur. Si quelque fée, paraissant au milieu de nous, douée du pouvoir d'exaucer nos vœux, nous permettait de lui exposer nos plus secrets désirs; s'il suffisait de demander, pour obtenir; si c'était assez, pour recevoir, de lui dire : « Bonne fée, voici le bonheur auquel j'aspire, » je sais bien ce que je dirais.... J'adore la gloire. Je voudrais être grand. Je voudrais faire quelque magnifique invention. Je voudrais savoir ce qu'ignorent les plus illustres savants. Je voudrais commander d'innombrables armées, les faire mouvoir sur des champs de bataille immenses, remporter de gigantesques victoires, de manière à éclipser les Alexandre et les Napoléon. Je voudrais ensuite posséder le génie

de l'art : élever, moi seul, un monument plus sublime que le dôme de Strasbourg, peindre des toiles plus parfaites que celles d'un Raphaël, composer de plus ravissantes mélodies que celles de Mendelssohn, dépasser en éloquence et Abélard et Mirabeau, faire servir à mon triomphe le marbre et le fer, les sons et les couleurs, toutes les forces de la nature unies à toutes les ressources de la pensée. Je voudrais surtout m'enivrer de la gloire de l'écrivain, des triomphes du grand poëte. Auprès de cette grandeur-là, que sont toutes les autres? Parler, sans être vu, à cette foule émue qui s'appelle l'humanité; pénétrer de la voix dans les plus humbles cabanes et dans les plus splendides demeures, aux sommets des Alpes et dans les steppes de la Sibérie, pour attendrir, élever, consoler et fortifier; compter dans tous les rangs de la société d'enthousiastes admirateurs; entendre tous les échos de la terre se répéter un nom que l'on ne prononce pas sans un secret tressaillement, et se dire : ce nom, c'est le mien! se voir comblé d'honneurs

et avancer vers la vieillesse avec la certitude que l'on vivra tant que durera l'humanité... ; ajouter cette gloire à toutes les autres, posséder le plus vaste génie, et, parmi tous les hommes que l'on admire, être le plus vanté, le plus admiré, le plus grand.... voilà le bonheur idéal que je rêve ! bonne fée ! ô fais au gré de mes rêves tourner mon sort !! ... mais, hélas ! c'est un fantôme que j'invoque.

« Eh bien, ma fée, ce sera moi-même.

« La gloire, c'est moi qui me la donnerai.

« Le bonheur que je rêve, c'est moi qui saurai non pas y atteindre, mais en rapprocher. Je veux être grand : je le serai. »

A ces mots, Henri quitta brusquement la tribune.

Il avait passé d'un fol enthousiasme au plus profond découragement, puis aux ardentes affirmations empreintes d'une mâle énergie. En passant par tous ces tons, il avait été vrai. Fascinés par son émotion, ses auditeurs l'avaient partagée. A l'endroit où il se prit à regretter qu'il n'y eût point de fée pour l'en-

tendre, il y eut des larmes dans sa voix ; il y en eut dans les yeux qui le regardaient ; il y en eut dans ceux d'Anna, dont les lèvres, frissonnant rapidement, semblaient prêtes à dire : « Ah, si je pouvais ! »

Henri avait repris sa place.

Un certaine contrainte pesait sur toute l'assemblée. De quoi s'agissait-il, après tout ? De s'amuser, de se livrer, pour rire, à des exercices d'improvisation et de déclamation. Mais le sérieux étaient survenu, et avait chassé la gaîté.

Un long silence se fit. Anna, se souvenant qu'il restait quelques noms au fond de l'urne, en retira successivement trois ; les honorables orateurs à qui ils appartenaient, alléguant que le sujet était épuisé et l'heure avancée, renoncèrent à la parole.

Le nom de Paul Lepetit parut en dernier lieu.

Paul semblait être le plus jeune des concurrents; j'appris plus tard qu'il n'avait pas dix ans.

« Eh bien, mon petit ami, lui dit Anna de sa voix la plus encourageante, renoncez-vous. vous aussi, à la parole? N'avez-vous rien à nous dire? N'avez-vous pas votre idée particulière sur le bonheur? N'avez-vous rien à ajouter à ce qui a été dit? »

— Peut-être, dit Paul en rougissant, mais en élevant néanmoins vers celle qui l'interrogeait un ferme un doux regard, peut-être...

— A la tribune, crièrent quelques voix, à la tribune!

L'enfant avait sa petite conviction; il ne recula point. Il s'achemina, avec une charmante assurance, vers l'estrade destinée aux orateurs. Il y arriva sans encombre; mais il fallait parler! parler en public! L'enfant se troubla en voyant tant de figures curieuses tournées vers lui. Anna s'empressa de lui faire oublier son embarras, en le ramenant, malgré lui, à la question.

« Ainsi donc, mon petit ami, vous pensez que, pour être heureux, il faut... »

— Il faut...

— Savoir...

— Savoir ses leçons, pour faire plaisir à papa. »

L'auditoire allait rire. Il suffit d'un rapide et sévère regard d'Anna pour rappeler, même les plus espiègles, au sentiment des convenances vis-à-vis du petit philosophe, dont les traits resplendirent soudain d'une charmante naïveté. Il avait lutté avec lui-même, et la victoire était demeurée à l'esprit sur le corps. A présent, rien n'empêchait de délicieux aveux de couler de ses lèvres.

« A votre père... » dit Anna, pour lui faire retrouver le fil.

— Oui, à papa. Puis à maman. A mon grand frère Robert. A ma sœur Sophie. A mon petit frère Jules, qui n'a que neuf ans. Enfin à ma petite sœur Mariette. Mariette est son tout petit nom. Je l'aime bien, et l'appelle ainsi, quand je l'aime le plus, c'est-à-dire quand elle me dit qu'elle est contente de moi. Donc, quand je rentre du collége avec une

place de premier ou aussi de second, elle m'embrasse sur les deux joues, m'appelle Paulibus, croyant me faire grand honneur, sachant par moi que les Latins aiment beaucoup les *us* ; toutes les fois qu'elle le peut, elle m'attend au coin de la rue, pour demander quelle est ma place; de loin, je lui fais savoir, par des signes convenus entre nous, si ma place est bonne ou mauvaise : mauvaise, je me fais petit; je saute au contraire de joie, si haut que je peux sauter, quand je suis premier ou aussi voire même second. Puis, comme elle est petite, Mariette, avec ses six ans trois quarts, je lui donne le bras, et, sautillant de concert, nous faisons chez nous une entrée triomphale. Nous annonçons le joyeux événement au premier venu ; à la bonne Madelonette, qui m'a souvent eu sur les bras, et que j'aime; à Jules, auquel on me cite en exemple, et que j'aime ; à Sophie, qui est ma grande sœur, avec ses treize ans, et que j'aime ; à Robert, mon grand frère, qui n'aime point les auteurs latins, mais qui aime que j'aie de bonnes places et me le té-

moigne par de bonnes caresses; mais surtout à papa et à maman. Et voilà le bonheur. Viennent alors les récompenses : des fruits en été; en hiver, des figues sèches, que j'aime beaucoup; du dessert le dimanche, permission d'aller le jeudi jouer avec Louis que voici... n'est-ce pas, Louis? et toutes sortes de pareilles régalades. Mais, voyez, tout cela, j'y tiens beaucoup moins qu'à faire plaisir à papa et surtout à maman.

« Faut encore dire pourquoi, Mademoiselle, si vous permettez... »

Et sans attendre la réponse, le petit bonhomme continua avec une verve croissante :

« Le 27 juillet dernier (j'ai retenu la date), j'étais premier en version latine pour la première fois. Pas vrai, Louis? Mariette m'attendait. Du plus loin que je l'aperçus, je fis un grand saut, haut comme cela (l'orateur, de la main, ajoute la démonstration). Mariette sauta, à l'instant, haut comme ceci (nouveau geste démonstratif), ou du moins comme cela

(nouveau geste).... je ne sais au juste. En deux bonds, nous sommes chez nous.

« Je trouve maman en pleurs.

« Toutes les fois que maman pleure, j'ai de terribles envies de pleurer aussi. »

— Chère maman, tu as du chagrin?

— Non, mon enfant, ce n'est rien; une triste pensée...

— Maman! si je pouvais la chasser, cette vilaine pensée!

— Tu le peux, mon petit ami, dit-elle, ma bonne petite mère, après un peu d'hésitation.

— Et comment? dis! parle vite! n'est-ce pas, en rapportant de bonnes notes? »

— Oui, dit-elle; puis, en te conduisant bien; en obéissant à tes parents; en priant le bon Dieu qu'il fasse un jour de toi un brave homme, comme l'est ton père, que tout le monde soit obligé d'estimer, que beaucoup de gens puissent aimer...

Bonne petite mère allait encore dire beaucoup de ces bonnes choses que je ne compre-

nais pas entièrement, et qui pourtant me faisaient du bien à entendre. Mais je n'y tins pas plus longtemps.

« On fera, lui dis-je, tout ce que tu viens d'énumérer, et bien des choses par-dessus ; mais on commencera par le commencement. »

Et ce disant, je lui communiquai la bonne nouvelle. Elle m'embrassa tendrement sur les deux joues et... se remit à pleurer.

« Oh ! ceci, pour le coup, c'est trop fort ! » lui dis-je. « Quoi ! voilà que tu pleures encore ! »

Elle m'embrassa de nouveau, en m'assurant qu'elle ne pleurait plus pour cause de chagrin, ce que je n'ai pas entièrement compris.

Alors Mariette et moi nous l'embrassâmes de plus belle, en lui promettant de lui faire souvent verser de ces larmes qui font du bien, à ce qu'elle dit.

« Voilà pourquoi je me réjouis tant de rapporter de bonnes notes. C'est un peu pour avoir des figues et du dessert, et pour voir

Louis, mais c'est surtout pour réjouir maman. Rien ne me rend heureux, comme de voir que l'on m'aime. Cela n'est pas toujours facile de faire plaisir aux autres ; c'est souvent très, très-difficile. A preuve, cette version du 27 juillet. Qu'elle était hérissée de difficultés ! J'ai cru un instant que je ne m'en tirerais jamais ; mais j'ai persévéré si bien que je les ai tous enfoncés. Pas vrai, Louis ? Et c'est précisément parce que j'ai tellement dû piocher, que j'ai été si fier de ma victoire. A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. Je ferai de même à l'avenir. Pour me faire aimer de Madelonette, de Mariette, de Sophie, de Robert, de maman, de papa et du bon Dieu, je ne reculerai devant aucun effort. Et voilà le chemin du bonheur. »

Paul était essoufflé. Le visage en feu, son grand œil bleu tout rayonnant de joie, il revint prendre son siége. La petite assemblée était toute à une douce émotion. Le bel Arthur semblait deviner que ce petit homme, avec sa candeur presque divine, valait mieux que tous les

grands fats du monde. Henri, arraché à ses rêves ambitieux, semblait entrevoir pour son activité un champ moins étendu, mais infiniment plus fertile, plus attrayant que les vastes régions où s'était complu jusqu'alors son imagination fiévreuse. Anna enleva furtivement une perle qui glissait sur son visage ému.

Mais son rôle n'était point fini ; il fallait couronner le vainqueur.

Ce n'était pas chose facile. Pour qui se prononcer ? Comment faire pour ne blesser personne ? Quelle mesure appliquer à des capacités, à des âges si différents ?

Elle se recueillit un instant, vint consulter sa mère, poussa un cri de joie, puis annonça à son petit auditoire qu'il y aura des accessits, mais un seul prix, et que le prix serait décerné, au scrutin secret, par les concurrents eux-mêmes.

Ses propositions furent accueillies avec des transports de joie. L'opération ne fut pas longue. Tout compte fait, les concurrents étaient... treize !

Il y eut une voix pour le « bel Arthur; » l'un de ses condisciples, le plus malicieux, il est vrai, de la petite troupe, crut découvrir que lui-même avait écrit son nom. Un autre avait voté pour Henri : on soupçonna Paul de lui avoir donné sa voix. Onze suffrages se prononcèrent pour Paulibus. A l'instant, Anna proclama le nom du petit vainqueur, l'embrassa de tout cœur, et ceignit sa tête d'une couronne de feuilles de chêne. Un ruban bleu de ciel qu'elle détacha de sa propre chevelure, et dont elle entrelaça habilement les rameaux verdoyants, fut la seule marque qui distingua la couronne du vainqueur de celles de ses amis. Il y eut des accessits pour tout le monde, c'est-à-dire des couronnes que Mme N. avait eu la sagesse de faire tresser pendant le combat. Tel reçut la sienne à titre d'encouragement, tel autre s'entendit dire que l'on couronnait sa modestie.

Tous les lauréats acceptèrent de bonne grâce, ceux-là mêmes qui d'abord avaient semblé peu satisfaits de ne figurer qu'au second rang.

La nuit était venue.

Sur un ciel encore coloré des feux du soleil couchant se dessinaient les sombres contours des longs peupliers que j'entrevoyais de ma fenêtre. Au dehors, tout semblait mystère; autour de moi, l'animation la plus franche, les rires bruyants venaient de succéder aux scènes plus sérieuses que comiques que je viens de raconter.

Il me revint alors à l'esprit, avec une nouvelle force, la pensée qui m'avait occupé une heure auparavant. J'aurais aimé soulever le voile qui recouvre l'avenir, revoir, si c'était possible, ces quelques jeunes gens vingt ou trente ans plus tard; savoir ce que le sort leur réservait, les voir aux prises avec les réalités riantes ou sombres de la vie; les suivre à travers les mers inconnues où ils allaient s'aventurer en disant adieu au port sûr et tranquille de l'enfance, les y suivre aussi facilement que j'eusse pu faire en quittant avec eux le salon qui nous réunissait; assister, à travers les combats de la vie, au développement du germe

que le Créateur avait déposé dans leurs cœurs ; j'aurais aimé savoir, en un mot, quelle espèce et quelle part de bonheur serait devenu, dans quelques dizaines d'années, le partage de chacun d'eux.

Plus de trente ans se sont écoulés depuis lors.

J'ai beaucoup voyagé. Je suis demeuré pendant trente-trois ans sans revoir la contrée où s'est passée la scène nocturne que vous savez, cher lecteur. Cette scène, je n'y avais plus guère songé que de loin en loin, bien qu'elle fût restée gravée au fond de ma mémoire, quand un heureux hasard mit, il y a peu, entre mes mains les feuillets qui suivent ; je vous les livre tels quels.

II. Journal de Paul Lepetit.

22 janvier 1852.

Quel état que le mien ! Je... je n'ose point le nommer. Et cependant le travail auquel je me livre n'a rien de honteux; Méhemet-Ali l'a connu, dit-on, et d'autres non moins illustres. Que de chirurgiens distingués qui pendant de longues années ont exercé ma profession ! Aussi cela ne m'empêchera-t-il point d'écrire ce journal; je le commence au moment d'entrer dans la trente et unième année de ma vie. — Un journal ! Et pour qui ? Pour moi seul. Que d'autres écrivent des journaux pour être lus. Moi, personne ne me lira, hormis moi seul. Je ne sais point écrire; je ne sais que dire simplement ce que je pense. Mon journal sera mon confident discret, fidèle, auquel je pourrai confier mes impressions, mes observations sur les personnes avec lesquelles mon état me met journellement en contact,

puis mes joies, mes espérances, mes doutes, mes douleurs, mes chutes peut-être... mais aussi, j'en ai l'espoir, mes progrès dans la voie du bien. Ce sera un ami que je ne verrai point tous les jours, même pas tous les mois, mais que je retrouverai certainement de temps à autre, pour lui confier tout ce qui marquera quelque peu dans ma vie.

Ma vie! la vie d'un barbier! de quels événements ne sera-t-elle point traversée! — Voilà ce que diraient sans doute ceux à qui je parlerais de mon projet...

Mais d'abord il est entendu que je n'en parlerai à personne. Puis, je ne veux intéresser personne; personne ne me lira, ni pour s'intéresser ni pour s'ennuyer. Ensuite, tout barbier que je suis, sachez-le, impertinent contradicteur, que je ne connais pas, je suis homme. *Homo sum.* Ma vie, prise en elle-même, en vaut une autre. On m'a bien appris au collége, il y a longtemps, que, en un sens, les hommes se valent. Un homme et encore un homme, cela fait bien deux hommes, en

arithmétique, cela va sans dire, mais aussi en morale. Un roi et son barbier, cela fait deux hommes. Et si vous objectez que cependant, peut-être bien, les deux ne se valent point, je réponds : fort bien ! il se peut, en effet, que le barbier pèse un peu plus que le roi — aveu que j'ose faire, toute modestie à part, parce qu'il demeure entendu que personne n'en saura rien, ni prince, ni roi, ni âme qui vive.

Ainsi donc, puisque tant est qu'un homme en vaut un autre, vu que ce qui fait la valeur d'un homme, ce sont moins les événements du dehors auxquels il peut se trouver mêlé, que ces drames intimes qui se déroulent dans toute vie humaine, mon journal ne sera point sans importance, pour moi du moins. Quand l'âge sera venu, quand les frimas et les glaces de la vie formeront comme un froid rempart autour de mon cœur, avec quelle joie ne consulterai-je pas ces pages où je fixerai, je l'espère, quelques chauds et lumineux rayons du printemps et de l'été de la vie! Ils me réchaufferont aux mauvais jours, comme les

bûches de bois, mises à part l'été dernier, m'aident aujourd'hui à supporter les rigueurs de la saison.

Il est vrai que le printemps de ma vie n'a point été doux ; les mauvaises journées y ont été plus nombreuses que celles que l'on aimerait à faire durer indéfiniment. Ah ! quand j'y songe!! Est-ce bien moi, Paul Lepetit, qui rase, qui coiffe, qui fais des perruques !

Il y a vingt ans à peu près, n'est-il pas vrai que j'étais l'un des meilleurs élèves de cinquième? A moi les premiers prix. A moi les plus belles couronnes, celles que M. le recteur se plaisait à poser en personne sur le front des lauréats. A moi l'honneur de franchir, comme en me jouant, le seuil de la vie universitaire. A moi la perspective de devenir l'un des premiers avocats de ma ville natale. Comme j'aimais à me voir le défenseur des pauvres et des opprimés, le conseiller de l'innocence méconnue, l'appui de tous ceux dont une société injuste bafouait les droits! On venait, de loin, mendier le secours de ma pa-

role, sachant que les juges comptaient avec l'intégrité de mon caractère non moins qu'avec les ressources de mon éloquence. Ajoutant la science à la pratique, assis aux pieds des grands jurisconsultes de la capitale, après m'être instruit auprès de ceux de ma ville de naissance, j'espérais, jeune étudiant, arriver moi aussi à être l'un de ces hommes de grand savoir que l'on vient, de loin, consulter comme des oracles, la gloire et l'ornement de la cité qui m'a vu naître, expliquant à mes élèves les Pandectes ou bien les initiant dans le dédale du droit romain, mais surtout imprimant à toutes mes leçons le cachet d'une haute moralité, faisant planer au-dessus de toutes les lois écrites le respect de cette loi éternelle, immuable, divine, que Dieu lui-même a gravée dans notre conscience, et dont toutes les lois inscrites dans les codes humains ne sont que de pâles et imparfaites imitations.

Mon rêve n'a point été de longue durée.

Oh ! quand j'y songe ! quelles terribles catastrophes ! Il me semble que c'était hier.

La misère d'abord. C'était l'heure où nous prenions le repas du soir. Mon père, si exact d'ordinaire, tardait à rentrer. Une heure s'écoule, une autre encore, sans qu'il arrive. Nous pressentions quelque malheur. Il arrive enfin, les traits bouleversés, traverse d'un pas rapide la salle où nous étions réunis; ma mère le suit, et puis, à travers la porte mal fermée, nous entendons ces paroles prononcées d'une voix altérée : « ruinés... entièrement ruinés... »

Bientôt, et comme pour donner raison au proverbe qui veut qu'un malheur ne vienne pas seul, la maladie, la mort. Oh ! les lugubres souvenirs ! Cinq fois, en deux mois, l'affreuse mort vint visiter la maison paternelle. Une cruelle épidémie vint enlever, coup sur coup, mon frère et ma sœur aînés, puis le petit Jules. Il me restait Mariette, mon père et ma mère. Aujourd'hui, Mariette, ma chère petite Mariette me reste seule. Ébranlés par le chagrin, mes parents ne résistèrent point à la maladie, quand elle vint s'attaquer à eux aussi. Mon père dut partir le premier; ma

mère le suivit de près. Je n'oublierai point son dernier regard, ses dernières paroles : « Mon cher Paul... la vie est un combat... il faut s'attacher fortement au bien... aimer Dieu... qui nous réserve là haut... au ciel... où j'espère être bientôt... une couronne incorruptible... n'aie point peur... au revoir ! »

Je n'essaierai point de reproduire ce que je ressentis en ces terribles moments. La douleur ne se peint pas, elle se ressent. A cette dernière épreuve je demeurai comme anéanti. Un sentiment d'indéfinissable tristesse envahit mon âme. J'étais, à dix-huit ou dix-neuf ans, si seul au monde, si seul ! La pensée que je ne reverrais pas les miens, qu'une barrière infranchissable allait se trouver désormais entre eux et moi, m'accabla tellement que je faillis en perdre la raison. Si ces pages tombaient sous les yeux de quelque lecteur éprouvé comme je l'ai été, c'est lui qui me comprendrait...

Le dirai-je? quand le corps de ma pauvre mère eut été, lui aussi, rendu à la terre, ou

pour mieux dire, au moment même où les premières pelletées de terre furent jetées sur le cercueil qui le recouvrait, la pensée de la vie future surgit, pour la première fois, dans mon esprit, entourée de toutes les lumières de l'évidence. Des philosophes, des représentants de l'Église m'avaient démontré, à leur manière, l'immortalité de l'âme et la vie à venir; je les avais crus sur parole : maintenant je vis en quelque sorte la vie future même se dresser devant moi sous les traits de ma mère, sortant glorifiée, transfigurée, revêtue d'un corps impérissable, de la tombe où l'on essayait en vain de l'enfermer. Elle! qui avait tant aimé! tant souffert! tant lutté! qui avait, humble et obscure, marché pendant de longues années, à travers les plus douloureuses épreuves, vers cet idéal que le Créateur fait briller aux yeux de chacune des créatures faites à son image; elle, morte à tout jamais? morte tout entière? non. Elle n'est point morte. Elle vit. Je le sens, je le sais! Elle vit, je la reverrai, et je reverrai tous les miens,

car tous ils ont eu au cœur de l'amour pour Dieu: ils ne sont pas morts tout entiers, ils vivent ailleurs!

Cette douce et ferme conviction calma peu à peu ma douleur. Mais à quoi bon m'arrêter si longtemps à un passé qui a fui loin de moi? Ma jeune sœur recueillie, de pitié, par des parents éloignés qui, depuis des années, ont quitté avec elle le sol de la patrie; mes études subitement arrêtées par le dénuement dans lequel je me trouvai; les promesses de secours, demeurées stériles; les fatales circonstances qui m'amenèrent, de déception en déception, de mécompte en mécompte, à embrasser l'humble état qui aujourd'hui me fait vivre — à quoi bon détailler, rappeler tous ces souvenirs presque tous douloureux?

C'est à l'avenir que je veux regarder.

Je suis jeune encore. Pourquoi le bonheur ne me sourirait-il pas? Pourquoi ne coulerais-je pas en paix de douces années? Voyons. Que je fasse mon inventaire. J'y inscrirai non-

seulement ce que je possède actuellement de bon, mais encore les biens que je puis espérer, en toute raison.

Pour le présent : la santé d'abord; c'est un bien.

De bons voisins; c'en est un autre.

Du pain; c'en est un troisième. Et encore faut-il ajouter qu'il y a des professions plus vulgaires que la mienne. Je rase, je coiffe, je fais des perruques. Au premier abord, cela semble d'une vulgarité désespérante. Mais, après réflexion, j'ai trouvé que la vulgarité vient de l'homme, non de l'état qu'il exerce.

Armez vos yeux d'un microscope : quelles merveilles ne découvrirez-vous pas dans la plus insignifiante des bestioles qui peuplent les airs! Armez votre esprit... de quoi dirai-je? d'un peu de finesse, et aucun travail, quelque humble qu'il soit, ne vous semblera digne de mépris, j'ose même dire dépourvu de poésie.

Les perruquiers! des poëtes!! quel audacieux paradoxe, s'écrierait maint lecteur, si

ces pages étaient destinées à être lues par autre que moi. — Eh bien oui, ami lecteur. Et seriez-vous assez ignorant, pour ne pas savoir que de fait il y en a eu, il y en a encore, des perruquiers dont le beau monde admire les vers? Et seriez-vous assez ordinaire pour ne pas entrevoir le côté poétique du travail auquel je me livre? Écoutez. Je rase M. le marquis. Quelle arme tranchante que la mienne! Pendant cinq minutes la vie de M. le marquis est entre mes mains, et il le sait fort bien, car maintes fois j'ai lu la terreur sur sa figure, pendant que mon redoutable instrument glissait sur son épiderme. Non pas que M. le marquis me croie les sentiments d'un meurtrier; mais c'est vite fait, d'être maladroit. Il suffit d'une distraction, d'un rien... ah! qu'il est beau de se dire que l'on rase d'une main sûre, rapide, ferme, légère!

Je coiffe. Est-il aisé de donner, à la chevelure du premier venu, un air de distinction? et c'est à cela que je vise, et je me flatte d'y réussir. Il est incontestable que les cheveux

sont l'ornement suprême de la tête : c'est moi qui les empêche de tomber. Incontestable aussi... mais je ne veux point ici écrire un traité poétique sur ma profession : pour moi, il serait inutile, je suis convaincu ; et des lecteurs, je n'en veux point : donc, peine perdue.

Je ne renonce pas cependant à l'idée de composer quelque beau jour un poëme entier sur mon *art*. Les perruques, elles seules, fourniraient matière à plusieurs chants. Il y en aura un pour raconter l'art de les faire. Un autre, pour raconter les anxiétés du sujet qui vient recourir à notre office. Le monde sera bien étonné, ô Muse ! quand tu dévoileras, à ses yeux émerveillés, toutes les faiblesses du cœur humain dont un perruquier devient le confident ! — Et puis, n'est-ce rien que de se trouver dans des rapports journaliers avec toutes les classes de la société ? Qui est-ce qui a, au même degré que moi, ses entrées et chez le pauvre et chez le grand seigneur ? N'est-ce pas chez moi que tous les rangs viennent se mêler et se confondre ? Ne suis-je point

initié, comme malgré moi, aux préoccupations des hommes de toutes conditions ? — Non, non ; c'est mon idée, et personne ne me l'enlèvera, que ma profession a un côté poétique, très-poétique. De la poésie, il y en a partout et il n'y en a nulle part : partout, pour ceux qui ont des yeux pour la voir, pour les poëtes ; pour l'homme-animal, il ne la découvrira ni dans Gœthe, ni dans Shakespeare, ni dans les profondeurs du ciel étoilé, ni dans les abîmes de l'Océan, ni dans le chalet suspendu au flanc des Alpes, ni même... dans la boutique d'un barbier.

Cela dit pour justifier ma profession, je reprends. J'ai inscrit dans mon inventaire la santé, de bons voisins, le pain que me donne mon poétique état. Ajoutons quelques bons livres, car c'est l'un des plus grands biens que je connaisse. C'est à eux que je dois, en grande partie, le noble désir, qui me tourmente parfois, de devenir vraiment bon, pour arriver, par la bonté, au bonheur. C'est à mes lectures, fécondées par la réflexion et par l'expé-

rience, que je dois certains principes de conduite dont je veux faire la règle invariable de ma vie. Ces principes, dont la vérité m'a souvent frappé, je me les répète soir et matin : le matin, pour me promettre de ne point les oublier pendant la journée qui commence ; le soir, pour m'examiner à leur clarté. Les voici, dans toute leur simplicité. Je les consigne ici, afin que, si jamais j'arrivais (ce qu'à Dieu ne plaise !) à les dédaigner, parce que le grand monde en rit, à les négliger à force d'en préférer de plus faciles, je les retrouve tels que je les aime aujourd'hui, accompagnés de cette remarque-ci, sur laquelle j'attire toute *mon* attention : savoir que c'est ma plus profonde conviction qu'ils se trouvent sur le chemin du véritable bonheur. Ainsi donc :

1.° Accepter avec reconnaissance *toutes* les joies que la vie nous présente, en ayant soin de distinguer ce qui vient réellement de Dieu et ce qui vient de la terre. Pour discerner ce qui, dans les joies de la terre, vient d'en haut et ce qui vient d'en bas, ce qui est légitime de

ce qui ne l'est pas, obéir à sa conscience. Cela suffit.

2° Préférer à ces joies-là les jouissances de l'esprit.

3° Préférer aux jouissances de l'esprit (dans lesquelles aussi se glisse aisément l'égoïsme, si habile à se déguiser) les jouissances du cœur, qui sont aux premières ce qu'elles sont elles-mêmes à celles des sens. Elles appartiennent à trois ordres de choses, à trois domaines différents. Le premier domaine, le rez-de-chaussée, est bas, mais nécessaire ; c'est de là qu'il faut partir. L'étage supérieur appartient à la pensée. Montez plus haut encore, à l'étage de l'amour pur, du dévouement : air plus pur ! vue plus étendue ! et, à l'intérieur, sur tous les murs, ces quelques mots, écrits en diverses langues : aime Dieu de tout ton cœur. Ne fais point à autrui ce que tu ne veux qu'il te fasse. Fais à ton frère ce que tu voudrais qu'il te fît.

4° Songer à la fin inévitable et prochaine de notre existence terrestre.

Voilà mes quatre principes, trop sérieux sans doute selon les uns, insuffisants peut-être pour d'autres — et peut-être n'ont-ils pas tort ; mais je sais que, pour qui les prend au sérieux, ils récèlent un fonds inépuisable de vertu sanctifiante.

Quelles prémisses ne supposent-ils pas ! Que de belles et excellentes conclusions ne serait-il pas aisé d'en tirer ! L'aspect de la terre ne serait-il pas changé, si l'humanité les adoptait sérieusement ? Oh ! le séjour bienheureux que deviendrait notre planète, s'ils devenaient loi commune au pays des Iroquois et sur le sol de notre chère France !

En attendant que vienne leur règne universel, je veux qu'ils règnent sur moi.

Que, si Dieu me donne de trouver une épouse selon mon cœur ; s'il me réserve, dans l'avenir, ce bien après tant d'autres qu'il m'a accordés, elle aussi, je l'espère, les acceptera, et tous deux, appuyés à travers cette vie sur ces fermes soutiens, nous nous avancerons, heureux et contents, vers ces lointains hori-

zons où d'ineffables et saintes joies seront réservées à ceux qui se seront préparés, dès ici-bas, à les comprendre et à les goûter.

23 octobre 1852.

Le bonheur que j'osais à peine espérer, il y a quelques mois, je le possède aujourd'hui. Il s'appelle... Marie.

Comment dire toutes les émotions qui ont fait bondir de joie mon pauvre cœur depuis le moment où je l'entrevis pour la première fois?

Cette première fois, ce grand événement qui dut donner à ma vie, comme un nouveau principe, une indicible saveur, remonte au 23 mars dernier. Je venais d'accompagner jusqu'au seuil de ma demeure l'un de mes clients avec lequel j'échangeai sous la porte même les dernières civilités. Je le suivais du regard, quand j'aperçus sur le trottoir, à dix pas seulement, une jeune fille qui s'avançait vers moi avec cet air de timide assurance, que donne à une femme honnête le sentiment même de son honnêteté uni à cette réserve charmante que lui commande la nature. Rien de forcé dans sa démarche, rien d'affecté. Elle fuyait les regards

des passants plutôt qu'elle ne les cherchait, mais elle ne les évitait pas avec cette recherche maladroite, qui résulte moins d'une franche ignorance du mal que d'une ridicule pruderie. Elle semblait appartenir à la petite bourgeoisie, et, à en juger d'après sa mise un peu négligée, bien que propre et décente, elle avait quitté la maison paternelle pour s'acquitter non loin de là de quelque petite mission. Elle n'avait pas pris le temps, avant de sortir, de se débarrasser de son tablier de ménage taillé dans une étoffe bleue presque grossière. Je ne dis point qu'elle m'ait semblé belle; je le dirai d'autant moins, que ce mot là est de ceux dont on fait un terrible abus. Vrai, si toutes les personnes auxquelles on l'applique étaient des beautés, il n'y aurait guère que cela, et cependant, fidèle et discret ami à qui je confie mes secrètes pensées, ai-je tort de soutenir que sur cinquante prétendues beautés, sur cent, sur deux cents, il n'y a peut-être pas une femme, pas une seule qui soit digne des épithètes qu'on lui prodigue ? D'où vient cette exa-

génération? Je n'ai point le temps de répondre; au surplus, j'avoue humblement que je n'ai point poussé mes études esthétiques assez loin, pour me permettre de résoudre une si délicate question. Je me hasarderai tout au plus à dire que peut-être si le monde incline à trop abaisser l'idéal de la beauté, d'autre part il élève trop, au détriment de la loyauté et de la vérité, les réalités qu'il y compare; pour être dans le vrai, il faudrait renverser.

Marie donc ne me sembla point belle. Ce qui me frappa, au premier abord, ce fut la limpidité de son regard. D'épaisses tresses noires s'échappaient de dessous son bonnet d'une blancheur immaculée. Un fichu à raies bleues sur fond blanc couvrait ses épaules.

Je la regardais, lorsqu'un lourd chariot vint à passer. Un enfant, de quatre ou cinq ans à peine, traversait la rue : il glisse, tombe aux pieds des chevaux qui allaient l'écraser, quand Marie, aussi prompte que la pensée, s'élance, d'une main fait brusquement reculer le cheval, de l'autre arrache l'enfant à une mort presque

certaine. Un attroupement se forme. Une parente du petit étourdi, sa tante, je crois, témoin de la scène, accourt, se précipite sur l'enfant, le tourne et le retourne pour bien s'assurer qu'il n'est point blessé, cherche la courageuse jeune fille : elle avait disparu.

Je conservai de cette apparition, de cette scène évanouie en moins de temps que je n'en mets à la raconter, une singulière impression. L'action sublime dont j'avais été témoin me pénétra d'admiration. La beauté morale nous inspire je ne sais quelle sainte terreur. C'est l'un des titres de noblesse de l'humanité, cette vertu secrète qui la pousse au dévouement. Que d'actions héroïques, que d'élans admirables que peu d'hommes connaissent, que personne ne raconte ! Combien d'esclaves ignorés du devoir, de la vertu, que nulle Académie ne couronne, qui ne vont point grossir les rangs de la Légion d'Honneur, qui se trouveraient presque offensés, moralement diminués, si leurs noms étaient livrés à tous les vents de la publicité ! Qu'il y ait une Légion

d'Honneur, rien de mieux; mais puisqu'il faut bien convenir, après tout, que quelques rubans rouges vont s'égarer sur des poitrines où habite la lâcheté morale plutôt que la franche vertu, puisqu'il est permis de supposer que les grands-maîtres de l'honneur, dispensateurs suprêmes des distinctions honorifiques, sont sujets à se tromper et à laisser se glisser dans leurs rangs d'indignes serviteurs, honneur à cette légion de braves et obscurs soldats qui ne mendient nulle distinction, qui peut-être bien hésiteraient à en accepter, et qui sont néanmoins par leur patiente résignation, par leur courageux dévouement, par leur persévérante fidélité à une tâche ingrate et pénible, le ressort secret qui soutient la société, le sel qui l'empêche de s'affadir et de se corrompre entièrement.

A partir de ce jour aussi je cessai d'avoir le mariage en horreur. Jusque-là je m'étais figuré qu'il y a une certaine gloire à porter seul le faix de la vie. J'attachais au mariage l'idée de quelque déchéance ; le célibat répon-

dait, dans mon esprit, à un idéal d'austère vertu; il flattait en moi je ne sais quel faux orgueil que j'éprouvais à me dire que je faisais exception à la règle générale; peut-être aussi caressait-il en moi un secret égoïsme qui me faisait reculer devant les rudes devoirs de la vie de famille. Maintenant la seule image de Marie suffirait pour me faire deviner, sous les liens sacrés du mariage, une infinité de joies ineffables et de nobles soucis propres à élargir le cœur, à le purifier, à le sanctifier merveilleusement.

Mais qui était-ce que cette jeune fille? La retrouverais-je jamais? Me serait-il donné de faire plus ample connaissance avec elle? En ce cas, la favorable impression qu'elle avait produite sur moi ne serait-elle point effacée? Sa famille serait-elle sans tache? Elle-même, à vingt ou vingt et un ans que je lui supposais, serait-elle libre encore? Enfin et surtout... consentirait-elle à porter mon nom et à partager mon humble sort? Toutes ces pensées me remplissaient confusément l'esprit.

Quelques semaines plus tard, vers la fin d'avril, j'étais sorti un dimanche après midi pour aspirer mieux à l'aise les tièdes bouffées d'air par lesquelles s'annonce le printemps. Une foule de promeneurs, à la figure épanouie, étaient allés comme moi demander aux alentours de la ville, aux champs, au grand soleil, un renouvellement de vie après les cinq tristes mois qu'avait duré l'hiver.

L'humanité aura beau vieillir; jamais elle ne se lassera de saluer, avec des transports de joie, le doux réveil de la nature se dégageant des froides étreintes de février. Des familles entières avaient dépassé les murs de la ville et se promenaient, à pas lents, sur les frais gazons, au milieu des champs où germait la vie, le long des haies où bourgeonnait la séve printanière et dont les hôtes aimables rapprenaient leurs joyeuses chansons.

Une famille surtout me frappa. Un vieillard encore vert s'appuyait sur le bras d'un homme vigoureux, autour duquel de robustes jeunes gens se livraient à l'exercice de la course ; à

quelques pas de là, une jeune fille de quinze ou seize ans portait, d'un air dégagé, un petit baby de quelques mois seulement, auquel elle enseignait à bégayer un nom, le premier sans doute que ses lèvres roses s'essayaient à produire; deux femmes, dont l'une sur le retour de l'âge, mais encore vive et alerte, fermaient la marche, se faisant de douces confidences. Enfants, parents, aïeux, tous respiraient le même air fortifiant, souriaient au même soleil, se retrempaient aux mêmes sources de la vie, ignorant pour qui sonnerait d'abord l'heure du départ, mais tous désireux de jouir des biens que le bon Dieu met à la portée de tous ses enfants.

Je me promenais à tout hasard.

Un secret instinct me fit aller vers l'un des cimetières de la ville. Il y a un charme indéfinissable, au printemps surtout, à visiter la demeure des morts. On y savoure davantage, grâce au contraste, le bonheur de se sentir vivre. On y regrette plus vivement les bien-aimés que le soleil n'éclaire plus. On se laisse

aller à la douce illusion que leurs tombes aussi sont réchauffées par les chaudes haleines qui tout à l'entour font éclore la vie, que la vie pénètre jusque dans leurs membres raidis pour les faire ressusciter...

Je contemplai, d'un œil distrait, les tertres qui se dressaient de toutes parts, les premières fleurs que des mains amies venaient d'y jeter, les inscriptions en partie si prétentieuses, si mensongères dont un zèle aveugle se plaît à couvrir les marbres tumulaires. J'avais découvert les tombes de trois époux modèles, de cinq vertueuses épouses, d'un chef de famille « revêtu de toutes les belles et bonnes qualités domestiques et publiques; » j'avais visité quatre monuments où des veuves inconsolables prenaient les passants à témoin de leur douleur, tandis que sur un autre, à proportions colossales, s'étalait pompeusement, en brillants caractères, l'énumération de je ne sais combien de dignités : elles avaient fait succomber sous leur poids « l'heureux mortel » qui se recommandait à l'admiration de la postérité. Je res-

pirai à l'aise, quand je me trouvai, loin de tant de titres, de grandeurs, de vertus, catalogue complet de toutes les perfections — sauf l'humilité — en face d'une simple pierre plate, couchée sur le sol, légèrement inclinée, sur laquelle se lisait un seul mot : le mot VIE. Dessous, une date : 19 mars 1851.

En me retournant, je heurtai légèrement une personne qui, appuyée sur le bras de son père, s'était approchée sans que je m'en aperçusse : c'était Marie. Le tombeau où nous étions renfermait le corps de sa mère.

Je lui fis des excuses, avec un embarras visible. Elle rougit à son tour, fit de son mieux, en s'aidant de son père, pour ne point ajouter à ma confusion. Je me hasardai à demander si peut-être, sous cette pierre, dormait... une personne... « Ma mère, » dit la jeune fille, en éclatant en sanglots. Nouvel et plus terrible embarras. Mais à l'instant son père, le cœur sur la main, me dit quelques paroles si excellentes, que je me risquai à m'ouvrir à mon tour, à parler des cruelles pertes que j'avais

essuyées moi-même. Une confidence en amena une autre. Nous reprîmes ensemble le chemin de la ville. J'appris que mon compagnon de route était boulanger, qu'il n'avait d'enfants que Marie et un jeune gars de douze à treize ans, que Marie était sa « bonne petite » ménagère. Je trouvai moyen de dire naturellement le gros de ma vie. Quand nous fûmes rentrés en ville, la connaissance était si bien faite que le père de Marie m'engagea, sans arrière-pensée à coup sûr, à venir, un des premiers soirs, prendre chez lui un beau livre dont il m'avait parlé en passant.

Que ces détails sembleraient ordinaires, insignifiants à quelqu'un qui les lirait !

Pour moi, c'est avec une secrète volupté que je viens de me les rappeler. Car aujourd'hui que Marie est ma femme, j'ai bien le droit de laisser mon esprit se reposer sur les moindres détails de notre première entrevue. C'est même pour moi un devoir, un devoir de reconnaissance envers Celui qui me permit de ressentir, à partir de cette date mémorable, toutes ces

délicieuses émotions qu'a données à mon cœur l'affection pour une honnête et pure jeune fille. O tendres aveux ! chaste abandon ! nobles pensées qui naissez sous les pas de deux jeunes gens qui se promettent, devant Dieu, de tout partager, joies et douleurs, et de s'avancer ensemble, dans la voie du devoir, vers l'Éternité... jamais je ne vous oublierai !

Il y a deux semaines que nous sommes mariés.

Combien ma vie est changée ! Je suis tout autre. Le travail, je ne l'aime pas moins qu'anciennement, je l'aime doublement. Je l'aime, parce que je travaille et pour Marie (qui n'est point riche) et pour moi. Je l'aime, parce qu'elle est là, à mes côtés, à m'encourager d'un doux regard. Je l'aime, parce qu'elle-même est infatigable. Elle ne veut pas se borner à faire son petit ménage : elle veut encore m'aider, en se chargeant de travaux de couture pour d'anciennes connaissances dont la confiance lui est acquise. Elle est comme une petite providence veillant à tout. Rien ne l'em-

barrasse ; toujours elle sait se tirer d'affaire. Notre ménage est un modèle de propreté. Elle l'égaie par sa voix, car elle ne parle point : ses paroles sont un chant harmonieux. Elle sait moins que moi : mais elle n'est pas sans culture, et surtout elle aime à lire dans un gros livre dont j'ai souvent entendu parler soit avec mépris soit avec respect. Pour elle, elle en fait ses délices, et vraiment, si c'est à ce livre qu'elle doit son solide et aimable caractère, qu'elle le lise : qui sait si je ne finirai pas par en faire autant ?

6 janvier 1853.

L'année s'annonce bien.

1852 m'a donné Marie; 1853, à ce qu'il paraît, me donnera l'aisance. Une toute petite aisance. Quelques petites économies à ajouter à celles que déjà j'ai pu faire.

Riche, il y a apparence que je ne le serai jamais; j'ose dire que même ce n'est point ce que je désire. Je dirai toute ma pensée : le bonheur ne s'associe que difficilement avec les hautes faveurs de la fortune. Il me semble vrai que la richesse énerve l'âme en lui donnant le goût des commodités douces et paresseuses, ennemies du travail et des grands sacrifices. On l'a dit avec beaucoup de raison, et je voudrais, à mon tour, le redire à tous ceux qui considèrent le bien-être comme la source même du bonheur : « La richesse rend d'ordinaire l'homme esclave d'une avarice et d'une cupidité toujours croissantes; elle le pousse à toutes les folies de l'ostentation; elle le livre aux dé-

mons de l'envie; elle lui inspire d'insatiables désirs, de honteuses tentations, et après l'avoir entraîné quelquefois d'erreur en erreur jusqu'au crime, elle le livre déshonoré aux mépris de la foule imbécile. Même honnête, même sagement employée, elle a encore ses tracas et ses tourments; elle a ses vicissitudes, cause perpétuelle d'anxiété; elle a ses conflits et ses disputes, car les hommes sont sans cesse à se disputer le tien et le mien. Elle sépare les familles, brouille les époux et excite chez les enfants d'homicides désirs. C'est l'amère consolation des pauvres de voir quelquefois la richesse se punir en quelque sorte de ses propres mains et trouver en elle-même ses épreuves les plus humiliantes et ses expiations vengeresses. »

Non, je ne désire point les richesses, pas plus que l'extrême pauvreté : celle-ci aussi doit avoir son cortége de tentations et ses épreuves particulières, ses terribles affinités avec le mal, d'insensés cris de révolte contre le bon Dieu. Je m'imagine qu'elle pousse au

vice, d'une main presque fatale, ceux dont l'âme n'est point trempée d'acier. Je la vois côtoyant de noirs abîmes où j'ai peur de regarder... Heureux ceux que le bon Dieu place à égale distance de l'extrême misère et des richesses extrêmes ! Heureux ceux à qui il donne cette *aurea mediocritas* tant vantée par les poëtes ! Heureux surtout ceux qu'il habitue à être toujours contents de leur sort et à considérer, quelles que soient pour eux les vicissitudes de la fortune, comme le plus grand des biens la sérénité de l'âme !

J'ai été appelé, il y a peu, au château de M. Mornand de Lagloire. Me trouvant en avance d'un quart d'heure, j'eus le temps d'admirer les magnificences de sa demeure. Partout des glaces, des tapis soyeux, des objets d'art, des siéges moelleux, une atmosphère parfumée, une infinité de jolis ornements que l'œil caresse avec volupté.

M. Mornand ne me reçut point avec cette insolente hauteur qui est l'un des fruits les plus ordinaires de la fortune ; il y avait en lui

de la dignité et de la simplicité. Sur sa physionomie se peignait une grande souffrance : elle était d'un homme découragé par de grandes déceptions. Il me dit juste ce qu'il fallait, et puis, quand j'eus fini, content de mon service, me congédia en me disant de revenir tous les matins à la même heure.

Je l'avais vu quelque part. Mais où ? quand?

Il se fait parfois dans notre mémoire un secret travail qui ne dépend pas de notre volonté. C'est une mer de souvenirs qui s'agite au dedans de nous; remuée par quelque souffle du dehors, elle se meut, se tourmente, s'élève et s'abaisse, jusqu'à ce que celui-là même que nous avions entrevu, confusément, tout au fond, à son tour paraisse à la surface.

Je dus passer, pour rentrer chez moi, devant la majestueuse cathédrale que je mesurais de l'œil toutes les fois que je la rencontrais sur mon chemin. Au moment où je la regardais, un éclair me traversa l'esprit : M. Mornand de Lagloire n'était autre que ce jeune homme que j'avais entrevu un soir, il y

a quelque vingt ans, et qui s'était écrié devant moi : « Je voudrais posséder le génie de l'art : élever, moi seul, un monument plus sublime que le dôme de Strasbourg... » A la lueur de cet éclair, j'aperçus toute la scène où moi-même, petit enfant, j'avais eu mon rôle à remplir. M. Mornand était bien cet éloquent ambitieux, ce brillant rhétoricien dont le discours avait produit une si vive impression sur mon imagination enfantine. Le soir même j'appris par mon voisin que Henri, après avoir essayé de plusieurs carrières, était entré dans la magistrature; qu'il avait obtenu, grâce à de puissantes protections, un rapide avancement, puis la main de Mlle de Lagloire, qu'il avait perdue après quelques années de mariage où la paix ne régna jamais; qu'il passait enfin pour être d'un caractère inquiet, inconstant, véhément, généreux par moments, mais en proie à l'ambition la plus démesurée.

J'y suis retourné tous les jours. M. Mornand ne me reconnaît point, ne saurait évidemment reconnaître en moi, en son barbier, l'enfant

qui lui fut préféré un jour; mais il commence à être moins réservé à mon égard. Il a bon cœur, au demeurant, et me dit parfois de bonnes paroles. Ce matin même il m'a fait un peu causer sur ma position, sur mes revenus, sur mon intérieur, sur mes projets. Quand je le quittai, il me promit de me recommander à ses amis. Me voilà donc en bonne voie.

Je m'en réjouis surtout pour Marie. Elle sait se contenter de peu de chose: mais moi, je tiens non-seulement à ajouter à mes petites économies, en vue de l'avenir, mais encore à lui rendre la vie aussi agréable que possible. Elle est si bonne que, pour elle, je traverserais le feu. Je n'ai point entendu jusqu'ici une parole amère sortir de sa bouche. Nos voisins semblent l'avoir prise en grande affection, et comment en serait-il autrement? Entre elle et les Bernard, qui demeurent sur le même palier que nous, il y a un continuel échange de bons procédés; Marie y dépense toute la douceur que Dieu lui a mise au cœur.

Mais il faut monter un escalier de plus, pour s'entendre dire ce qu'elle vaut. C'est là que demeure un pauvre ouvrier relieur, nommé Michel. Quatre enfants, tous en bas âge, une femme maladive, pouvant à peine suffire aux soins du ménage. Michel gagne deux à trois francs par jour, et c'est sur ce gain que vit toute la famille! Il faut, avec cette petite somme, loger, chauffer, habiller et nourrir six personnes! Quoi d'étonnant s'il arrive parfois que les habits dont se couvrent ces malheureux ne sont que des lambeaux, si la bourse est vide quand le loyer est échu, si le découragement, l'envie, les pensées sombres assiégent leur esprit! Et encore faut-il dire que les Michel sont de braves gens. Le mari se garde bien de dissiper follement même la plus petite partie de son gain. Sa femme fait présider à toutes ses dépenses la plus stricte économie; elle a des habitudes d'ordre, de régularité, de propreté qui contrastent bien à son avantage avec l'esprit de nonchalance, de paresse, de désordre qui fait pénétrer à sa suite, dans tant

de mansardes, la misère, l'immoralité, la honte, le désespoir.

Marie s'intéresse particulièrement à ces pauvres gens. Elle prodigue aux enfants les caresses, les bonnes paroles; elle leur raconte de gentilles histoires et leur ménage de petites surprises; elle porte à leur mère quelques dons en nature, qu'elle lui offre avec tant de grâce, avec une si charmante bonhomie, que celle-ci accepte sans rougir.

Hier, en descendant de chez la femme Michel, elle me dit: « Nous sommes bien heureux, cher ami. Notre sort est digne d'envie. Nous avons le nécessaire, et un peu au delà. Mais les voisins là-haut! Leur vie n'est qu'une suite presque ininterrompue de privations et de souffrances. Je frémis à la pensée que tant de familles se trouvent ainsi courbées sous le joug de la pauvreté. Joug horriblement dur! oh! si nous étions riches! Pour la première fois de ma vie, je désire d'être riche. Je crois que je me ferais adorer! »

Elle s'arrêta un instant. Son œil brillait d'un

éclat que je ne lui avais point vu. « Que de riches, continua-t-elle, qui se privent des plus douces joies que le Seigneur met à leur portée! Quelles puériles joies que celles que donnent les triomphes de la beauté ou du luxe, à côté des émotions de la charité pratiquée sans ostentation, d'une charité humble, douce, constante, allant jusqu'au sacrifice, d'une charité telle que fut celle de notre Seigneur Jésus! Oh! si jamais il nous vient de la fortune, n'est-ce pas, cher ami, les pauvres seront nos amis? Il doit être si douloureux de se voir privé de toute joie, de n'avoir même pas le nécessaire! — Nous, du moins, nous avons ce qu'il nous faut. Du pain et de quoi en acheter. A la cave, notre petite provision de vin. Quand le terme est échu, de quoi contenter notre propriétaire. Point de dettes. Quelques petites choses à partager avec ceux qui souffrent. Oh! grâces en soient rendues à Dieu! Et si jamais il lui plaisait de nous affliger de maladie, de pauvreté... que du moins il nous donne la force de ne point murmurer, de nous souvenir que par le

chemin des épreuves aussi l'on peut entrer au royaume des cieux, que mieux vaut après tout la pauvreté que la richesse, et que pourvu que nous soyons fermes dans la piété, notre sort ne cessera point d'être entre les mains de Celui qui veut que tous nous arrivions à l'éternelle félicité ! »

A mesure que Marie parlait, l'étonnement et la joie grandissaient au dedans de moi.

Je lui avais fait connaître, peu après notre mariage, les quatre règles de conduite auxquelles j'avais juré de demeurer fidèle. Je lui en avais demandé son avis. Elle m'avait dit, sans détour, qu'elle ne les trouvait pas mauvaises, mais un peu vagues et peut-être insuffisantes. Les paroles qu'elle venait de prononcer m'avaient remué. Elles sonnaient à la fois fort et doux. Pour la première fois, depuis notre union, elle avait prononcé, devant moi, des mots tels que « royaume des cieux, épreuves, Seigneur Jésus. » Il est vrai qu'elle avait pu s'apercevoir, dès l'un de nos premiers entretiens, que je ne fais pas grand cas du christianisme.

Je le crois bon pour les personnes peu habituées à la réflexion. Je n'en connais, il est vrai, que quelques fragments épars dans tous les catéchismes; je ne me suis jamais donné la peine de l'étudier dans ses sources mêmes; je n'en dédaigne pas également tous les préceptes, mais je n'oserais dire à Marie (de peur de l'affliger) ce que je pense et de son fondateur et de ces pauvres pêcheurs de la Galilée qu'il a su enrôler sous sa bannière et qui, d'ailleurs, selon moi, n'ont fait que défigurer la doctrine généreuse de leur Maître. Le christianisme tout entier n'est qu'une défroque usée dont il faut laisser s'attifer quelques bonnes gens attardées sur la voie du progrès.

Tel était, tel est encore, en partie du moins, mon avis à son sujet. Marie me fit comprendre, sans qu'elle s'en doutât, que peut-être j'avais été trop loin. Comme pour prouver ce qu'elle avait avancé, et le plus naturellement du monde, elle prit son grand volume. Elle le feuilleta comme au hasard et lut par ci par là quelques paroles qu'elle

me semblait avoir soulignées à une précédente lecture.

« La piété avec le contentement d'esprit est un grand gain.

« Nous n'avons rien apporté au monde, il est évident que nous n'en pouvons rien emporter.

« Pourvu que nous ayons la nourriture et de quoi nous vêtir, cela nous suffira.

« Ceux qui veulent devenir riches, tombent dans la tentation et dans des piéges, et en bien des désirs insensés et nuisibles qui plongent les hommes dans le malheur et dans la perdition.

« La racine de tous les maux, c'est la convoitise des richesses... toi, homme de Dieu, fuis ces choses, recherche la justice, la piété, la foi, la charité, la patience, la douceur; combats le bon combat de la foi; saisis la vie éternelle à laquelle tu es appelé...

« Dis à ceux qui sont riches en ce monde, qu'ils ne soient point hautains, et qu'ils ne mettent point leur confiance en l'incertitude des richesses, mais au Dieu vivant, qui nous

donne toutes choses abondamment pour en jouir. Qu'ils fassent du bien, qu'ils soient riches en bonnes œuvres, qu'ils soient prompts à donner, libéraux, se faisant un trésor pour l'avenir, appuyé sur un fondement solide, afin qu'ils obtiennent la vie éternelle.

« La religion pure et sans tache devant Dieu, notre Père, c'est de visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions et de se conserver pur des souillures du monde.

« Bienheureux est l'homme qui endure la tentation : car quand il aura été éprouvé, il recevra la couronne que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. »

Ces paroles, qui ne formaient point un discours suivi, qui même me semblaient ne pas se rapporter toutes au même sujet, frappèrent vivement mon attention. On eût dit de brèves et fortes sentences, de vigoureux conseils dictés, avec une haute autorité, par quelque homme de mœurs exemplaires. Dépourvues de toute démonstration, il leur suffisait de se présenter à l'âme pour qu'elle les tînt pour

vraies. Marie, dès les premières lignes, semblait m'avoir oublié. En lisant ces graves déclarations, lentement, en les laissant tomber avec une gracieuse négligence du bout des lèvres, elle les savourait de l'esprit. Sa tête s'inclinait légèrement, puis se relevait pour s'incliner encore, comme pour dire : oh oui, c'est bien cela...

Quand elle eut fini : — Marie, lui dis-je, je ne savais pas que Jésus eût prononcé de si belles paroles.

— Vous vous trompez, cher ami, dit-elle, en me regardant d'un air où perçait un léger reproche, ce sont paroles de ses disciples. Celles du Maître sont bien plus belles encore. Je vous en lirai peut-être quelque autre jour. En attendant, cher ami, continua-t-elle, n'oublions pas celle-ci surtout : La piété avec le contentement d'esprit est un grand gain.

— Je le veux, lui dis-je; mais encore qu'il me soit permis d'entendre la piété à ma manière...

A cet endroit, un visiteur nous interrompit.

Quand il nous quitta, la soirée était trop avancée pour reprendre notre conversation. Cette heure néanmoins me laissa un aimable souvenir. Je m'endormis en disant à mi-voix : « La piété... avec le contentement d'esprit... est un grand gain. »

Juillet 1854.

Cela va bien. Grâce à la protection de M. Mornand, le cercle de mes clients s'élargit. Il m'a recommandé à plusieurs de ses amis.

De ses amis, ai-je dit. Le terme n'est peut-être pas exact. Ces Messieurs se disent parfois de telles vérités et sur un ton si amer, que l'amitié me semble demeurer à la porte de leurs cœurs, et la froideur, sinon la haine, dedans.

J'ai assisté, aujourd'hui même, chez M. Mornand de Lagloire à une scène fort instructive. Quand j'arrivai, M. Henri était à table avec M. le marquis de Bellecour et M. Vilargent.

M. Henri, qui ne me traite nullement avec le mépris insultant dont tant de grands seigneurs se plaisent à écraser leurs subordonnés, sachant qu'il était l'heure à laquelle il m'avait dit de venir, me fit prier de l'attendre pendant quelques instants.

La porte qui me séparait de la salle à man-

ger demeura entr'ouverte. J'assistai, malgré moi, à la conversation fort animée de ces Messieurs.

M. Vilargent, riche fabricant, soutint avec calme les droits du pauvre à la commisération du riche, tandis que M. le marquis s'attachait, avec une animation qui allait croissant, à établir l'indignité du pauvre, sa corruption, son ingratitude, les vices honteux d'où naissent, selon lui, neuf fois sur dix, la pauvreté et la misère.

— Non, reprit avec assurance M. Vilargent, vous n'êtes pas dans le vrai, mon cher marquis. Vous êtes injuste envers tant d'infortunés que je ne vous donne ni pour des saints ni pour des martyrs, pour cela seul qu'ils souffrent, mais dont vous n'avez pas le droit de médire.

— Comment! s'écria le marquis, enfant gâté de la fortune, comment vous appelez cela médire! Est-ce médire du pauvre, que de parler de la corruption de ses mœurs, de son penchant à la dissipation, de ses sentiments de

haine, de misérable jalousie envers ses bienfaiteurs...

— Mon cher marquis, interrompit M. Vilargent, nous sommes entre nous. Il n'y a point ici de pauvre pour nous écouter. Parlons franchement. Croyez-vous les mœurs des gens haut placés irréprochables? »

Silence. M. Vilargent continua.

« En conscience, les croyez-vous, considérées dans leur ensemble, aussi bonnes que celles des pauvres gens? Vous qui connaissez le beau monde, vous savez, mieux que personne, les énormes concessions qu'on y fait à l'immoralité, les histoires scandaleuses que l'on s'y raconte tous les jours, les bassesses, les turpitudes qui s'y commettent, les autels qu'on se plaît à y élever au libertinage, à l'adultère... oserez-vous me contredire, cher marquis? Mais vous imaginez-vous donc que les désordres qui se produisent en haut lieu ne transpirent pas insensiblement et inévitablement jusque dans les régions les plus basses de la société? Et trouvez-vous étrange que le peuple, enclin à admirer

les exemples venus d'en haut, essaie de suivre de loin, dans la voie de la folie, ceux qu'il considère comme ses chefs naturels? — Je ne dis point, remarquez-le bien, que les demeures de tous les riches soient d'immondes réceptacles de mauvaises mœurs; bien loin de là. Je ne veux faire tort à personne. Je connais pour ma part, et je m'en félicite, bien des habitations splendides où le luxe siége à côté des plus pures vertus. Mais avouez qu'avant de crier si fort à la « corruption des mœurs » des pauvres, il faudrait que les riches eussent eux-mêmes la conscience nette. Non, non. Les mœurs pures ne se rencontrent pas uniquement chez les riches; le vice n'est point l'apanage exclusif de la pauvreté.

— Vous généralisez trop, dit brusquement M. le marquis. Je n'ai point soutenu que tous les riches soient bons, les pauvres mauvais. Ce que je veux, c'est que chacun règle ses dépenses sur ses revenus. Que l'on s'amuse, je le veux bien, car j'aime la joie, mais à condition de pouvoir payer. Je suis sans pitié pour les

pauvres qui ne sont pauvres, que parce qu'ils sont légers et imprévoyants, et c'est le grand nombre...

— Mon cher marquis, ce n'est pas le grand nombre. Croyez-moi, la plupart des pauvres naissent pauvres, tout comme tant de riches naissent riches. Que de riches que la fortune a gâtés! Habitués, dès leur enfance, à toutes les aises de l'opulence, il ne leur vient pas à l'esprit qu'un autre sort eût pu leur être réservé. Que de pauvres aussi qui dès le plus bas âge n'ont connu que la pauvreté! Ne comprenez-vous pas que s'il est donné à quelques-uns de s'en affranchir, le grand nombre y est rivé, pour la vie, comme l'esclave à sa chaîne? Enfant, le pauvre est obligé de faire la bonne, de bercer à quatre ou cinq ans son petit frère, sa petite sœur, de gagner à dix ou douze ans, sachant à peine lire et écrire, quelques sols par semaine pour seconder son père. Une fois en âge de se marier, il est clair que ce n'est point quelque riche héritière qui lui donnera sa main; et s'il trouve, au meilleur cas, pour l'épouser,

quelque honnête ouvrière ayant quelques centaines de francs d'économie à ajouter aux siennes propres, à peine suffiront-elles pour monter leur modeste ménage. Il n'en est que trop, hélas! qui se précipitent eux-mêmes dans les profonds abîmes de la misère, après avoir sacrifié aux démons de l'ivrognerie et de la débauche; mais il en est beaucoup aussi qui sont pauvres, parce qu'ils sont nés pauvres et que de la pauvreté au vice la voie est glissante.

« Voyons, cher marquis, un petit effort d'imagination. Vous êtes trois ou quatre fois millionnaire. Vous avez bien cent cinquante mille francs de revenus par an, sans compter votre palais, vos chevaux, vos biens-fonds.

« Je vous suppose bien pauvre. Vous voici, mon cher marquis, dans une mansarde dont les murs, blanchis à la chaux, gémissent sous les efforts de la bise qui souffle dehors. Au lieu de moelleux fauteuils, quelques misérables escabeaux. Une lampe fumeuse éclaire à peine votre triste réduit; le vent pénètre à travers le papier que vous avez mis en place

d'une vitre brisée, faute de pouvoir la remplacer autrement. Vous venez de rentrer, mal vêtu ; le froid vous a saisi, et l'une de vos dernières bûches de bois s'éteint dans votre petit poêle, sur lequel s'apprête votre maigre pitance. Vous venez de rapporter le salaire du jour, deux francs cinquante, au lieu de quatre cents francs de rentes que vous avez à dépenser chaque jour. Que serait-ce si vous alliez au cabaret voisin, manger et boire cette somme-là ! Vous grelottez, cher marquis ; là bas, vous pourrez vous chauffer à l'aise ; un soir du moins vous n'entendrez pas les cris de vos petits enfants, qui n'ont point de quoi apaiser leur faim ; vous échapperez aux reproches de votre femme vous demandant avec instances de rapporter davantage... là bas, vous trouverez de joyeux compagnons pour un peu rire ; vous entendrez de gais refrains pour dissiper vos soucis. — Si donc un soir, cher marquis, cette tentation entrait dans votre esprit... pauvre ouvrier, que feriez-vous ? Peut-être y succomberiez-vous, et, avec le

tempérament que je vous connais, recommenceriez-vous un mois plus tard, et puis, huit jours plus tard ; sourd aux cris de détresse de votre femme, à mesure que vos soucis se multiplieraient, vous iriez plus souvent au cabaret du coin ; plus ils grandiraient, plus vous essaieriez de les noyer dans le vin — à moins que quelque salutaire mouvement ne vous fît entrer dans une meilleure voie, celle-là où vous mènerait-elle, sinon à une fin déplorable ?...

« Ne voyez-vous pas que maint pauvre, que nous jugeons avec une excessive sévérité, a droit à un peu d'indulgence ?

« Remarquez encore, s'il vous plaît, que, si la misère pousse le pauvre vers les abîmes du vice, le malheureux n'a point, pour le retenir, les liens dont une éducation plus soignée, plus complète que la sienne, entoure les hommes bien élevés. Qu'est-ce pour lui que le sentiment de l'honneur ? que sait-il de morale ? de religion ? toutes les avenues de son âme ne sont-elles pas ouvertes à ces déplorables doc-

trines qui s'attaquent aux principes premiers mêmes, et qui, trouvant dans le dénuement un puissant auxiliaire, s'acharnent à effacer de son esprit jusqu'à la dernière trace du sentiment de la dignité de l'homme ? »

M. le marquis réfléchit. Il ne pouvait méconnaître qu'il y eût du vrai dans la thèse de M. Vilargent ; mais il la croyait trop absolue. Il se sentit d'ailleurs pris de cette mauvaise humeur qui s'empare de nous quand, comprenant que nous avons tort, nous refusons néanmoins d'en convenir. Il parla avec cet aplomb imperturbable que donne le respect dont le monde a coutume d'entourer les princes de la finance. Il se trouve toujours des gens disposés à admirer les plus grandes absurdités, pourvu qu'elles sortent de la bouche d'un millionnaire.

« Vous faites du roman, M. Vilargent, s'écria-t-il tout à coup. Vous peignez trop en noir le sort de la classe ouvrière... »

— Non, non ! riposta son contradicteur. « Je n'exagère point. Si vous étiez, comme

moi, en contact avec quelques centaines d'ouvriers, vous comprendriez... »

— Et puis, continua le marquis, qui avait à peine écouté, « que ne fait-on pas pour améliorer le sort de la classe ouvrière ? N'y a-t-il pas le bureau de bienfaisance ? N'y a-t-il pas des sociétés privées pour lui venir en aide ? Et les caisses de secours mutuels, ne les comptez-vous pour rien ? Et les hôpitaux prêts à recevoir l'ouvrier malade ? Et les centaines, les milliers de francs que les riches versent si généreusement entre les mains de ceux qui viennent quêter pour les pauvres ? Et les bals, les concerts qui se donnent à leur profit ? Et les dépenses de luxe que je fais (j'ose me citer) pour table, meubles, vêtements, voiture, que sais-je encore ! qui est-ce qui en profite, sinon le pauvre ? Ah ! oui, oui, parlez-moi de ces avares qui, riches comme Crésus, vivent comme Diogène! Mais dépenser beaucoup, n'est-ce pas aussi faire la charité ? Parlez, parlez donc, Monsieur Lenoir, cela n'est-il pas vrai ? Parlez ! cela est de

votre compétence à vous, grand ami des pauvres. »

M. Lenoir se tenait depuis quelque temps près de la porte. Il s'était arrêté discrètement, pour ne point interrompre M. le marquis. C'est un homme petit plutôt que grand, d'une tenue sévère, à la démarche incertaine, l'œil inquiet, caché le plus souvent derrière des lunettes bleues, qui semblent avoir pour tâche d'en dissimuler l'expression. M. Lenoir est auprès de quelques personnes en renom de sainteté ; il fréquente les cercles les plus dévots, mais n'en passe pas moins, aux yeux de gens clairvoyants, pour un habile intrigant, qui ne fait de la charité et de la piété qu'un moyen de servir ses propres intérêts. Grâce à son habileté à jouer divers rôles, il est parvenu, dit-on, à s'insinuer dans les cercles les plus élevés de la ville. Il se maintient dans telles familles à force de savoir-faire ; d'autres, convaincues de la basse vulgarité de son esprit, ont cessé de le recevoir.

Sous le prétexte de n'être point au courant

de la question, flairant sans doute que les esprits étaient échauffés, et pensant très-sagement qu'en pareil cas le mieux est de ne point prendre parti, de même se taire entièrement, si possible, M. Lenoir demanda qu'on le laissât respirer.

M. Vilargent, plus franc que diplomate, plus généreux qu'habile, rentra dans la lice.

« Oh! mon pauvre marquis! croyez-vous donc que tout ce que vous venez d'énumérer soit si beau, si parfait? Vous pensez que le riche peut dormir tranquille, en bonne conscience, parce qu'il a dansé pour les pauvres? Vous croyez les sociétés privées de charité si pures de tout esprit anticharitable, pour que le sort du pauvre soit à l'abri de toutes les misères, parce que ces sociétés veillent sur lui? Vous estimez qu'il soit si aisé à l'ouvrier de prélever toutes les semaines quelque chose sur son salaire pour alimenter une caisse qui, en fin de compte, ne lui sera que d'un mince secours en cas de détresse? Qu'il soit malade tout à l'aise, dites-vous; l'hôpital lui ouvrira

ses portes. Mais est-ce donc le paradis que l'hôpital ? Y avez-vous jamais passé ? Savez-vous l'air qu'on y respire ? Comprenez-vous la torture morale d'un homme de quelque délicatesse, quand, séparé des siens, privé pendant sa maladie de ces petits soins charmants qu'une main amie seule sait donner, il ne voit autour de lui que des figures inconnues, qui se renouvellent chaque jour, à mesure que la mort frappe sur tel lit près de lui, puis sur tel autre ?

« Vous vantez la charité du riche ; la vôtre même, vous en parlez complaisamment, avec une grande franchise...

« Il y a, mon cher marquis, des riches qui comprennent le plus saint des devoirs, la charité : qu'ils soient bénis pour le bien qu'ils font ! Ils en font que le monde connaît ; ils en font davantage encore, dont l'origine demeure cachée à tous les yeux. — Mais combien de riches n'y a-t-il pas dont la prétendue charité est une pure dérision !

« Permettez, cher marquis, que je vous

prenne directement à partie. Vous donnez par an, pour œuvres de charité, tout compte fait, cinq mille francs, je suppose. Je ne scrute pas les mobiles secrets qui vous poussent à donner; je suis convaincu que vous donnez sans ostentation, que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui donnent à l'étourdie, uniquement pour se débarrasser d'un importun quêteur, mais que vous prenez la peine de consacrer un peu de temps à l'examen des œuvres pour lesquelles on sollicite votre intérêt.

« Cinq mille francs... la trentième partie de vos revenus... Y avez-vous jamais réfléchi? Votre conscience ne vous adresse-t-elle nul reproche quand, mollement étendu sur vos soyeuses étoffes, vous songez par hasard au sort de ces millions de pauvres qui végètent, corps et âme, dans le plus affreux dénuement?

« Mais, dites-vous, votre luxe profite au pauvre! — Savez-vous que c'est odieux ce que vous dites-là? En économie politique, dites, si vous le voulez, que l'argent dépensé de quelque manière que ce soit profite à la so-

ciété tout entière ; mais ne dites pas que c'est remplir un devoir de charité que d'avoir quelques voitures de rechange ; que, si vous avez à l'écurie une douzaine de chevaux de luxe, c'est par pure charité ; que par charité vous dépensez cinq cents francs pour un dîner, vous achetez la plus précieuse vaisselle, vous versez à flots, à vos convives, les vins les plus exquis... Oh ! mille fois non ! à ce prix-là, Caracalla et Sardanapale eussent été... je n'ose point achever... je crains de te faire outrage, ô noble fille du ciel, divine charité ! »

M. Vilargent avait prononcé ces dernières paroles avec une animation croissante. Ses yeux lançaient des éclairs d'indignation. Le marquis n'osait lever les siens. Sa conscience s'éveillait comme d'un long sommeil.

« Oh ! voyez Monsieur le marquis, reprit M. Vilargent, j'aime me soulager en disant toute ma pensée. Je ne me fais point l'avocat à outrance du peuple. Le peuple est mauvais ; mais ceux qui ne sont pas du peuple, sont aussi mauvais. Dans tous les rangs de la société,

en haut, en bas, au milieu, grondent de mauvaises passions, règne un hideux égoïsme. Le fond est mauvais, bien qu'il y pousse, à côté de plantes vénéneuses, quelques fleurs odorantes qui répandent au loin de suaves parfums.

« Les riches font beaucoup pour le soulagement des classes laborieuses ; je pourrais vous citer telle ville où, en peu de temps, des prodiges de charité ont été accomplis : mais les droits de la charité ne sont point universellement reconnus ; l'esprit de sacrifice véritable, prompt à venir en aide aux malheureux, se donnant la peine de bien étudier le mal avant d'essayer d'y porter remède, cet esprit peu de riches seulement en sont animés ; la charité, jusqu'ici, a trop considéré la misère dans ses manifestations les plus grossières ; elle a négligé de s'occuper sérieusement de l'amélioration morale des individus, sans laquelle cependant tous ses efforts demeurent frappés de stérilité. Il faudrait, je crois, qu'un nouveau souffle de charité, pur

et brûlant, vînt animer tous les cœurs et poussât les esprits résolument dans la voie où les premiers pas seulement ont été faits, et que je vois s'étendre à perte de vue.

« Je ne m'étonne vraiment pas que, dans l'état actuel des choses, tant de regards d'envie montent du pauvre au riche, que tant de rapprochements haineux se fassent... Tenez, cher marquis, trouvez-vous étonnant que quelque malheureux, dénué de tous principes chrétiens et ne voyant que la surface des choses, en vienne parfois à se dire : « Le dénuement a été mon père et la misère m'a enfanté. A qui la faute, si je suis misérable ? A qui la faute, si M. le marquis est né marquis ? Qu'a-t-il fait pour naître dans un palais ? Qu'ai-je fait pour que l'on ne m'enseignât même pas à lire ? Qu'a fait M. le marquis pour qu'aucun moyen d'éducation ne lui ait fait défaut ? pour qu'ensuite toutes les joies, toutes les jouissances de la vie soient devenues son partage ? que l'influence d'un puissant député lui ait valu l'une de ces grasses sinécures de trente ou quarante mille

francs, pour laquelle occuper il se donne moins de mal que moi pour gagner ma chétive nourriture ? tant de faveurs d'un côté et de l'autre tant d'injustice ; à l'un tout ce qui plaît aux yeux, tout ce que l'on peut désirer, à l'autre des peines incessantes, de cruelles privations, un pain trempé de sueur et de larmes, pourquoi ?? » Pour moi, toutes les fois que je crois lire sur la physionomie de quelque pauvre ouvrier cet esprit de révolte envers le sort, je me rappelle que pour le riche aussi la vie doit être un *devoir* avant d'être une *jouissance*, et avec une nouvelle ardeur je me mets à l'œuvre pour guérir quelques plaies ; je me souviens de cette écrasante parole de Jésus : « A qui il a été beaucoup donné, il lui sera beaucoup redemandé, » et je ne me sens jamais l'esprit plus content qu'après avoir fait quelque bien à mes pauvres frères, soutenu par l'esprit de Celui qui a promis de ne point laisser sans récompense un verre d'eau donné en Son nom. »

Le marquis n'osa rien dire.

M. Lenoir gardait également le silence : c'était prudent.

J'allais me retirer pour revenir plus tard, quand M. Mornand, sortant comme d'un long rêve, s'écria, en s'adressant à M. Vilargent :

« Mon ami, vous avez raison. Mais convenez que là cependant ne se trouve pas le but dernier de la vie, dans la direction que vous venez d'indiquer. Faire le bien, c'est quelque chose ; mais être admiré, monter au temple de la gloire, y conquérir l'une des plus belles places, voilà la plus noble des ambitions, le sort le plus digne des aspirations de notre âme. »

Ce mot renfermait toute une théorie. C'était un défi jeté à M. Vilargent. Celui-ci releva le gant.

« Non, s'écria-t-il, c'est ce que je ne saurais admettre. Je comprends la gloire. Mais rechercher la gloire *pour elle-même*, cela ne me semble pas digne des efforts de l'âme humaine.

« C'est plus haut qu'il nous faut viser.

« Et qu'est-ce donc que la gloire ?

« Les hommes que l'on admire aujourd'hui, demain sont oubliés. Ceux qu'admire la France, l'Allemagne ignore jusqu'à leurs noms. Que d'efforts pour monter! Que de compromis avec sa conscience, quand on veut monter à tout prix! Et quand on est bien, bien haut, quel douloureux serrement de cœur à la pensée que, tôt ou tard, il faudra descendre! quel affreux vide à ce moment fatal où l'on commence à baisser, quel affreux vide dans le cœur de l'homme qui ne connaît que la gloire, qui, à travers mille ennuis, les plus rudes labeurs, les déceptions les plus douloureuses, n'a poursuivi qu'un seul but, savoir se hisser sur un piédestal qui, maintenant, s'ébranle sous ses pieds!

« Regardez plus loin encore. Considérez, si vous le voulez, le sort le plus digne d'envie, celui d'un illustre héraut de la pensée. Oubliez qu'avant d'arriver à la renommée, il a dû boire, à longs traits, l'amer calice que lui ont présenté, sans pitié et sans conscience, de jaloux rivaux. Il a réussi enfin à faire taire l'envie et la sottise, dont les voix criardes se

BIBLIOTHÈQUE IMPÉR.

perdent au milieu d'un concert universel de louanges, de frénétiques applaudissements. Il arrive ainsi, rassasié de jours et de triomphes, au terme de sa glorieuse carrière. Mais, possédé du démon de l'ambition, quelles seront ses dernières aspirations, je devrais dire ses suprêmes craintes ? Il appréhendera que les habitants de la terre, qui n'est après tout que l'un des atomes de l'immense univers, ne se fassent de la gloire, de la beauté, de tout ce qui brille et éblouit, une autre idée que celle qui domine dans quelque autre planète, que d'autres mondes habités n'y appliquent une autre mesure encore. Eh quoi, sur notre petite terre même, les hommes n'attaquent-ils pas aujourd'hui les réputations auxquelles on prédisait, au siècle dernier, une durée sans fin ? Et il ne comprendrait pas, dans sa sotte vanité, que bientôt cette auréole humaine, si impure encore, si terne, dont de pauvres mortels ont couronné son nom, s'évanouira, brillant météore d'un instant, dans les ombres d'une nuit éternelle ?

« Non, non. La beauté morale seule est impérissable.

« C'est elle qui n'a rien à redouter ni du temps ni de l'espace. C'est devant elle que s'inclinent tous les peuples, que les anges même fléchissent les genoux ; c'est devant ses autels qu'ils brûlent le plus pur de leur encens. C'est parce que Jésus a personnifié la folie du dévouement, que son nom est le plus grand nom qui ait été donné aux hommes pour leur salut. Dieu est amour. L'idéal de l'homme, c'est d'arriver à l'amour par la sainteté, à la sainteté par l'amour. Que les riches aient du goût pour les grandes choses, mais qu'ils en aient surtout pour les choses vraiment utiles ; qu'ils s'inspirent d'un amour ardent pour leurs pauvres frères ; que ceux-ci considèrent les riches comme des frères, un peu mieux partagés qu'eux en fait de biens corporels, qui passent si vite ! que tous deux, la main dans la main et unis de cœur, ils regardent au delà de la tombe, où tous deux ils iront s'ensevelir : et il leur sera donné ici-bas le « contentement

d'esprit, » et là haut la possession du meilleur de tous les biens, la vie en Dieu. »

On se quitta. Malgré moi, j'étais demeuré jusqu'au bout.

Les paroles de M. Vilargent avaient retenti au plus profond de mon âme. Les pensées qu'il avait exposées me parurent comme revêtues de toutes les lumières de l'évidence.

Là, pensais-je, là est la voie royale où se rencontrent la paix et la joie. Là se trouve le bonheur pour tout homme, quelle que soit sa condition, là le bonheur des nations.

Seulement, je ne comprenais point pourquoi M. Vilargent lui aussi parlait de Jésus-Christ comme d'un Sauveur. Pourquoi lui faire une place à part dans l'histoire de l'humanité? A-t-il clos l'ère du progrès? N'y a-t-il pas eu et avant et après lui des hommes dignes d'occuper, parmi les bienfaiteurs du genre humain, un rang aussi élevé que le sien?

A peine rentré, j'ai tâché de reproduire de mon mieux ce que j'avais entendu.

Puis, j'ai causé avec Marie ; je lui ai dit ma sympathie pour les principes de M. Vilargent, mes réserves à l'égard de la personne de Jésus. Pour toute réponse, elle m'a embrassé avec émotion et m'a dit : « Plus tard. » Qu'est-ce qui se fera plus tard ? Quelle est cette énigme dont elle me promet la solution ?

Puis, elle a pris sa Bible et m'en a lu, comme elle avait fait antérieurement, divers fragments pris un peu de partout.

Je l'ai priée de lire lentement, afin que je pusse écrire sous sa dictée ce qui me plairait le mieux. Je n'ai pu me résoudre encore à y lire moi-même ; j'ai trop souvent ouï dire que la lecture en est dangereuse ou ingrate. Mais je dois dire que tout ce qu'elle m'en a lu m'a semblé si facile à comprendre, si bienfaisant, si touchant, que je sens mes scrupules tomber. Voici quelques paroles qui m'ont particulièrement ému et que je veux consigner ici pour les relire de temps à autre.

Elle lut d'abord l'histoire d'une pauvre femme à laquelle Jésus demanda de l'eau, et à

laquelle ensuite il dit : « Quiconque boit de cette eau-ci, aura encore soif : mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai, deviendra en lui une fontaine d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle. » Je ne sais trop, il est vrai, ce que c'est que cette eau : mais je sens bien qu'il doit exister quelque part quelque chose de meilleur que tous les biens de la terre, une eau qui puisse étancher la soif de notre âme!

Elle lut un peu plus loin ces paroles-ci qui me rappelèrent les premières : « Je suis le pain de vie. Je suis le pain vivifiant, descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. »

Puis ces autres, où il semble parler sans image et revendiquer, je dois le dire, pour sa personne, une dignité particulière : « Le Père et moi nous sommes un. »

Le passage qui suivit fut plus long ; quand elle eut fini de le lire, je la priai de recommencer, tant j'y avais trouvé de pénétrante charité, de tendresse, d'affection.

« Je suis le chemin, la vérité et la vie; nul ne vient au Père que par moi... Si vous m'aimez, gardez mes commandements, et je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, pour demeurer avec vous éternellement : l'esprit de vérité que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit point et qu'il ne le connaît point ; mais vous le connaissez, car il demeure avec vous et il sera en vous. Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai vers vous. Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus, mais vous me verrez, et parce que je vis, vous aussi vous vivrez... Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime, et celui qui m'aime sera aimé de mon Père... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui... Je vous laisse la paix, je vous donne la paix; je ne vous la donne point, comme le monde la donne... Je suis le vrai cep et mon Père est le vigneron. Il retranche tout sarment qui ne porte pas de fruit en moi, et il émonde

celui qui porte du fruit, afin qu'il en porte davantage..... Demeurez en moi et moi en vous... Je suis le cep et vous en êtes les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit : car hors de moi vous ne pouvez rien produire... Comme le Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés; demeurez en mon amour. C'est ici mon commandement, que vous vous aimiez l'un l'autre, comme je vous ai aimés. Personne n'a un plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis... »

Toutes ces paroles se ressemblaient tellement, et chacune néanmoins semblait ajouter quelque nuance à celles qui la précédaient. On eût dit des instruments divers modulant tous la même mélodie, douce et grave, qu'ils se renvoyaient et reproduisaient à tour de rôle, chacun à sa manière, pour mieux en faire ressortir la sévère beauté.

« Encore quelques lignes seulement, » dit Marie, et elle lut ces paroles-ci. Cela me sembla moins nouveau que ce qui précède, mais

jamais je n'y avais fait attention comme aujourd'hui. Elle lut :

« Ils s'écriaient : Crucifie-le! crucifie-le!

« Et il leur dit pour la troisième fois : Mais quel mal a fait cet homme? Je ne trouve rien en lui qui soit digne de mort; après l'avoir fait fouetter, je le relâcherai. Mais ils insistaient à grands cris, demandant qu'il fût crucifié..... Alors Pilate prononça que ce qu'ils demandaient fût fait. Il fut suivi d'une grande multitude de gens du peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et le pleuraient; mais lui, se tournant vers elles, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants...

« Et ils le crucifièrent...

« Mais Jésus dit : Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!...

« Et le peuple se tenait là, regardant; et les gouverneurs aussi se moquaient de lui avec eux, disant : Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même, s'il est Christ, l'Élu de Dieu!...

« Et il se fit des ténèbres par tout le pays...

et le soleil fut obscurci, et le voile du temple se déchira par le milieu.

« Et Jésus, criant à haute voix, dit : Père, je remets mon esprit entre tes mains! Et ayant dit cela, il rendit l'esprit. »

Quelle élévation de pensée! quelle sublime fin!

Marie remarqua que j'étais fort ému.

Elle s'approcha de moi, mit sa main dans la mienne, me regarda tout droit dans les yeux et d'une voix lente :

« Mon ami, cela n'est-il pas beau?

« Mon ami, conçois-tu rien de plus beau qu'un pareil langage? de plus sublime qu'une pareille mort? »

Je fis un signe d'assentiment.

Elle reprit, une troisième fois, plus lentement encore :

« Mon ami, n'est-ce pas que nous tâcherons de ressembler à ce bon Sauveur? Et comme il voulait que... les petits enfants... vinssent à lui... si jamais un petit enfant nous était donné... »

Elle ne put achever et se jeta à mon cou.

L'aveu était fait; Marie espérait de devenir mère.

« Nous lui apprendrons, continuai-je, à le connaître et à l'imiter; je te le promets! »

Elle fondit en larmes.

Grâces à Dieu pour tant de bonheur!

Décembre 1854.

Il est, en Marie, quelque chose qui me plaît infiniment.

Sa douceur, son affabilité, ces élans de joie auxquels elle sait s'abandonner comme ferait un enfant, toutes ces qualités me charment et me la font chérir au delà de toute expression.

Mais ce que j'aime plus que tout le reste, c'est son ineffable sérénité. Je ne veux point dire, même à mon journal, qu'elle soit parfaite : mais j'ose dire qu'elle approche de la perfection, plus qu'aucun homme que je connaisse.

Il me souvient de certains moments de ma vie où j'étais dans l'attente de quelque grande joie, d'un jour surtout où mon père m'avait promis de m'emmener à la montagne qui se voit à quelques lieues d'ici; j'y avais été l'année précédente.

La pensée que, le lendemain, je monterais avec lui, à travers les vertes prairies et les

fraîches forêts, jusqu'au sommet depuis où la vue s'étend sur une vaste plaine, cette pensée me pénétra d'une telle joie, que j'eusse voulu embrasser tous ceux que je rencontrais. Je jouissais tellement, par anticipation, des émotions du lendemain, qu'il n'y avait plus place, dans mon cœur, pour aucun sentiment autre que l'allégresse. — On dit que les pleurs font du bien, et je le crois; mais, pour devenir meilleurs, il nous faut aussi la joie. Il nous *faut* peut-être la pluie et le soleil, semblables à l'herbe des champs qui se fane et se dessèche quand elle se trouve constamment exposée aux rayons du soleil, et qui perd son parfum et son éclat, quand les journées de pluie se succèdent sans interruption. — Quand nous fûmes de retour, il me restait, il est vrai, un beau souvenir; mais cette inaltérable bonne humeur de l'avant-veille, ce vif désir, que j'avais éprouvé, de faire partager ma délicieuse émotion à tous ceux qui m'entouraient, avaient disparu.

En causant récemment avec Marie, je me rappelai ces heureuses journées.

« Marie, lui dis-je, comment donc fais-tu pour être d'une humeur toujours égale? Je te vois la même aux mauvais jours comme aux jours où tout nous sourit. Je te vois constamment sereine et disposée comme si tu étais dans l'attente de quelque heureux événement...

— Cela n'est pas vrai d'abord, dit-elle avec une charmante et réelle modestie. Je *voudrais* être toujours joyeuse, je ne le suis pas. Je devrais me réjouir constamment, car un immense sujet de joie...

— Ah! je sais! interrompis-je.

— Non, tu ne sais pas, dit-elle en jetant un regard sur un panier où s'amoncelaient les objets de toilette destinés au petit être que nous attendons. C'est plus et mieux que cela. Ce n'est pas non plus toi seul, et cependant tu sais si je t'aime! Ce n'est aucun des nombreux et grands sujets de joie que le bon Dieu a mis sur mon chemin de tous les jours. C'en est un plus grand. C'est un immense espoir. C'est la pensée que Dieu me promet le ciel, c'est... la certitude qu'il me le donnera.

— Mais, Marie, sais-tu que c'est hardi, ce que tu dis là, que c'est presque de la folie?...

— Et cependant cela n'est que l'exacte vérité. Seulement sache bien que je te livre là un secret, un véritable secret. On se rirait de moi; on me taxerait d'orgueil, de folie, comme tu viens de faire... toi qui me comprendras plus tard... et cependant je ne suis point seule à faire cette expérience-là. Tous les chrétiens, les véritables j'entends, la font journellement. Ils possèdent Dieu par la foi. Ils savent qu'ils sont en Lui et Lui en eux. Ils savent que la vie de Jésus a passé en eux et que cette vie exquise et divine, commencée en eux dès ici-bas, ne s'éteindra point, qu'elle ira, au contraire, se développant dans l'autre monde. Des liens invisibles les rattachent à leur Sauveur, mais des liens que rien au monde ne saurait rompre... rien, sinon le péché...

— Vous êtes donc des saints, lui dis-je avec une légère teinte d'ironie.

— Oui, s'écria-t-elle d'une voix vibrante d'émotion, des saints qui ont encore les pieds

dans la boue humaine, mais qui de la tête et du cœur dépassent l'atmosphère corrompue où se plaisent les infâmes passions, où se montrent les vulgaires appétits de l'homme qui ne croit point en Jésus, c'est-à-dire qui ne l'aime pas. Car croire en lui et l'aimer c'est tout un. Comment ne pas aimer ce bon Sauveur en qui nous croyons de toute la puissance de notre âme; dont la vie n'a été qu'une prédication constante des plus nobles vertus; dont toutes les paroles ont respiré la haine du mal, l'horreur du péché, l'abnégation, le dévouement, la vie de l'esprit, les joies magnifiques que donne la pratique du devoir; dont la douloureuse agonie, soufferte au Calvaire, mais souffert aussi devant ses juges et soufferte en Gethsémané et pressentie toutes les fois que son amour était méconnu, remplit notre cœur d'une ineffable tristesse? Et nous n'essaierions pas de lui rendre amour pour amour, de vivre désormais pour celui qui nous a tant aimés? Oh! oui (s'écria-t-elle avec un accent pénétrant), la sainteté est notre idéal! Nous y ten-

dons avec le plus grand sérieux! nous nous élançons vers les sommets où il nous apparaît! Nous nous égarons parfois, nous nous trompons de chemin, nous hésitons sur la direction à suivre, nous bronchons et gisons à terre, la face dans la poussière : mais, tout meurtris, nous nous relevons avec une nouvelle ardeur; nous voyons au loin le Seigneur qui nous appelle, nous sentons au cœur les forces mystérieuses qu'il prodigue à nos prières, et ainsi, hommes de bonne volonté, nous montons : nous arriverons. »

Je l'arrêtai. — Nous..., lui dis-je, mais qui donc? où sont-ils donc, ces chrétiens? à quel signe saurait-on les connaître?

— Dieu seul les connaît, reprit-elle. Quant à eux-mêmes, c'est à peine si parfois ils osent se dire : « Il me semble que j'en suis! » Ce que je te dis là, cher ami, c'est à toi seul que j'ai osé l'avouer. Oh! vois-tu, j'ai des moments de doute terribles, angoissants, où je me trouve entièrement mauvaise, indigne de jamais être reçue en grâce! mais alors je m'humilie devant

Dieu, j'invoque le secours de mon Seigneur avec une telle ferveur! et toutes les fois il m'exauce, il me rend la paix de l'âme, puis la force de mieux faire, puis cette joie intime que donne la contemplation des biens à venir. Et ce que j'éprouve, d'autres aussi en font tous les jours la délicieuse expérience. Je ne les connais point : mais Dieu les connaît. Pour moi, si mon Dieu le permet, je les connaîtrai quelque jour... Cependant je crois en connaître. C'est leur vie qui les trahit, car c'est au fruit que l'on connaît l'arbre, la fleur à l'éclat de ses couleurs, au parfum qu'elle répand. Que je trouve quelque part une créature humaine, je ne dis point, qui ait souvent à la bouche le nom du Seigneur, et qui affecte de se distinguer par quelque signe visible, mais qu'anime l'esprit de notre Maître et qui vive de sa vie : je crois voir en elle un enfant de Dieu.

« Mais tous les enfants ne se ressemblent pas ; les uns sont mieux doués que les autres ; à chacun ses aptitudes particulières, ses défauts que son frère ne connaît presque pas ; il

y a entre eux, comme entre tous ceux qui composent la grande famille humaine, une merveilleuse variété : ils ne se ressemblent qu'autant que tel arbre ressemble à tel autre arbre de la même espèce ; ils naissent de la même manière, se nourrissent des mêmes sucs, se composent des mêmes éléments ; le même soleil leur verse, dans ses rayons, la lumière et la chaleur ; mais chacun n'en a pas moins sa forme, son caractère particuliers. De même aussi les enfants de Dieu reproduisent, si je puis ainsi dire, l'idée divine chacun à sa manière. Je ne veux point être étroite. Je crois nécessaire, dans l'ordre religieux, cette magnifique diversité qui charme nos yeux dans l'ordre de la nature. Pour reconnaître en l'un de mes frères un chrétien, il me suffit de découvrir en lui un commencement, quelque petit qu'il soit, de l'esprit de Jésus et surtout le sérieux et sincère désir d'avancer dans la voie qui mène à Lui.

« Tiens, mon ami, continua-t-elle, ces braves gens qui logent à l'étage supérieur et que nous

voyons quelquefois, voilà, je crois, de véritables chrétiens.

« Tu sais s'ils sont pauvres! misérables! quel fardeau écrasant pèse sur les épaules de ces époux !... Les as-tu jamais entendus murmurer contre leur sort? Ressemblent-ils le moins du monde au pauvre Enviard, que tu connais, toujours mécontent, jurant, blasphémant du matin au soir, jalousant ceux qui vivent dans l'opulence, laissant la haine qui fermente dans son cœur s'échapper parfois sous forme d'horribles menaces? Rien de tout cela chez les Michel.

« Mais d'où vient leur calme résignation? Leur inébranlable confiance en Dieu, leur contentement presque joyeux, leur reconnaissance pour le moindre bien qu'on leur fait, leur attachement consciencieux aux devoirs si pénibles que Dieu leur impose, comment les expliqueras-tu? Questionne-les, sans en avoir l'air, comme j'ai fait moi-même l'autre jour; ils te parleront, avec une admirable naïveté, de leur bon Père céleste qui veille sur eux, qui les

a créés (c'est leur plus intime conviction) pour les rendre heureux, de cette vie qu'ils considèrent uniquement comme une préparation à celle qui est à venir, de leur ami et Sauveur Jésus, qui se tient près d'eux, invisible, pour les aider à lutter contre le mal et à s'attacher au bien, et ils se trouvent si heureux de ces convictions, qu'ils dédaigneraient d'y renoncer, lors même que, pour les leur faire abandonner, on ferait affluer, dans leur pauvre demeure, tout l'or qui y tiendrait.

« Tu ne sais pas que, depuis huit jours, une personne de plus habite leur étroit logis.

« La mère de la femme Michel, vieille femme infirme, presque aveugle, demeurait jusqu'ici auprès d'une autre de ses enfants. Celle-ci étant venue à mourir, la pauvre vieille dut entrer à l'hôpital. Mais elle avait de la répugnance pour cette vie en commun, où manque nécessairement cette affection particulière qui ne se rencontre qu'au foyer de la famille. Cependant elle connaissait l'état de gêne des Michel. Or voici ce qui est arrivé : la femme

Michel m'a raconté, avec le plus grand naturel, la manière dont les choses se sont passées. « Je m'étais rendue auprès de ma mère, pour l'installer moi-même à l'hôpital. Au moment de nous mettre en route, je lui promis de l'y visiter souvent. Elle ne put empêcher quelques larmes de couler de ses yeux affaiblis. — Tu n'aimes point y entrer, lui dis-je, avoue... — Oh! oui, tout de même, dit-elle, mais en pleurant plus fort. — Oh! non, mère! tu ne dis pas vrai! toi qui m'as appris à toujours dire ce que je pense. — Elle ne répondit pas; mais ses larmes continuaient de couler. J'insistai pour tout savoir. — Eh bien, dit-elle enfin, en suffoquant, c'est vrai; j'ai peur d'y aller, malgré tout ce qu'on me dit; mais j'y irai tout de même, car je sais que toi, ma chère Élisa, avec toute ta bonne volonté, tu ne peux... — Mais oui! que je peux! lui dis-je; je te recevrai, bonne mère; veux-tu que je te gronde? Et pourquoi ne point parler tout de suite? Si j'avais su que tu ne peux t'y faire, il n'en aurait pas même été question

d'aller à l'hôpital. Est-ce que je ne sais plus mes dix commandements que tu m'as appris? Ai-je oublié qu'il faut honorer et aimer père et mère! Et une fois que je serai vieille, mériterai-je qu'on ait pitié de moi si j'hésite à te recueillir? Qui donc m'a donné la vie et, ce qui vaut mieux, ces bonnes pensées qui me soutiennent? N'est-ce pas toi, bonne mère? Et tu as pu croire, un instant seulement, que je ne ferais pas tout pour te rendre ton pèlerinage aisé jusqu'au bout? Mon mari est de mon avis, tu le sais bien, car tu es notre mère à tous deux. Et puis les prières que tu m'as apprises, tu les apprendras aux petits : tu ne pourras pas leur enseigner beaucoup, ne voyant presque plus la lumière du ciel; mais tu as des mains pour joindre les leurs, et une bouche pour leur parler, et ton cœur pour trouver de jolies et bonnes choses à leur dire. — Elle a encore essayé de résister, mais elle a bien dû finir par céder, et la voici. » La bonne vieille qui nous écoutait s'est remise, en ce moment-là, à pleurer; mais sa fille a mis un

tendre baiser sur ses joues ridées, et les larmes ont cessé de couler.

« Eh bien! n'est-ce pas héroïque? Les chrétiens seuls sont capables de faire, avec une telle simplicité, de si belles choses! Les hommes qu'on appelle, je crois, des philanthropes, sont bien capables d'en dire de belles choses (qu'ils empruntent peut-être au christianisme plus qu'ils ne pensent), et d'en accomplir de passables... Jésus seul donne le pouvoir d'en faire, en toute humilité, qui soient vraiment grandes. »

— Mais mes principes, lui dis-je, ces quatre principes que je t'ai fait connaître et que je tâche de suivre : Préférer aux jouissances de l'esprit les jouissances du cœur. Aimer Dieu de toute son âme. Faire à ses frères ce que l'on voudrait qu'ils vous fissent. Me faut-il davantage?

— Non, mon cher ami, reprit-elle, en un sens, c'est bien assez. Mais vois-tu, ces principes, il faut encore les établir sur une base solide. Ils sont à la fois naturels, répondant

aux besoins les plus profonds de l'âme humaine, et chrétiens, car tout ce qui est chrétien se trouve en harmonie avec ce qui est vraiment humain; mais Celui qui, seul, les a appliqués, seul aussi a le pouvoir de nous en découvrir toute l'étendue et de nous communiquer, si nous entrons en communion avec lui, la force de les pratiquer à notre tour. Il nous faut, en d'autres termes, un christianisme *positif*.

— Eh bien, chère amie, au risque de te faire de la peine, je te dirai que je n'en veux pas, de ton christianisme positif. Je sais trop bien mon histoire; je sais trop tout le mal qu'a fait l'Église, tous les bûchers qu'elle a allumés, toutes les affreuses tortures qu'elle a imaginées pour imposer à toutes les têtes son joug de fer... J'ai en horreur ces flots de sang qu'elle a répandus... »

Marie m'interrompit. Bien que sa voix tremblât légèrement, car il y allait de ses plus chères convictions, elle garda toute son assurance.

« Il ne faut pas confondre, dit-elle, l'Église avec Jésus-Christ. Jésus-Christ a été la vérité, la vie, l'amour. Les hommes ont gâté son œuvre par l'étroitesse de leur esprit et par la corruption de leur cœur. Il y aurait de l'injustice à imputer à Jésus-Christ et les erreurs semées et les horreurs commises sous l'invocation de son nom. Il devait être, selon l'Écriture, une occasion de chute et de relèvement pour plusieurs. Il s'est donné au monde, afin que ceux qui le veulent puissent à leur tour se donner à Lui. Il n'a point voulu, peut-être même n'a-t-il pas pu, empêcher de force que la sottise et la méchanceté humaines ne conjurassent contre Lui. Les uns ont dit en son nom : *Vérité! vérité!* Et ils n'ont prêché que l'erreur, mais de bonne foi : il leur sera pardonné. Les autres ont persécuté en son nom : s'ils n'ont fait que céder à une abominable aberration de l'esprit, il leur sera pardonné. Mais si, refusant d'ouvrir leurs cœurs à l'influence sanctifiante de Celui qui fut l'amour même, ils n'ont fait qu'abuser de son saint

nom pour satisfaire leurs vues ambitieuses et intéressées, c'est Lui qui les jugera. Jésus n'a point prétendu renouveler le monde à la manière des magiciens. — Mais si son œuvre d'amour a dû se heurter contre maints obstacles, elle s'est faite néanmoins. Pour nous donc, sachons faire à chacun sa part : aux hommes, le mal qui s'est fait au nom de Jésus ; à Jésus, les bienfaits immenses, incontestables dont le christianisme a comblé le monde.

« Oh ! mon ami, continua-t-elle de sa voix la plus persuasive, il faut m'en croire : il faut entrer en communion avec Jésus, et tes préjugés tomberont. Sois vraiment chrétien, et tu verras quelle force nouvelle Jésus te communiquera pour appliquer ces principes que tu aimes tant ! Essaie de te mettre tous les jours en face de ce livre que toutes les communions chrétiennes considèrent comme la charte du christianisme, attestant sa vénérable origine. Fais comme tu ferais pour obtenir, dans toute sa pureté, l'eau de telle source : remonte à la source même. Laisse ces vénérables témoins

d'un âge lointain parler à ton âme. J'ai ouï dire que la lecture de leurs écrits est si difficile ; eh bien, non, mon ami, je te parle d'expérience ; il n'y a qu'à lire avec sincérité, pour trouver ce qu'il faut à notre âme. Si tu savais quelle abondance de pensées, quelle profondeur de sentiments, quelle élévation de vues dans ces pages étonnantes ! Je n'en aime pas également toutes les parties ; il y a en qui m'édifient moins que d'autres ; il y en a d'obscures ; mais qui est-ce qui m'empêche de retourner à celles qui me font le plus de bien ? Comme l'abeille va naturellement aux fleurs d'où elle emporte le plus riche butin, moi aussi ; d'instinct, je relis parmi ces pages sacrées celles où je trouve le plus de lumière et le plus de consolation. Elles s'éclairent d'ailleurs mutuellement, et je t'assure que depuis que je me suis mise à les lire avec suite, je comprends infiniment mieux maint passage qui n'était pour moi, il y a quelques années, qu'obscurité et mystère. J'aime qu'on m'en explique tel passage ; mais, le plus sou-

vent, je laisse l'Esprit parler à mon esprit. Il me semble alors que c'est Dieu même qui se tient à côté de moi, pour me convaincre de péché, me montrer ma profonde indignité devant lui, me faire verser les amers pleurs du repentir, me faire espérer les douceurs du pardon, m'en donner l'assurance par la bouche divine de son Fils bien-aimé en qui il a mis son plaisir, pour m'accorder les secours de sa grâce, pour enfin remplir mon cœur des transports d'une indicible joie ! Oh ! mon ami, si tu connaissais ces joies-là ! Voici : Noël va venir ; ne veux-tu pas que tous deux nous nous proposions de nous efforcer, de toujours mieux connaître et aimer le Christ ? Ne serait-ce pas bien célébrer notre Noël ? Car moi aussi je suis encore bien loin du but, malgré tout ce que je t'ai dit, te découvrant toute mon âme... Lisons ! cherchons ! demandons ! et nous trouverons ! »

Comment résister à de si tendres sollicitations ? J'ai promis, et je tiendrai ma promesse. Cependant la veille de Noël est venue.

Marie attache à cette fête une importance toute particulière. « Nous célébrons, dit-elle, la naissance de nos enfants, de nos amis, de nos parents, de nos bienfaiteurs; mais à qui devons-nous plus qu'à Celui qui seul osa s'appeler la Lumière du monde ! »

La nuit vint de bonne heure. A peine eut-elle étendu ses voiles sur notre cité, que Marie vint me dire qu'il fallait cesser tout travail. Elle m'invita à l'accompagner auprès de la famille Michel.

Nous montons, devançant un peu l'heure pour laquelle elle leur avait annoncé notre visite. Nous heurtons : point de réponse. Le vent seul, se glissant à travers les interstices des carreaux du corridor, répond à notre appel ; au dehors, d'épais flocons de neige, tourbillonnant dans les airs, descendaient, innombrables, du ciel vers la terre. Nous frappons encore : personne.

Serait-il arrivé quelque malheur à nos bons voisins ? De sinistres pensées commençaient à nous venir.

Tout à coup de joyeux cris atteignent jusqu'à nos oreilles. Marie croit distinguer la voix des enfants Michel ; elle semblait partir de plus haut.

Nous montons : une porte mal jointe se trouve en face de nous. Évidemment c'est là que se trouve toute la famille que nous cherchons. Nous entrons. Quel touchant spectacle! De ma vie j'en garderai le souvenir.

Dans une pièce qui mesurait peut-être dix pieds carrés, éclairée par une seule lucarne, demeure une pauvre blanchisseuse, mère de deux enfants, à l'entretien desquels elle est seule à pourvoir. Deux chaises de bois, un misérable grabat, une petite table et un poêle en fonte en formaient tout l'ameublement. C'est là que nous trouvons toute la famille Michel. La veuve Tarrou, qui n'habite là que depuis trois mois, est plus pauvre que nos voisins du troisième : ceux-ci ont trouvé naturel de lui rappeler qu'un Sauveur nous est né. Pour quelques liards, ils ont acheté un petit sapin, y ont allumé quelques bouts de chan-

delles et fixé quelques pommes aux hautes couleurs. A notre arrivée, une miche de pain blanc venait d'être déposée par eux sur la table de la pauvre femme. La petite de la blanchisseuse serrait dans ses bras une fraîche poupée qui avait bien coûté quatre sols, et son petit frère s'extasiait devant un magnifique volume contenant au moins six images. Aux pommes d'api se mêlaient les noix dorées, tandis qu'au sommet de l'arbre, un ange radieux tenait, d'une main glorieuse, une banderolle blanche, sur laquelle on lisait : « N'ayez point de peur; voici : je vous annonce une grande joie qui sera pour tout le peuple. C'est qu'aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né le Sauveur, qui est le Christ. »

Quiconque n'a point vu la joie des pauvres gens auxquels il vient une heureuse surprise, je le déclare radicalement incapable de se figurer celle de cette pauvre femme. Elle se croyait oubliée au monde, toute seule, parce qu'elle était très-pauvre : elle savait à présent que des hommes l'aimaient, au nom de Jésus : com-

ment aurait-elle cru, désormais, que son Dieu l'oubliait!

« Allons, dit Marie à la famille Michel. C'est votre tour maintenant. Les enfants attendront qu'on les appelle. »

Et elle descendit avec les époux Michel. Un arbre un peu plus grand que celui de la mansarde fut allumé. On mit un peu moins de simplicité à l'orner. De petits paquets furent disposés à son ombre, ou, pour mieux dire, à sa lumière. Un coup de sonnette avertit les enfants que tout était prêt. Ils arrivèrent, les yeux grand ouverts. Marie les rangea autour de la table aux cadeaux au milieu desquels brillait l'arbre vert, symbole de vie et de joie. A un signal donné, voilà les quatre enfants qui font silence, et puis tout à coup, de leurs voix claires et sympathiques, entonnent une espèce de cantique commençant, je crois, par ces mots :

« O beau sapin! ô beau sapin! que j'aime ta verdure! »

Pendant qu'ils chantaient, leurs parents, qui ignoraient absolument cette partie du programme de la fête, se regardaient, les yeux humides. Après le chant, Marie raconta aux enfants la touchante légende de l'enfant Jésus, y ajouta quelques bonnes exhortations avec un abandon, une grâce irrésistibles. Les petits virtuoses semblaient si heureux d'entendre dire que Jésus les aimait et leur donnerait un jour à contempler un ciel peuplé de merveilles infinies!

Les cadeaux furent distribués. Ils n'avaient point coûté cher : mais ils étaient joliment adaptés au goût de ceux qui les recevaient. Pour le père, un bonnet bien chaud; pour sa femme, un joli tablier bien solide; pour les enfants, des soldats, de charmants petits livres, une ménagerie presque complète, des cahiers revêtus de splendides couvertures, enfin des fruits, et un gâteau pour chacun. C'était, dans cette humble demeure, une joie à émouvoir les murs. Entre tous, inutile de dire que Marie était la plus heureuse.

Nous gagnâmes notre appartement, tout à ces douces émotions. Mais ce n'était pas fini. Marie avait évidemment pris à tâche de me vaincre à force de tendresse.

Je ne connais rien au monde d'aussi grand, d'aussi beau que les infinies et inépuisables délicatesses d'une femme vertueuse ou... chrétienne, comme dit Marie. Elle me fit faire anti-chambre, pour achever ses préparatifs. Notre chambre à coucher, où elle me fit entrer quand tout fut prêt, offrait un charmant spectacle. Sur la table brûlait une lampe que j'eus peine à connaître : c'était une lampe neuve. Celle dont nous nous étions servis jusque-là éclairait si tristement, que j'avais maintes fois désiré d'en posséder une meilleure. Un gilet brodé des mains de Marie s'étalait dans toute sa majestueuse ampleur sur l'une des moitiés de la table. Une robe de chambre aux moelleux contours déployait ses charmes, largement étendue sur deux chaises ; je l'essayai : quelques bons cigares en emplissaient les poches. Enfin, dernière surprise, un

beau volume, solidement relié, portant sur son dos ce simple mot : *Bible*, et dessous : *Prends et lis*, complétait les cadeaux dont elle s'était préoccupée pendant une année entière, s'oubliant elle-même pour me faire plaisir, fatiguant ses yeux, cachant sa broderie quand elle m'entendait rentrer, interrogeant mes moindres paroles pour connaître mes goûts... ah! que je suis égoïste, en comparaison de tant d'affection, d'un tel dévouement!

Je commençai par la remercier, Dieu sait avec quelle effusion! mon cœur battait avec violence. La reconnaissance la plus vive m'agitait, puis aussi la confusion de n'avoir rien, rien à lui offrir.

Mais la plus charmante attention m'attendait. Sur l'autre partie de la table s'étendait un linge blanc recouvrant des objets qui semblaient être de formes diverses. Sur le linge, ces mots écrits en gros caractères : « Paul à Marie. »

On me fit la honte de me mener tout droit devant et quand on m'eut bien laissé le temps

de lire, la toile se leva : elle recouvrait une ou deux douzaines de petits objets : robes blanches, chaussettes microscopiques où se mêlaient toutes les couleurs, petits riens dont l'usage est demeuré pour moi une énigme, mais qui tous semblaient destinés à servir à la même petite personne.

En voyant mon étonnement, Marie poussa un cri de joie. S'élançant ensuite vers moi et m'embrassant avec effusion : « N'est-ce point toi qui me donnes tout cela? N'es-tu point le chef qui entretient tout le ménage? Sans toi, comment ferais-je pour préparer à notre petit chéri une réception digne de lui? » Et, fière de son explication, elle m'embrassa derechef. « Mon ami, continua-t-elle, combien Dieu n'a-t-il point eu de bontés pour nous! Nous n'oublierons pas ce soir, veille de Noël, de l'en remercier, n'est-ce pas? Et de lui promettre de ne point être des ingrats?... Je te promets de t'aimer davantage à l'avenir, de renoncer à toute mauvaise humeur (elle qui ne sait pas ce que c'est), de ne te faire à l'avenir nulle

peine (jamais elle ne m'en a fait), de t'adoucir tes jours (elle ne fait que cela), de vivre de manière à plaire à notre bon Sauveur... Pardonne-moi tout le mal que je t'ai fait pendant l'année qui va finir... »

C'en était trop. Beaucoup trop.

Méchante femme! Excellente créature! Pourquoi tellement me remuer l'âme! — Ah! si du moins je pouvais la valoir! — J'y tâcherai.

Mars 1855.

Notre petit être a enfin fait son entrée dans ce monde.

Nous l'avons appelé Marie, du nom de sa mère, et Marguerite, pierre précieuse.

Que le Seigneur bénisse et la mère et l'enfant!

Puisse-t-il faire grandir cette chère petite dans sa crainte et dans son amour!

Marie est heureuse au delà de toute expression.

Une fois qu'elle tenait le petit enfant entre ses bras, elle le regarda longtemps, muette, les yeux humides de joie; puis elle dit lentement, à mi-voix, ces paroles bibliques : « La femme, quand elle enfante, est dans la douleur, parce que son heure est venue; mais lorsqu'elle a mis l'enfant au jour, elle ne se souvient plus de son angoisse : elle est toute joie, de ce qu'un homme a fait son entrée dans le monde. »

4 mai 1855.

C'est aujourd'hui que Marie a fait avec moi sa première sortie depuis la naissance de notre petite fille.

Vraiment, je ne comprends pas qu'un homme, libre de se promener, par une belle journée de mai, avec une épouse chérie, n'oublie point tous ses soucis. C'est bien là, au milieu d'une riante nature, quand tout respire la paix et la joie, que les peines les plus cuisantes s'échappent de notre cœur. Que de pures et douces jouissances répandues, par la nature, sur le chemin de ses enfants! Avec quelle prodigalité elle les met à la portée de *tous* les hommes, sans acception de personnes!

Nous avons respiré les plus suaves parfums des airs. C'était enivrant.

Tout, à l'entour de nous, concourait à remplir nos cœurs de charmantes pensées, à y faire naître les plus molles rêveries. La lumière

que le ciel nous versait comme par torrents, les ombres profondes des bois environnants, les joyeux ébats des insectes qui bourdonnaient à nos oreilles, les mille nuances des prés, des arbres, des fleurs qui étalaient leurs richesses à nos pieds, qui en couvraient les collines voisines, toutes ces beautés que la nature prodiguait à nos sens touchaient notre âme.

Il est certain que la nature nous parle de mille voix, auxquelles répondent en nous des voix intérieures. Il m'est souvent venu la pensée que le monde inanimé qui nous entoure n'est point fait seulement ni pour notre utilité, ni pour le plaisir de nos yeux; il nous donne, sous forme symbolique, des avertissements, de précieuses occasions de faire des retours sur nous-mêmes, de douces images où se mire notre âme... immense livre constamment ouvert à tout venant; les uns le heurtent dédaigneusement, d'un pied distrait; d'autres en parcourent, d'un œil rapide, les innombrables feuillets, sans s'arrêter à en étudier le mystérieux alphabet; ceux-là seulement en pénè-

trent le sens profond, qui s'y appliquent sérieusement.

Pour moi, j'en ai déchiffré quelques pages seulement, trop peu pour satisfaire ma curiosité, assez pour me donner de charmantes jouissances et m'en faire entrevoir de plus charmantes encore.

Nous nous sommes assis un peu à l'écart. Derrière nous s'élevait un bois où se mariaient délicieusement mille nuances, depuis les noires aiguilles du sapin jusqu'au tendre feuillage à peine éclos de quelques jeunes hêtres. Légèrement agitées par une douce brise, éclairées des rayons obliques d'un chaud soleil, les charmantes folioles changeaient à tout moment de teinte. C'était vraiment une échappée sur l'infini. Partout, dans ce monde de verdure qui nous entourait, la vie sous mille couleurs, sous mille formes, toutes semblables et diverses néanmoins.

J'essayai de compter ces formes et ces couleurs, en me bornant à un tout petit espace : impossible. Entre telle petite graminée au pied

du chêne dont j'avais fait le centre de mes observations, et les mousses qui en tapissaient l'écorce, et les feuilles que poussait l'arbre lui-même, la différence sautait aux yeux; mais plus j'y regardais attentivement, plus je découvrais de différences aussi entre les feuilles du même arbre; là, dans ce monde subalterne où la nature semble préluder à des créations d'un ordre supérieur, non moins que dans la sphère la plus élevée que nous connaissions, se dévoilent à l'œil émerveillé une richesse, une magnificence, une variété surprenantes. C'est à s'y perdre.

Et encore, la variété, ce n'est pas tout. Ce n'est pas seulement à notre imagination que parle le monde des plantes; il nous fait la morale. Tantôt c'est une plante affamée de sucs nourriciers qui, par un effort héroïque, perce des pierres, renverse des murailles, pour arriver à quelques gouttes d'eau dont elle a deviné la proximité. Tantôt c'en est une autre qui recherche la lumière, la pauvrette, sachant bien que, sans lumière, elle s'étiolera triste-

tement, et, pour y arriver, elle se tord, elle s'étire, elle s'allonge, elle rampe, elle tourne ou brise les obstacles les plus redoutables, témoin ce jasmin héroïque qui « traversa huit fois une planche trouée qui le séparait de la lumière, et qu'un observateur malicieux retournait vers l'obscurité après chaque victoire. » Elle aussi semble aspirer à un « idéal de beauté, de forme et de couleur » quand, métamorphosant merveilleusement ses feuilles, elle produit la fleur, cet « admirable foyer de vie renaissante et de forces plastiques, au milieu desquelles se prépare lentement et mûrit la semence. » Non contente de nous donner l'exemple du travail, de l'effort indomptable pour arriver à la satisfaction de ses besoins supérieurs, elle nous inspire, sous telle autre forme, l'horreur de l'égoïsme, le dégoût des caractères vils et bas. « Anathème, » s'écrie quelque part un admirateur passionné et intelligent des merveilles du monde végétal, M. Grimard, « anathème à ces plantes parasites qui sucent, étranglent, assassinent, plon-

gent comme autant de poignards leurs racines et leurs spongioles, et, vampires silencieux, boivent le sang de leurs victimes, c'est-à-dire leur séve. » Oui, anathème sur la ruse, sur l'habileté déloyale, sur le savoir-faire artificieux que couronne le succès! sympathie pour ces luttes touchantes de la vertu aux prises avec l'injustice, pour ces élans persévérants vers les hauteurs idéales où tendent les meilleures forces de l'âme!

C'est tout mon bonheur, quand il m'est permis de me promener, de laisser ma pensée errer au gré de la première réflexion qui lui plaît d'en prendre possession.

Marie, à cet égard, me ressemble fort. Aussi avons-nous fait, en imagination, les voyages les plus bizarres, les plus surprenants, les plus agréables et — les moins dispendieux.

Un petit poisson, fuyant à notre approche avec la rapidité d'une flèche, nous fit tout d'abord descendre (en esprit) dans sa froide demeure. Nous nous sommes promenés sur le sable fin qui en saupoudre le rez-de-chaussée ;

nous en avons visité les mystérieux réduits, les recoins tapissés de mousses mobiles, remonté et descendu les fraîches ondes... Si vous saviez avec quelle facilité et quelle volupté on se baigne, petit poisson, dans ces eaux si pures, si limpides! — Mais nous avons vu venir le froid hiver. Il a suffi d'un bond pour nous faire remonter et pour nous faire reprendre notre forme humaine.

Une alouette vint, à point, nous engager à la suivre, et nous voilà montant dans les airs, montant si haut! montant toujours! toujours! et cela si aisément, sans nul effort; quelques légers coups d'ailes, et d'un nouvel élan nous nous rapprochions du soleil, saluant, en passant, nos compagnons de plaisir, chantant à gorge déployée les joies de la liberté, et songeant, avec quelque dédain, à la terrestre race humaine.

Hélas! rien ne dure ici-bas. Notre ascension, elle aussi, s'arrêta subitement; notre aimable guide ailé se précipita vers la terre, prompt comme la foudre, nous entraînant

dans sa chute, et nous voici derechef membres de cette grande famille qui, sauf de rares exceptions, ne connaît point le privilége de s'élever, comme l'oiseau, au-dessus de la terre, et qui même — faut-il le dire? — ne songe point à le désirer.

Sortis du monde des rêveries, nous reprîmes le chemin où se mouvait la foule des promeneurs, chair de notre chair et os de nos os, comme nous rois et dominateurs de la terre, hommes enfin, quoi?

Le premier couple qui frappa notre attention n'était pas beau. Lui, le nez de travers, elle, louchant de l'œil gauche, mais néanmoins fort satisfaits de leur ensemble, ils s'avançaient d'un air narquois, promenant dans les airs de longs bras au geste désordonné. D'instinct, je songeai aux nageoires, aux ailes si gracieuses de nos amis d'auparavant...

Un second couple suivit de près. Sur le robuste bras d'un homme taillé en colosse s'appuyait une jeune femme que la vie semblait près d'abandonner. Combien lui restait-il de

jours à vivre? personne n'eût pu le dire au juste; mais personne non plus, en la voyant, n'eût hésité à affirmer que bientôt elle aurait cessé de vivre... Une seconde fois ma pensée se reporta sur nos petits amis auxquels l'eau et l'air servent de demeure. Connaissent-ils ces longues maladies qui, si souvent, font goûter à l'homme, pendant des semaines entières, les horreurs du trépas? L'oiseau chante son dernier chant et... s'endort: l'homme souffre, lutte contre mille maux qui l'assiégent constamment, se réjouit quelques instants, souffre encore, jusqu'à ce qu'une suprême étreinte de la douleur lui donne l'éternel repos.

Cependant nos rencontres se multipliaient, les unes moins édifiantes que les autres. A quelques pas de là, on se lançait de gros mots, on s'injuriait de grand cœur. Puis un beau carrosse vint à passer; je reconnus M. le marquis, qui me reconnut lui aussi, mais pour détourner dédaigneusement la tête, au moment où je le saluais humblement. Vint ensuite M. le maire d'un bourg voisin, tout heureux

et fier de la décoration qui depuis quelques jours seulement s'étalait sur sa large poitrine. Quelques passants le saluaient légèrement, avec cette déférence que l'on témoigne assez volontiers aux distinctions; j'en aurais peut-être fait autant, si par hasard je n'avais ouï raconter hier, par une personne sûre, la vie de cet honnête représentant de l'autorité : la duplicité est le trait fondamental de son caractère. Il excelle à remplir tous les rôles. Il n'en dédaigne aucun, pourvu que les apparences soient sauvées et que son crédit en haut lieu en soit augmenté. Une seule fois il s'oublia : ce fut le jour où sa bienheureuse décoration, si convoitée, lui fut remise. Quelques bons voisins vinrent le complimenter, comme de juste, au sujet de la belle distinction dont il venait d'être l'objet : « Ah! mes chers amis, s'écria-t-il naïvement, il était temps; voilà bien sept ans que je sollicite!... »

Ah ! petits habitants des régions aériennes, je ne sais s'il est parmi vous des maires et des adjoints ; mais, à coup sûr, quel ne serait pas

votre étonnement si, vous mêlant à la famille humaine, vous arriviez à découvrir les indignes penchants qui s'y rencontrent, mal recouverts parfois par les dehors de l'honnêteté, la haine, l'animosité, l'envie, la vanité, la bassesse, l'orgueil !

C'est ce que je fis remarquer, en souriant, à Marie.

« Tu as bien raison, dit-elle, en prenant son plus grand sérieux. Mais, vois-tu, la méchanceté humaine, ce n'est que l'un des côtés de notre nature. L'oiseau ne connaît point nos mauvaises passions, il est vrai ; mais il n'est point capable non plus, malgré ses ailes, de monter aussi haut que l'homme dont Jésus a renouvelé le cœur... Nous sommes des êtres tombés ; mais laissons Christ habiter dans nos cœurs, et nous resplendirons de ce céleste éclat qui environne les anges du ciel... »

En ce moment, un jeune homme, âgé de vingt ans à peine, s'élança vers nous. Le malheureux ! Il était d'une laideur repoussante. De longues jambes grêles supportaient, non

sans peine, une immense bosse, qui formait, presque à elle seule, tout le haut de son corps; entre les épaules s'avançait un long menton pointu; une excroissance rougeâtre au-dessous de l'œil donnait à toute la physionomie une hideuse expression, où dominait cependant une profonde tristesse, une indicible souffrance. Les personnes qui, marchant devant nous, durant d'abord rencontrer le pauvre bossu, ralentissaient le pas en s'approchant de lui, comme pour mieux se repaître du triste spectacle de sa difformité, puis, l'ayant à peine dépassé, se retournaient en souriant; l'une d'elles alla jusqu'à faire de l'esprit à ses dépens...

Marie rougit.

Je remarquai fort bien que, obéissant à une exquise délicatesse, elle affecta de prendre l'air le plus indifférent du monde au moment où le bossu nous dépassa. Elle voulait que cet infortuné ne s'aperçût même pas qu'elle évitait à dessein d'arrêter ses regards sur lui. Cependant ses yeux s'étaient emplis de larmes.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle tout à coup, que je le plains ! quelle pauvre créature ! Comment ne pas croire que Dieu lui réserve ailleurs de quoi compenser ses souffrances terrestres ! Comme son cœur doit à tout moment se serrer de douleur ! Et personne auprès de lui pour lui dire au moins quelque douce parole ! Que c'est cruel ! »

Marie avait trop raison pour que j'essayasse de la contredire. Un long silence se fit. Nous étions tous deux à de sombres préoccupations. La pitié remplissait nos cœurs ; il s'y mêlait peut-être quelque égoïsme, la joie secrète de nous savoir mieux partagés que le bossu.

Tout à coup le ciel s'assombrit.

Un gros nuage, tout menaçant, nous fit songer à rebrousser chemin. La pluie ne tarda pas à tomber à grosses gouttes. Point d'abri. De toutes parts, des promeneurs, se pressant sur l'étroit chemin qui menait tout droit en ville.

Marie, qui est la précaution même, avait emporté un parapluie. A peine l'eut-elle ou-

vert, que des torrents d'eau fondirent sur nous. Cependant, à quelques pas, un obstacle semblait arrêter la foule, qui de toutes parts avait afflué vers le chemin où nous venions de nous engager. Cet obstacle, ô surprise ! c'était le bossu. Renversé par quelque promeneur trop pressé d'échapper à la pluie, il gisait à terre, au bord du chemin, tout meurtri, incapable de se relever seul au milieu de ces flots tumultueux d'égoïstes, trop préoccupés de leur propre sécurité pour songer à celle d'autrui.

Marie ne vit que lui. La pluie eut beau redoubler d'intensité, la foule murmurer contre nous qui arrêtions son élan : « il faut lui venir en aide, dit-elle, il le faut. »

A l'instant, nous le fîmes glisser doucement jusqu'au bas du petit talus au haut duquel il se maintenait avec peine ; puis nous nous accroupîmes à côté de lui, le couvrant tout entier de notre parapluie, et n'en gardant pour nous-mêmes que les extrémités. La foule ayant diminué, Marie s'empara gentiment de l'un de

ses bras, moi de l'autre. Appuyé sur nous, il parvint à avancer, bien que lentement, malgré la blessure dont il souffrait à un pied. Tout ahuri, il ne parlait guère ; Marie, par son doux babil, l'empêchait d'ailleurs de parler, même de reconnaissance ; il n'en parla que d'un long regard, quand nous l'eûmes remis à une vieille bonne qui l'attendait avec anxiété. Elle a promis, à ce qu'il paraît, à ses parents mourants de ne jamais l'abandonner, reconnaissant de la sorte un grand bienfait dont elle leur était redevable. Sauf elle, personne ne s'intéresse à lui.

Nous rentrâmes, parfaitement heureux de notre promenade, malgré la pluie et le reste. Notre petite chérie sembla nous reconnaître ; pour la première fois (elle n'a que deux mois) un petit sourire parut sur sa figure.

La nuit venue, Marie me fit ouvrir la Bible qu'elle m'avait donnée. Elle m'y indiqua un passage où je remarquai ces paroles-ci : « Tout ce que vous aurez fait au plus petit d'entre eux, vous me l'aurez fait à moi-même... ; »

mais à l'instant, comme si elle eût craint de ternir l'acte de dévouement auquel elle m'avait associé, elle chercha à quelques pages de là, et me montra du doigt ces autres paroles : « De même aussi vous, quand vous aurez tout fait, dites : nous sommes des serviteurs inutiles. »

A présent elle est allée se reposer auprès de son cher petit ange.

Moi, j'ai voulu, avant de m'endormir, fixer sur le papier les émotions si simples et néanmoins si profondes de cette journée. Je crois, en fin de compte, que Marie a bien eu raison de dire que « la méchanceté n'est qu'un des côtés de la nature humaine. » Il y a des méchants ; mais ceux-là cessent de l'être qui, selon son expression, aiment Jésus. Et s'il est quelqu'un au monde qui l'aime, c'est bien Marie. O douce Marie ! Combien tes paroles, fortifiées par ton exemple, me font aimer la bonté ! Oh ! bien certainement, rien de plus beau sur terre que la bonté du cœur !

Juin 1856.

Il se produit, dans ma vie, de bien singulières coïncidences.

Je viens de rencontrer coup sur coup, et par le plus grand des hasards, deux de mes anciens condisciples.

Je venais de faire ma tournée habituelle auprès de mes clients et me trouvais à deux pas de chez moi, quand je vis venir vers moi un grand, beau monsieur; j'eus vite fait de le reconnaître: c'était le « bel Arthur, » dont j'avais souvent corrigé les devoirs, bien qu'il fût plus âgé que moi. Il n'eut point l'air de se souvenir de ce détail; il *sembla* même ne point se souvenir de m'avoir jamais vu. Pour moi, cédant à un premier mouvement, je ne vis en lui qu'un ancien camarade d'études; je m'élançai vers lui pour le serrer dans mes bras, malgré l'élégance de sa toilette... il recula d'un pas: « Qui êtes-vous, Monsieur? »

Je devins glace. Je compris le sens de ces

paroles dites sur un ton des plus dédaigneux. Je fus tenté d'y répondre, non pas en déclinant mon nom (le bel Arthur s'en souvenait certainement), mais en disant, non sans ironie : « Je suis un homme indigne de vous serrer la main, parce que vous avez fait fortune, tandis qu'il ne gagne, lui, à la sueur de son front, que ses six ou huit francs par jour... »

Je me ravisai cependant, et prenant l'air le plus aimable que je pus trouver : « Mais, lui dis-je, je suis Paul Lepetit, *ton* ancien camarade de collége... »

— Cest possible, Monsieur. Je dois dire cependant que *votre* nom est sorti de ma mémoire. Aussi, voici bien longtemps que j'ai quitté les bancs de l'école. J'ai vu depuis lors bien des pays, fait bien du chemin. La fortune m'a souri, continua-t-il en se rengorgeant. Les agréments que l'on veut bien trouver à ma personne, les talents de société que l'on se plaît généralement à me reconnaître, mon caractère aimable (j'ose bien le dire), m'ont fait rechercher par la bonne société. J'ai ob-

tenu, grâce à mes hautes relations, une belle sous-préfecture, qui me donne peu de travail et de beaux appointements, puis la main d'une riche héritière. Toutes sortes d'honneurs sont venus pleuvoir sur ma tête. J'appartiens à l'élite du monde. J'ai de tous côtés d'excellents amis qui me recherchent et me gâtent. Tenez, à l'instant même je cours chez M. l'ingénieur en chef du département, où je déjeune en brillante compagnie.... Bien fâché, mon cher, d'être si pressé ; une autre fois, j'espère, j'aurai plus de loisir... »

Et Arthur s'enfuit. Il ne m'avait pas même demandé de quoi je m'occupais, quelle tournure avait prise mon sort à moi, si j'étais heureux, enfin; uniquement préoccupé de sa personne, il avait trouvé ma mise trop simple, mon air trop bourgeois, pour daigner m'interroger. Je ne saurais dire combien ses procédés m'ont semblé vulgaires, à moi, qui cependant n'ai point joui de sa brillante éducation. Je me trompe peut-être bien : mais il m'est arrivé mainte fois de me figurer que la

véritable distinction vient du cœur, et que les plus belles manières, le langage le plus élégant, les connaissances même les plus étendues, sont fort compatibles avec la vulgarité d'âme la plus repoussante. C'est de l'égoïsme que naît la vulgarité.

Le lendemain, chose curieuse! je rencontrai un autre camarade d'ancienne date. Nous voir, nous reconnaître, nous embrasser, ce fut tout un. Suivit un feu croisé de questions sur notre position, sur notre famille, sur la carrière que nous avions embrassée. J'appris que mon interlocuteur s'était établi en qualité de médecin dans une petite ville des environs. Il avait épousé une jeune fille selon son cœur: la paix et une honnête aisance régnaient dans leur ménage. Quatre enfants bien portants étaient venus resserrer les liens qui les unissaient. « Tu te souviens, continua-t-il sur le ton le plus cordial, que je n'ai jamais eu de grandes prétentions. Suivre le droit chemin, demander le bonheur à l'accomplissement du devoir, faire le bien toutes les fois que l'occa-

sion s'en présente, soulager de mon mieux ceux qui souffrent, tel a été de tout temps mon désir le plus vif, telle mon ambition ; je n'en aurai point d'autre, tant que Dieu me prêtera vie. Mais toi-même, dis-moi, es-tu heureux ? Voyons : il faut que tu me mènes chez toi. Je veux connaître ton intérieur... » Et, sans plus de façons, nous voilà en route pour ma modeste demeure. J'ai mis bien vite le docteur au courant de ce qui me concernait. Je lui ai dit les malheurs de famille qui m'ont empêché de poursuivre mes études, montré ma petite boutique... cela, avec quelques regrets, car j'étais fait pour mieux. Puis je lui ai présenté mes deux Maries, la mère et la fille. Notre petit ménage était si propre, la mère si aimable, la fille si mignonne, que le docteur accepta sans gêne notre offre de partager avec nous le dîner qui allait être servi.

Nos cœurs s'entendirent et se rapprochèrent si bien, que nous eûmes de la peine à nous séparer. Le docteur avait des goûts si simples, il parlait si bien sur les sujets les plus divers.

une telle bienveillance surtout perçait à travers toutes ses paroles, que nous sentions notre affection pour lui grandir à mesure que nous l'écoutions. « Au revoir, dit-il, en nous serrant la main. Comptez-moi au nombre de vos bons amis. »

Ainsi ferons-nous.

En comparant les deux condisciples que je viens de rencontrer si inopinément, je me souviens involontairement de deux paroles que j'ai lues l'autre soir :

« Bienheureux sont les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.

« N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. »

Je n'ose point dire que la dernière s'applique au bel Arthur ; mais, à coup sûr, le docteur connaît la première... et l'aime.

Juillet 1856.

Ma vie s'écoule sans être marquée par de grands événements. De petites tribulations la traversent ; de petites joies aussi en interrompent la monotonie.

Aussi n'ai-je que rarement l'occasion de continuer mon journal.

En voici une cependant que je ne veux point négliger.

Notre petite Marie est en train de faire d'étonnants progrès. Elle apprend, presque tout à la fois, à parler et à marcher.

Voilà longtemps qu'elle nous distingue fort bien, sa mère et moi ; mais la langue tardait à fonctionner. Aujourd'hui, elle nous appelle par notre nom, ou peu s'en faut. Longtemps, elle ne semblait être qu'une petite masse inerte, une petite machine à crier, à dormir, à boire ; à présent, voilà que cette petite machine devient une petite personne, chétive il est vrai,

misérable, incapable de se suffire pour quoi que ce soit, mais sachant qu'elle existe, capable de connaître, de se souvenir, d'aimer, de vouloir. Dans ses yeux brille parfois un sourire intelligent. Ses petites caresses répondent aux nôtres ; ses petits bras potelés s'enlacent joyeusement autour de mon cou — oh! merveilleux sujet d'étonnement que la vie ! la vie humaine ! qui est-ce qui en expliquera jamais je ne dis pas seulement l'origine, mais les développements, la croissance? Voici une petite créature qui, il n'y a que quelques mois, gisait à terre, incapable de se subvenir pour quoi que ce fût, ne sachant que remplir les airs de ses cris de détresse, inférieure bien certainement à maint petit animal qui se suffit peu d'heures après sa naissance — et voilà que, de cette petite créature, si chétive, si misérable, se dégage insensiblement l'homme ; un homme dont l'esprit s'élancera vers la voûte des cieux pour y découvrir les secrets de la grandeur divine !

Marie ne monte point encore si haut; ses

vues sont plus modestes. Elle commence à faire, toute rouge d'émotion, quelques petits pas, en s'entourant des plus grandes précautions. Elle a appris d'abord à se tenir debout, appuyée contre sa chaise; elle s'est aventurée ensuite à glisser toute seule le long du mur; puis tout à coup elle m'a quitté, port sûr, pour prendre la haute mer, cinglant, toutes voiles dehors, tout droit vers sa maman qui lui tendait les bras. Le voyage s'accomplit, sinon sans difficultés, du moins sans accident fâcheux. Les dieux ont veillé sur la hardie petite voyageuse, c'est évident; sa maman aussi, en l'entourant de ces bras comme d'un rempart tutélaire. Oh! puisse-t-elle toujours, à travers la vie entière, être préservée, corps et âme, de la fureur des flots menaçants! C'est ce que je me dis et redis tout bas quand, à l'heure du crépuscule, sa mère, la berçant doucement, chante sur un air fort connu (*Ah! vous dirai-je, maman*), ces naïves paroles :

« Le bon Dieu a fait les fleurs
« Avec leurs belles couleurs.

« Il a fait les hirondelles
« Qui voltigent avec leurs ailes,
« Et les chiens et les chevaux,
« Les brebis et les agneaux.
« Il a fait les hirondelles
« Qui voltigent avec leurs ailes,
« L'alouette et le poisson,
« L'escargot dans sa maison etc. etc.

Je songe, en frémissant, à tous les soucis, aux inquiétudes dévorantes que peut nous donner la vie de ces pauvres êtres que le Ciel nous confie.

Nos braves voisins, les Michel, viennent d'en faire la dure expérience : ils ont perdu le troisième de leurs enfants âgé de cinq ans et demi. Le petit Édouard était charmant. Si affectueux ! si avancé pour son âge ! de grands yeux bleus doux et intelligents. Une bonne petite figure, toute fraîche et vermeille. De tout cela une fièvre maligne est venue s'emparer, il y a trois semaines.

Sa mère a veillé sur lui avec un dévouement admirable. Le jour ses occupations, la nuit son besoin de repos ne l'empêchaient pas

d'être à son chevet, au moindre mouvement qu'il faisait.

Constamment elle flottait entre l'espoir et la crainte.

Deux jours avant sa fin, le délire avait disparu.

Il reconnut parfaitement sa mère, promena ses mains décharnées sur son front fatigué et lui dit de si douces choses ! qu'il allait bientôt reprendre ses jeux et son livre, qu'il ferait bien plaisir à sa maman et non plus la moindre peine...

Je survins au moment où se déroulait cette scène charmante. Il n'y a point au monde de lien plus tendre que celui qui unit la mère et l'enfant.

« Allons donc, dit la mère, ne songe pas à ton livre. D'abord la santé, et puis le reste.

— Mais je me porte bien à présent...

— Oui, mon chéri, reprit-elle en le couvrant de baisers, mais il te faut avant tout reprendre des forces.

— Chère petite mère, ah ! tu verras comme

je tiendrai ma promesse... comme je t'aimerai... comme je deviendrai tout autre... ton ange consolateur... quand tu auras du chagrin... »

Il dit ces dernières paroles d'une voix à peine intelligible; la fatigue l'accabla; il s'affaissa sur lui-même.

Sa mère demeura encore un moment à ses côtés. Elle se retira, après s'être assurée qu'il dormait d'un bon sommeil; le soleil éclairait de ses derniers rayons la couchette du petit malade.

Le lendemain le délire recommença. Le pauvre petit n'eut plus que de rares moments lucides. « Mère, dit-il dans l'un de ces moments, ne m'as-tu pas dit quelque jour qu'il ne faut point pleurer ceux qui partent? Eh bien, si je partais avant toi, n'est-il pas vrai que tu ne me pleurerais point? Viens, mets ta tête entre mes mains et chante avec moi la jolie chanson que tu m'as apprise. »

La mère eut beau résister.

L'enfant entonna de sa plus douce voix sa

chanson favorite, laissant sa mère l'accompagner de ses sanglots. Ses petites mains amaigries, jointes comme pour prier, reposaient sur la tête de la pauvre femme assise à côté de son lit; à mesure qu'il avançait, son regard augmentait en fixité et semblait chercher à pénétrer au delà du mur, bien loin; sa voix, d'abord soutenue, diminua insensiblement; elle s'éteignait, quand vinrent les dernières paroles. Ces paroles, je les écris tout entières; je veux que ma petite Marie les apprenne sitôt qu'elle pourra :

«Je voudrais être un ange,
Un ange du bon Dieu;
Vivre au Ciel en échange
De ce terrestre lieu.
J'aurais une couronne,
En mains la harpe d'or;
Vers Jésus sur son trône
Mon chant prendrait l'essor.

«Je n'aurais plus à craindre
Ni peines, ni douleurs,
Nul sujet de me plaindre,
Ni de verser des pleurs.

Mon cœur, pur et docile,
Pour Jésus plein d'amour,
Dans ce céleste asile
Le louerait nuit et jour.

« Que ma pensée embrasse
Un sort si glorieux,
Puis que Dieu par sa grâce
Me forme pour les cieux.
Oui, je sais que l'enfance
Est chère à mon Sauveur;
Aussi, plein d'assurance,
J'aspire à ce bonheur. »

Une heure plus tard, Édouard n'était plus.

La douleur de sa mère, à la fois vive et continue, n'éclatait que par instants.

Un homme, vêtu de noir, que j'avais vu entrer deux jours auparavant, vint vers le soir trouver la famille affligée. Ses paroles, simples et graves, n'avaient rien d'affecté, rien de faux. Quand on lui eut conté les derniers moments d'Édouard, ses yeux d'abord s'humectèrent, sa main serra affectueusement la main de ceux qui souffraient. Puis il leur parla sans emphase, non pas avec l'accent d'un homme

qui récite sa leçon, mais de l'air d'un chrétien qui *sait* ce qu'il dit, qui y croit profondément, de la vie à venir que pressent notre cœur, que Jésus a mise en évidence; j'ai retenu encore ceci : que les peines du cœur nous aident à entrer dans le royaume des cieux; qu'Édouard bien certainement, le bon petit garçon, était allé auprès de ce Jésus qui avait préparé une demeure aux siens. Bref, il leur dit des choses si senties, si vraies, si bonnes, si touchantes, si édifiantes, que je les vis, à son départ, tristes encore, mais sûrs de retrouver quelque jour le cher enfant, et surtout désireux de travailler plus ardemment que par le passé, à faire le bien pour se rendre dignes de Jésus.

Quand il eut quitté, je demandai quel était ce doux consolateur. « Mais, c'est notre cher pasteur, » s'écrièrent-ils d'une voix.

Le pasteur revint le surlendemain, pour accompagner à sa dernière demeure la dépouille terrestre du cher petit.

Les voisins, les amis s'étaient rendus à la maison mortuaire, pour donner à la famille

Michel une marque de sympathie bien méritée. Les petits camarades d'Édouard s'y étaient rendus également.

La cérémonie me frappa par sa simplicité d'abord, puis surtout par sa vérité. Rien que tous les assistants ne pussent comprendre. Point de vaines formes, visant soit à éblouir l'esprit, soit à l'écraser. C'était un homme qui parlait, avec abandon, de l'amour de Dieu pour les hommes, qu'il aime malgré leurs péchés, qu'il aime alors même qu'il les éprouve. Il lut ces paroles-ci :

« Et Jésus, ayant fait venir un enfant, le mit au milieu d'eux et dit : Je vous le dis en vérité, que si vous ne changez et si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. C'est pourquoi, quiconque s'humiliera soi-même, comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux, » et les appliqua spécialement à l'enfant qui venait de mourir.

Puis il pressa tous les enfants présents d'être du nombre de ceux que Jésus aimait,

Lui, le saint et le bon Fils de Dieu. Il finit par exhorter les parents, toutes les grandes personnes qui l'écoutaient, à être, elles aussi, du nombre de ceux qui « ressemblent » aux petits enfants.

Les larmes coulaient de tous les yeux, douces plutôt qu'amères, des larmes de sincère repentance et de sérieuses résolutions prises en face de la mort et de l'immortalité.

Le cortége se mit en mouvement; à l'entour du cercueil, qui disparaissait sous des guirlandes de fleurs artificielles et naturelles, se pressaient, les yeux mouillés, les petits amis d'Édouard, des enfants de six ou sept ans dont Édouard avait su conquérir toute l'affection. Ils ne comprenaient pas sans doute toute l'horreur de la mort; mais ce cercueil où l'on avait enfermé leur petit ami, la certitude qu'ils ne l'auront point désormais pour compagnon de leurs jeux, la douloureuse émotion qui se peignait sur la figure des assistants, tout cela était plus qu'il n'en fallait pour remplir de tristesse leurs jeunes cœurs.

Au cimetière, toute la cérémonie se borna à une prière dite de cœur, au moment où le cercueil allait être descendu dans la tombe.

Puis les enfants chantèrent de leurs voix suaves et émues le cantique même que leur jeune ami avait récité comme pour faire ses adieux à la vie.

«Je voudrais être un ange,
Un ange du bon Dieu.»

En ce moment, toute mon âme frémissait.

Ces voix enfantines exprimant, au bord d'une tombe où allait descendre un enfant, des pensées d'immortalité, des désirs de sainteté, l'espérance, la joie du revoir en un lieu où le péché ne règne plus; cette mélodie à la fois douce et entraînante, montant avec la pensée vers le ciel, avec elle redescendant sur la terre, comme pour ramener aux saintes luttes de la vie ceux qui sont encore ici-bas; cette nature impassible, étalant ses plus fraîches couleurs ici, en présence de la douleur et de la mort, non moins qu'ailleurs,

dans quelque belle campagne, où elles s'associaient sans doute, en ce moment même, aux démonstrations de la joie la plus folle : je succombais sous le poids de ces rapprochements.

La nuit est venue.

O mon Dieu ! donne la paix à ceux dont le cœur est agité. Calme toi-même la douleur de mes pauvres voisins que tu viens d'éprouver si cruellement.

Donne-leur de comprendre que tu ne cesses point, pour cela, de les aimer, et dirige toi-même leurs regards vers les lieux célestes où tu viens de faire monter leur enfant.

Préserve-nous, ô mon Dieu, d'une telle épreuve ! Veille cette nuit, veille toujours sur notre chère petite Marie-Marguerite, et donne-nous à tous la paix et les vrais biens ! Ainsi soit-il.

Post-scriptum. N'est-ce pas une prière que je viens d'écrire ? Moi, qui n'y crois guère, à la prière !

Mais aussi pourquoi ne pas y croire ? Pourquoi ne ferai-je pas taire tous les doutes de

mon esprit, quand mon cœur parle si impérieusement ?

Oh ! mon Dieu ! donne-moi la force de t'invoquer comme tu veux être invoqué ! Je crois... subviens à mon incrédulité !

Juin.

Il y a, dans les murs de notre ville, un homme bien malheureux. C'est le marquis de Bellecour.

Oh! que ceux-là s'exposent à de terribles mécomptes qui demandent à la fortune, aux honneurs, à la science, à la société, au « monde » cette perle de grand prix qui ne se trouve que dans les profondeurs d'un cœur cherchant, avant tout, le « royaume de Dieu et sa justice! »

M. le marquis s'était porté candidat au Corps législatif.

Quand on porte un nom bien sonnant comme le sien, quand on a sa fortune, quand on a l'habitude, comme lui, de voir tant de têtes se découvrir sur son passage, on a bien des chances de succès.

M. le marquis se croyait sûr de réussir. Il avait adressé à ses électeurs une lettre (rédigée, dit-on, par l'un de ses subordonnés) qui

se distinguait par la plus grande insignifiance. Il eût été difficile d'y découvrir la moindre idée politique, le plus petit principe, l'ombre de vues sérieuses; il leur promettait des chemins vicinaux, un bout de canal, l'allégement des impôts ; il leur rappelait qu'il possède, dans leur circonscription, de vastes domaines, et qu'à l'imitation de son père il habite sa maison de campagne pendant la plus grande partie de l'année, qu'il contribue ainsi à répandre le bien-être dans le pays, qu'il ne cesserait point à l'avenir de s'estimer heureux toutes les fois qu'il pourrait rendre service à l'un de ses chers électeurs : toutes raisons à côté desquelles le reste devait pâlir.

Les électeurs n'ont point été de cet avis : ils n'ont point nommé M. le marquis.

Voilà le marquis tout décontenancé.

L'un de ses concurrents, M. Vilargent, n'a pas été plus heureux que lui. Oh ! mais, quant à lui, il supporte bien autrement sa défaite. Quel noble langage, celui qu'il tient dans sa

profession de foi politique! Et maintenant qu'il est vaincu, quelle mâle dignité dans sa contenance! Voilà bien l'homme qui ne recherche point les honneurs par ambition, mais par devoir. Il a succombé dans une lutte inégale, parce que l'appui du gouvernement lui a fait défaut; mais il n'a point à rougir. Son honneur est sauf. Il est martyr de son devoir. Le marquis, au contraire, est honteux, honteux de l'échec qu'a subi son amour-propre. Voilà tout.

Ces Messieurs se sont rencontrés chez moi.

Quand ils se trouvèrent seuls, la conversation tourna sur la bataille électorale qui vient de finir.

Le marquis affecta de parler, sur le ton du plus superbe dédain, de l'ingratitude de tant de manants qu'il comble de bienfaits. Ses doléances respiraient tour à tour le dépit, l'indignation, la honte, le découragement. Il devint amer, quand il vint à parler de certaines gens qu'il rencontre souvent dans le monde, qu'il reçoit même souvent à sa table, et qui néanmoins

se sont permis de se déclarer ouvertement pour M. Vilargent dont les principes politiques sont les leurs, — comme si au-dessus de l'amitié, même la plus réelle, la moins feinte, il n'y avait pas la foi politique, la fidélité à ce que l'on tient pour juste et vrai, le devoir d'obéir aux injonctions de la conscience!

M. Vilargent éluda la question. Évidemment il ne crut pas le moment opportun pour discuter de si graves intérêts.

Il prit le rôle de consolateur. Il essaya d'imprimer à la conversation une autre direction. Il demanda au marquis des nouvelles de son fils.

« Mon fils! ne m'en parlez pas. C'est un jeune homme léger. Il ne sait point ce que c'est que le travail. Voilà trois fois qu'il échoue pour le baccalauréat. J'ai beau lui prêcher l'amour des choses sérieuses, lui dire que, pour arriver à être quelque chose, il faut avoir de la conduite..., des principes..., c'est comme si un merle sifflait... »

— Et Madame de Bellecour, dit M. Vilar-

gent, espérant tomber sur un sujet plus heureux. Comment se porte-t-elle?

Il mit, sans le savoir, le feu aux poudres.

« C'est elle, s'écria-t-il, c'est précisément elle qui fait le malheur de notre enfant. Elle le gâte. Quand je lui prêche la morale, elle soutient qu'il faut bien que « jeunesse se passe. » Quand je mets les échecs de mon fils sur le compte de sa paresse, elle en veut, elle, aux examinateurs, presque tous roturiers, qui se plaisent à humilier le jeune marquis.

« Et voyez, au reste, l'exemple qu'elle lui donne!

« Elle se lève à dix heures, après avoir sonné deux ou trois de ses domestiques, daigne déjeuner, lire son journal des modes, sort en voiture après s'être tracé soigneusement l'itinéraire à suivre pour ne point être en retard avec Mme de X., Mme de Y., Mme la baronne une telle, Mme la comtesse une autre, fait déposer par son laquais une douzaine de cartes, cause, avec quelques dames qu'elle rencontre, du vaudeville en renom, de la dernière mode,

déchire malicieusement la réputation de telle beauté qui lui porte ombrage — et rentre « fatiguée d'avoir tant travaillé! » Fatiguée! travaillé! Je vous demande un peu.

« Après dîner, si elle ne reçoit point, si elle ne sort plus, elle se met à son piano, reproduit sentimentalement une sonate de Beethoven, gourmande à tort et à travers ses domestiques, son fils, son mari — et voilà sa journée terminée. Et comment voulez-vous qu'à pareille école notre enfant prenne des goûts sérieux? »

— Vous m'étonnez, répondit M. Vilargent.

— Vraiment? et pourquoi, s'il vous plaît? riposta le marquis, qui ne demandait qu'à exhaler toute sa mauvaise humeur.

— Pourquoi? eh! parce que vous-même, si souvent, vous m'avez parlé, dans les termes les plus élogieux, des hautes qualités de Mme la marquise, de sa fervente piété, de ses...

— Eh bien, franchement, interrompit le marquis, singulière piété que celle-là! Piété tapageuse! Affaire de mode et de forme, où la vanité et l'ostentation trouvent leur compte,

la sanctification? nullement. On est de telle société dite pieuse, parce que Madame une telle en est. On va à la grand'messe, pour y étaler sa belle toilette. On va à Rome — en partie de plaisir.

« Vous savez qu'elle y a été, il y a quelques mois.

« Demandez à Madame si le séjour qu'elle y a fait a contribué le moins du monde à développer en elle des sentiments de réelle piété — je vous jure, moi, que non!

« Elle a vu, il est vrai, le Saint-Père; elle a reçu sa bénédiction. Elle a raconté tant et plus qu'elle a assisté à une foule de cérémonies curieuses... oui, très-curieuses... et après?

« Tenez, le croiriez-vous? le Jeudi-Saint, par exemple, elle a vu des cardinaux, des évêques et d'autres personnages non moins éminents servir les pèlerins lors du repas commémoratif de la Passion; l'ambassadeur de Portugal, en tablier blanc, portait la soupe sur la table... et elle ne se lasse point de raconter qu'elle a vu, de ses propres yeux, cetté céré-

monie si sainte, si curieuse! mais hélas! elle est demeurée capricieuse, exigeante, acariâtre, mondaine, vaniteuse, insupportable en un mot. M'est avis que mieux lui eût valu que le spectacle de toutes ces cérémonies la méditation sérieuse d'une seule parole de Celui qui promet les cieux aux hommes qui ont le « cœur pur. »

« S'il vous faut dire toute ma pensée : je me suis imaginé maintes fois que la religion de nos prêtres...

— Mais, dit finement M. Vilargent, le clergé n'a-t-il point appuyé votre candidature? et voilà que vous allez en médire?

— Vous êtes mal informé. J'avais compté sur son appui. J'en avais le droit, vraiment. Leurs émissaires viennent solliciter ma charité, Dieu sait que de fois et pourquoi! Jamais je ne refuse. Je me confesse une fois l'an. N'est-ce point assez? Mais je ne suis pas de Saint-Vincent-de-Paule; voilà pourquoi, au dernier moment, ces Messieurs m'ont retiré leur appui pour le donner à l'un de leurs fervents. Mais aussi vous verrez à l'avenir... »

La conversation finit brusquement. Ces Messieurs avaient parlé à cœur ouvert devant moi, parce que, de longue date, ils connaissent ma discrétion; il était prudent de se taire vis-à-vis de deux étrangers qui survinrent. Ils étaient d'ailleurs servis, et se retirèrent.

Pour moi, si j'avais osé prendre la parole, j'aurais rappelé à M. le marquis cette parole évangélique: « Ote d'abord la poutre qui est dans ton œil, et puis seulement va retirer la paille qui est dans l'œil de ton prochain, » c'est-à-dire de Mme la marquise.

Tout au moins j'ai pu me convaincre, témoin muet de si singuliers aveux, que s'il est au monde un proverbe qui ne ment pas, c'est celui qui dit que « tout ce qui reluit n'est pas or. »

Septembre 1858.

Aujourd'hui, toute la ville était en gala.

Une course de chevaux devait avoir lieu à une demi-lieue d'ici. La campagne s'était ruée sur la ville et la ville, à son tour, se précipita, avec la campagne, sur l'arène où allait se disputer la palme.

J'avais bien travaillé durant la matinée. Marie était indisposée; elle m'engagea à assister seul au combat qui allait se livrer; pour elle, elle désirait passer une tranquille après-midi avec sa petite Marie, qui est presqu'une amie pour elle.

J'obéis volontiers.

Il me plaît de me mêler, inconnu, à la foule qui se presse dans nos rues, aux jours de grande animation. J'ouvre les yeux tout grands; d'un air distrait, je promène mes regards à l'entour de moi. Je regarde ce qui se voit, et, derrière ce qui se voit, j'aime à deviner ce qui ne se voit point.

Je n'ai guère rencontré que des figures heureuses, réjouies : c'est naturel. La tristesse a peur du bruit; les cœurs ulcérés se plaisent dans l'ombre, dans la solitude. Et cependant qui sait combien, parmi ces gens joyeux en apparence, il y a d'infortunés dont le cœur souffre! combien de misérables qui demandent à l'agitation de la rue l'oubli momentané de leurs peines! Ils rient; mais leur cœur est triste.

J'en vois d'ailleurs qui n'essaient même pas de donner à leurs voisins le change sur la disposition de leur esprit. Les uns essaient et réussissent; les autres essaient en vain; d'autres encore n'essaient même pas. C'est l'un des résultats de la souffrance véritable, quand elle est arrivée à un certain degré d'intensité, de rendre l'homme indifférent à ce qui l'entoure.

Il est bien vrai que la physionomie est le miroir de l'âme. J'ai remarqué maintes fois que, si la figure humaine reste, en un sens, ce que l'a faite la volonté créatrice, elle se transforme néanmoins singulièrement sous l'in-

fluence de nos habitudes, de nos occupations, de nos travaux, de nos lectures, de notre entourage, de la tournure de notre esprit, de nos joies et de nos peines. Elle se modifie d'heure en heure, j'allais dire d'un instant à l'autre; mais outre ces variations perpétuelles au gré de tout ce qui nous étonne, nous émeut, nous attendrit ou nous transporte de joie, il est aisé d'y remarquer un travail lent et sourd de transformation, où s'exprime plus ou moins clairement le ton dominant de notre âme. Né avec tels yeux, telle bouche, il ne dépendra point de vous de les modifier du tout au tout; mais il dépend de vous, et de vous seul à coup sûr, de faire que votre bouche, vos yeux, votre figure tout entière expriment la bestialité, la sensualité, la vulgarité, la méchanceté ou bien la bonté, la bienveillance, la charité, la noblesse d'âme. La figure, c'est l'âme. Je connais des figures fort belles pour ce qui est de la couleur, de la carnation, des formes, de la régularité des traits : mais l'âme hautaine, dédaigneuse à qui elles appartiennent en a

chassé cet éclat, cette beauté spirituelle dont la beauté corporelle n'est qu'une pâle image. Qu'elles sont laides et repoussantes à côté de ces autres, où vous chercheriez en vain la beauté physique, mais où rayonne la vie supérieure de l'âme, l'intelligence, l'élévation morale, qu'anime en un mot l'étincelle divine!

Cela est si vrai, que l'on pourrait très-souvent, après un rapide examen, écrire sur les figures que l'on rencontre le caractère fondamental de ceux qui en sont les propriétaires; on se tromperait quelquefois; mais plus souvent encore on trouverait juste bien certainement.

Sur cette figure-ci, j'écrirais, sans hésiter : vanité.

Sur la vôtre, ne vous en déplaise : sottise.

Sur la vôtre, mais avec la plus entière assurance : avarice.

Cette quatrième, c'est l'honnêteté; cinquième, la franchise.

Vous, Monsieur, l'ambition vous dévore, et vous, Mademoiselle, le désir de plaire. Ici,

grimace l'envie; là, sur ce front calme et serein, règne la passion du vrai. Vous, mon cher ami, si vous n'y prenez garde, vous deviendrez l'impertinence même.

Mais voici des cas plus difficiles.

Voici un homme qui rit tout seul, qui rit constamment; que signifie ce rire?

Cet autre parle tout seul. Il a la manie du monologue. Est-ce folie? Est-ce exubérance de sagesse?

Mais voici bien un original d'une autre espèce. C'est un érudit, un professeur de faculté, m'a-t-on dit. Il marche d'un pas rapide, s'arrête subitement, se retourne brusquement, s'incline jusqu'à terre vers un petit rien, un bout de papier, un fil blanc qui a sollicité son attention, puis reprend sa course... figure pâle, impassible, abritée derrière de grandes lunettes... qu'écrirai-je! Rien. Le cas est trop difficile. J'étudierai — la physionomie des chevaux qui vont courir.

La course est passée. Des chevaux battus; des chevaux vainqueurs, battant leurs rivaux

de deux pouces. Des hourras frénétiques. Des sommes énormes gagnées, perdues. Quel enthousiasme! Quel entrain! Quel grand peuple, celui qui est capable de s'intéresser, avec une telle ardeur, jusqu'à l'amélioration de la race chevaline! Quel amour du progrès!

Nous vivons vraiment à une époque remarquable. Partout des concours, des prix, l'émulation portée à ses dernières limites. Nous tâchons de tout améliorer : l'agriculture, l'éducation des chevaux et des bestiaux, l'instruction populaire...

Seulement il me semble que nous nous y prenons un peu à rebours. C'est surtout au progrès de l'homme, je crois, qu'il conviendrait de regarder ; c'est aux bêtes que nous portons le plus d'intérêt.

Nous nous occupons énormément du sort de nos animaux ; nous négligeons, hélas ! les enfants de notre peuple. Nous applaudissons à outrance les chiens savants ; nous laissons croupir dans l'ignorance des milliers de créatures humaines qui grandissent, deviendront

des citoyens, des chefs de famille, peut-être même des maires de village, sans savoir autre chose que ceci : que la France est la première des nations et qu'ils sont Français.

Qu'un jardinier arrive à former quelque nuance, inconnue jusque-là, de telle fleur; qu'un valet de labour engraisse comme il faut une couple de bœufs ; qu'un jockey parvienne à battre son adversaire de deux pouces ; qu'une danseuse fasse de gracieux entrechats : voilà des gens dont la fortune est faite. A l'un des profits fabuleux, à l'autre la sympathie et la protection des plus illustres personnages...

Mais voici bien des gens d'une autre espèce.

Ils ne montrent à personne le gras de leur jambe et ne se vantent pas de tenir habilement les rênes d'un cheval. Ils ne prennent point de brevets d'invention pour avoir ouvert un vaste champ aux exigences d'une mode ridicule; ils n'élèvent point de dindons aux chairs succulentes et ne s'entendent point à l'éducation des juments poulinières ; ils élèvent... j'ai honte de le dire... ils élèvent les enfants

du peuple. Enseigner l'*abc* à de petits êtres malpropres, crasseux, parfois rongés par la vermine ; leur apprendre à lire et à écrire ; déposer dans leur esprit, fait à l'image de Dieu, quelques maigres notions de géographie, d'histoire, de calcul ; leur inculquer surtout quelques principes moraux et religieux, propres à leur faire trouver et suivre le droit chemin sur cette terre où il y en a tant de tortueux : voilà leur humble et pénible tâche.

Leur récompense, quelle est-elle ?

Leurs devoirs, je les connais bien. Ils sont terriblement rudes. Il faut un courage d'airain pour passer vingt, quarante ans à ressasser sans cesse les mêmes éléments, à voir se succéder sur les mêmes bancs je ne sais combien de générations d'enfants auxquels tous il faut enseigner les mêmes petits détails, la même écriture, les mêmes caractères, avec la même patience, patience envers les enfants et patience hélas ! envers les parents aussi, qui tantôt négligent d'envoyer leurs enfants à l'école, tantôt se font leurs trop complaisants auxiliaires

et alliés contre un instituteur qu'ils traitent en ennemi.

Voilà leurs devoirs. Mais leur récompense? Quand ils ont épuisé leurs poumons, usé à la tâche leurs forces physiques et morales surtout, quand vient pour eux le moment où le repos est de toute nécessité, où est leur récompense? où est la sécurité pour leurs vieux ans? A peine, pendant leurs longs services, ont-ils gagné de quoi se nourrir, soutenir leur famille, élever leurs enfants, Dieu sait comme! Et au prix de quels travaux secondaires accomplis hors classe! Et maintenant que la vieillesse les courbe sous son poids, combien y en a-t-il qui puissent, sans souci, voir venir la fin de leurs jours?

On me répondra : « leur récompense, elle se trouve dans leur conscience... »

Commode et lâche argument. Comme si cette récompense-ci pouvait vous dispenser d'accorder l'autre!

On me rappellera tout ce qui se fait, depuis des années, pour améliorer le sort des insti-

tuteurs populaires, du corps enseignant tout entier... Comme si presque tout ne restait pas à faire! Comme si la généreuse inititiative de quelques philanthropes éclairés ne se brisait pas contre l'apathie de la société presque entière! Comme si, tout à l'entour de nous, au delà du Rhin surtout, on ne nous avait pas donné, depuis longtemps, un bel exemple à suivre!

Il est vrai qu'un peuple, quelque grand qu'il soit, ne peut réaliser tous les progrès à la fois.

Aujourd'hui, le vent souffle à l'amélioration de la race chevaline et aux courses de taureaux. Excellent. Qui sait? dans mille ans peut-être on fera au meilleur coureur un prix d'un million, et l'on décernera dix mille francs au meilleur instituteur de la jeunesse. On allouera à la première danseuse de l'Opéra un traitement de cent mille francs par mois, et l'on élèvera celui des maîtres d'école de six cents à deux mille francs. On fera une rente de cinq cent mille francs à tout chaque général qui aura remporté au moins deux victoires

sur les Japonais ou sur les Patagons, et .... mais le reste, il vaut mieux le passer sous silence...

Beau temps que je ne verrai point, mais qui se prépare. Oh! oui, il se prépare certainement de grandes choses. L'humanité est en travail. Le progrès est dans l'air. C'est à nous, c'est au premier peuple de l'univers qu'il appartient de l'accomplir; tant pis pour nous, si nous faisons fausse route et si nous laissons d'autres nous devancer sur le chemin des lumières, de la moralité, de la liberté.

Mais c'est ce que nous ne souffrirons pas. Nous sommes la France. Qui vivra, verra. Le tout, c'est de vivre.

Ces pages étaient écrites avant mon retour chez moi.

J'ai été bien surpris, en rentrant : ma femme vient de me gratifier de deux jumeaux.

Qu'ils soient les bienvenus! Que le bon Dieu les bénisse! Il nous les a donnés. Il nous aidera à les élever. « Ne soyez point en souci,

est-il écrit, de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Regardez les oiseaux de l'air : ils ne sèment ni ne moissonnent ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit, N'êtes-vous pas beaucoup plus excellents qu'eux? Qui de vous peut, par ses soucis, prolonger sa vie d'une heure? Et pourquoi vous mettez-vous en souci pour le vêtement? Considérez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent, et cependant je vous dis que Salomon lui-même, dans toute sa splendeur, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux; mais si Dieu pare ainsi l'herbe des champs, qui vit aujourd'hui et qui demain seja jetée au four, ne vous vêtira-t-il pas beaucoup plutôt, gens de peu de foi? Ne vous mettez donc point en souci et ne dites pas : que mangerons-nous? que boirons-nous? ou : comment serons-nous vêtus? Car ce sont les païens qui recherchent avidement toutes ces choses, et votre Père céleste

sait que vous en avez besoin. Mais cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données en sus. Ne vous mettez donc point en souci du lendemain, car le lendemain aura souci de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. »

Magnifique langage!

Il y a longtemps que je connais ces douces et consolantes paroles; mais connaître et se souvenir, savoir et appliquer, c'est deux.

Désormais, je me souviendrai, j'appliquerai... s'il plaît à Dieu.

Septembre 1859.

Il y a un an, aujourd'hui même, que nos deux jumeaux sont nés. Le bon Dieu les a protégés jusqu'ici. Merci!

Je ne saurais trop bénir son saint nom de me les avoir donnés. Il y a plus de besogne à la maison depuis qu'ils existent, c'est vrai. Il faut que le papa redouble de zèle pour suffire à l'entretien de la famille entière, qui compte, bonne comprise, six bouches; il faut que la maman surtout paie terriblement de sa chère personne... Mais qu'est-ce que les cris à supporter, les peines, les frayeurs, le rude travail, à côté de l'immense joie dont ces trois chères créatures remplissent nos cœurs! Joie! joie et encore joie! Voilà ce qu'elles vous donnent, dans une si large mesure, que le reste ne compte pas. Je comprends que les vieux garçons deviennent le plus souvent sombres, soupçonneux, mélancoliques, égoïstes, atrabilaires : ils sont fort à plaindre; ils ne

connaissent point ce qu'il y a de plus doux au monde : les joies de la paternité.

Mes deux fils dorment dans le même berceau.

Ils se ressemblent tellement, au physique, que leur mère même a de la peine à les distinguer.

Je les ai appelés Élie et Charlemagne. Pourquoi ? Je n'en sais vraiment rien. Pendant que je courais à la mairie pour les faire porter sur les registres de l'état civil, je me demandais, non sans embarras, quel nom je leur donnerais ; les deux voisins qui m'y accompagnaient me faisaient, tout en cheminant, les propositions les plus divergentes : impossible de nous entendre. Il fallut enfin se prononcer. Quand l'employé de service me mit en demeure, Élie sortit d'abord de ma bouche, puis Charlemagne, sans que je sache du tout pourquoi. Ma mémoire a certainement eu quelque raison pour me suggérer Élie plutôt qu'Élisée, Charlemagne plutôt que Pepin ; mais ma volonté, je le déclare, n'y fut pour rien. Et que de fois

n'arrive-t-il pas que le monde voie un trait de génie là où il n'y a qu'un effet du hasard!... ce qui ne signifie point que je me flatte de m'entendre jamais traiter de génie pour avoir nommé l'un de mes fils Charlemagne... Et encore! qui sait? il y a de prétendus génies... si petits! Que de fois n'entend-on pas traiter de personnes distinguées les esprits les plus ordinaires! O déraison humaine !

Marie voit les choses telles qu'elles sont. Bien qu'elle ait un petit faible pour moi, elle n'a pas trouvé mon idée heureuse. Elle a manqué de se trouver mal, quand je lui ai appris, en rentrant, que l'un de nos fils se nommait... Charlemagne Lepetit!

Donc Charlemagne et Élie se ressemblent à s'y méprendre.

Il n'y a pas jusqu'à leur mère qui ne s'y trompe parfois.

Charlemagne a de plus qu'Élie une charmante mèche de cheveux qui flottent dans la nuque; Élie se distingue par une petite lentille noire qui pousse au-dessous de l'oreille gauche.

Point d'autre différence, quant au physique. Quant au moral, je crois Charlemagne enclin à la mélancolie. Sa passion, c'est de pleurer. Élie voit la vie couleur de rose.

On se fait volontiers des concessions réciproques. Tantôt c'est Charlemagne qui l'emporte, tantôt Élie. Quand c'est Élie qui triomphe de la mauvaise humeur de son frère, quand les deux petits anges rient de concert, c'est moi qui ai des envies de pleurer. Ils sont si délicieux! Quand la balance incline du côté de Charlemagne, c'est un concert à faire fuir tous les diables — aussi, je m'enfuis au plus vite, laissant mes deux petits gaillards aux prises avec leur maman, qui possède, mieux que personne, le secret de les calmer.

Elle laisse volontiers à sa fille le soin de veiller sur eux. Elle le peut en toute sécurité. La petite Marie, qui a près de cinq ans, s'y prend à merveille. Elle possède d'innombrables ressources pour charmer leurs loisirs. Elle les berce. Elle gronde. Elle sourit. Elle chante. Je crois même qu'elle leur raconte de petites

histoires. Le tout entremêlé de force caresses et coupé par les plus tendres baisers.

Sa maman possède en elle un petit trésor.

Y a-t-il de petits linges à plier? C'est l'affaire de la petite maman. Des chaises à déplacer? Un peu d'eau à chercher à la cuisine? Un flacon à retirer de l'armoire basse? Du fil à dévider? Marie répond au premier appel. — Il est vrai que deux fois sur trois le fil s'embrouille, le flacon roule à terre, l'eau laisse de larges traces de son passage, la chaise heurte la table — mais l'étourderie va diminuant chaque jour, la bonne volonté subsiste et l'habileté augmente. *Labor improbus omnia vincit.*

Au reste, qu'est-ce qui ne passe point à la faveur de l'amitié? Et la petite Marie n'est-elle pas dès à présent pour sa maman la plus tendre amie qui se puisse trouver? Comme elle comprend le moindre de ses regards! Comme sa pensée court au devant des plus secrets désirs de sa mère! Quand celle-ci a l'air chagrinée, quoi de plus touchant que les caresses empressées, affectueuses de son enfant! Il faut la

voir dans ces moments-là, pour croire à l'existence des anges.

Vis-à-vis de moi, sa manière d'être prend une autre nuance.

C'est encore l'affection qui domine, mais tempérée par un profond respect.

Je suis surtout bon à questionner sur les grands problèmes qui préoccupent son imagination de cinq ans.

C'est particulièrement à l'heure de la promenade, pendant qu'elle sautille ou plutôt voltige à l'entour de moi, que sa curiosité s'excite et s'épanche en un charmant babil. Ses questions, tantôt bizarres, tantôt insensées, tantôt vraiment profondes, se succèdent sans interruption. Il m'arrive assez souvent de me tirer d'affaire par un : « c'est ce que tu sauras plus tard, — tu es trop petite pour comprendre, » et encore cela n'est pas chose facile; Mademoiselle ne se décide pas aisément à lâcher prise.

Récemment nous fîmes une excursion sur le domaine de la philosophie morale. Je lui avais fait un récit finissant par ces mots : « ce

qui montre que le mieux est toujours d'obéir à sa conscience. » De là une première question : « Papa, où est la conscience? — Mais, dans l'homme... — Mais où? derrière l'œil? — Tu es trop petite pour comprendre dès à présent. »

Je vis fort bien que ma petite interlocutrice n'était satisfaite qu'à demi, et qu'elle était partie toute seule à la recherche du domicile de la conscience.

Elle fut arrêtée, chemin faisant, par un manchot qui la fit revenir vers moi. « Oh! père, vois-tu cet homme? il n'a plus qu'un bras! pourquoi n'a-t-il qu'un bras?

— C'est ce que je ne saurais te dire. Il faudrait le questionner lui-même. Quelque accident fâcheux...

— Mais, père, ne m'as-tu pas dit quelque jour que tout homme a une tête, deux bras, deux jambes...

— Oui, mon enfant, c'est la règle. Mais quand on a le malheur de perdre une partie du corps, une jambe, un bras, un œil, on ne cesse point pour cela d'être un homme.

La traîtresse, par un bond inattendu, revint à la conscience.

— Et la conscience, cher papa, ceux qui la perdent, sont-ils encore des hommes?

— Ah! pour la conscience, c'est différent. C'est tout autre chose. La conscience, je ne pense pas qu'on puisse la perdre...

— Et pourquoi, cher père, pourquoi ne peut-on pas perdre la conscience?

Les questions devenaient de plus en plus embarrassantes.

— C'est ce que je te dirai plus tard, quand tu seras plus grande. Qu'il te suffise, pour le moment, de savoir que tout homme *a* une conscience. — —

— Papa, quel est ce Monsieur que tu viens de saluer?

— C'est M. le procureur impérial.

— Papa, penses-tu que M. le procureur impérial ait une conscience?

— Mais oui, mon enfant, lui dis-je tout haut. Et à part moi : Eh bon Dieu, que deviendrions-nous si nos juges, nos magistrats,

nos procureurs et nos premiers présidents arrivaient à perdre la conscience, à juger contrairement aux éternelles lois de l'équité, à s'inspirer moins de la justice que de leur intérêt, à se laisser influencer par des considérations personnelles ou religieuses!... que Dieu nous préserve d'une telle calamité publique!

L'enfant continua de me questionner.

— Papa, et ce Monsieur qui porte une longue robe noire, quel est-il?

— C'est M. le curé.

Je m'attendais à d'autres questions. A celle-ci par exemple :

« Qu'est-ce qu'un curé? » Je préparais ma réponse. « C'est un homme pénétré de l'esprit évangélique, doux, charitable, aimant de cœur son prochain, consolant les malheureux, se nourrissant constamment de saintes pensées... »

Mais l'enfant se tut. Son esprit voyageait.

Peut-être se demandait-il pourquoi le costume de M. le curé ne ressemble pas au costume de tout le monde, pourquoi M. le curé porte constamment la main au chapeau, pour-

quoi il sourit gracieusement à tout venant (car rien n'échappe à l'esprit d'analyse d'un petit enfant). J'allai donc lui parler de mansuétude, de bienveillance, quand je m'entendis interpeller.

— Papa, M. le curé a-t-il une conscience?

— Eh oui, mon enfant, m'empressai-je de répondre; cela ne se demande pas, et surtout pas si haut dans la rue. »

Il y eut une pause pendant laquelle je suivis avec effroi l'hypothèse que la question de Marie avait soulevée dans mon esprit. Des curés sans conscience! Des ecclésiastiques ne défendant que leurs intérêts, tout en prétendant soutenir les droits de Dieu! Des prêtres assez bas tombés pour prêcher, à la sourdine, à leurs ouailles, que la fin justifie les moyens, que le mensonge, que la haine, que la calomnie sont légitimes, pourvu qu'on les emploie pour la plus grande gloire de Dieu! Mais ce serait la ruine de la société, le renversement des principes fondamentaux de la morale... que Dieu nous préserve d'un si affreux malheur!

La petite revint timidement à la charge. « Papa, mais la conscience de M. le curé doit être bien noire... — Mais non, mon enfant, la conscience n'a point de couleur; surtout elle ne dépend nullement de l'habit qui la recouvre... mais, encore une fois, tu es trop petite pour comprendre ces choses-là... plus tard... »

Je parlais encore, quand Marie me saisit vivement le bras.

— « Oh! papa, vois-tu à côté de ce vieux mendiant ce beau général! »

Je me contentai de faire un petit signe d'assentiment, ne voulant pas constamment me faire le redresseur des erreurs de la chère enfant. Et cependant quelle erreur que la sienne! Le « vieux mendiant » était un honnête professeur dont la mise était, il est vrai, un peu négligée, mais dont la science et le caractère honorent notre cité. Le « beau général » était... un carabin!

Quand nous fûmes rentrés, Marie raconta à sa maman qu'elle avait vu entre autres un

général, un Monsieur en robe noire, un procureur et un manchot, et comme quoi chacun de ces Messieurs avait une conscience, mais pas chacun deux bras; que papa lui avait affirmé que tout homme a une conscience, mais qu'il ne lui avait point dit où elle se trouve.

Ma femme et moi, nous sourîmes d'intelligence. Je souris un peu aussi à la pensée que je l'avais échappée belle.

Hélas! hélas! une dernière question plus délicate à résoudre que les précédentes m'attendait. J'avais affaire à une petite fille éminemment curieuse.

Élie et Charlemagne dormaient de leur meilleur sommeil. Marie effleura des lèvres leurs petites joues vermeilles, puis grimpa rapidement sur mes genoux et me dit : « Encore une seule question, petit père : Élie et Charlemagne ont-ils aussi une conscience? »

Cette fois-ci ce fut le petit chat qui me tira d'affaire. Marie a une passion pour lui. Il vint juste à point, d'un bond, s'interposer entre elle et moi, et de conscience il ne fut plus ques-

tion. Je craignis cependant un instant qu'il ne fournît au contraire une nouvelle matière à la curiosité philosophique de notre petite chérie. Cet âge est vraiment terrible.

O éducation! tâche la plus belle et la plus difficile entre toutes! Chers enfants que le Ciel nous donne, si vous saviez tout ce que vous devez à vos parents et tout ce que vos parents vous doivent! Ils vous élèvent... Dieu sait tous les soucis que vous accumulez sur leur front! Mais vous aussi vous les élevez. Vous leur rendez, dès votre plus tendre âge, vous leur rendez au décuple le bien qu'ils vous font.

Que de fois, ò ma petite Marie, quand je te parle de conscience, de vertu, de piété, d'amour pour son prochain, de lutte contre le mal, de résistance à la colère, que de fois j'entends une voix secrète me reprendre, m'encourager, m'accabler de reproches! Que de fois je sens que pour te faire entrer dans la voie qui mène au Ciel, le capital n'est point de te la peindre en beau, mais de t'y précéder!

Et quand ton père sera devenu infirme, incapable de gagner sa vie, c'est sur toi, c'est sur tes frères qu'il se reposera. Vos bras alors seront devenus ses bras, vos yeux, ses yeux, votre intelligence, son intelligence; votre cœur battra plus fort à mesure que se ralentiront les pulsations du sien... O liens trois fois saints qui unissez les parents aux enfants et les enfants aux parents, n'êtes-vous pas à vous seuls une démonstration plus que suffisante de l'existence de notre bon Père céleste!

Septembre 1859.

Il est fort heureux que nous ne connaissions point d'avance l'avenir qui nous est réservé.

Allant au devant de l'inconnu, nous cueillons joyeusement les fleurs qui bordent notre chemin ; nous en respirons avec volupté les enivrants parfums, et alors même que des difficultés viennent à surgir devant nous, que de noirs précipices s'ouvrent à nos côtés, que le ciel se couvre, que la foudre menace, l'espoir nous soutient, le doux espoir : qui sait si nous n'arriverons pas sans nous briser contre les écueils avant que la foudre tombe ? Qui sait si le ciel ne va pas reprendre sous peu toute sa sérénité, si tout danger ne fuira pas loin de nous, si notre voyage ne sera pas du nombre de ces voyages heureux dont on aime à conserver le précieux souvenir ?

Ainsi nous espérons. Oh ! si nous avions la certitude que le pied nous glissera... que nous roulerons au fond de l'abîme... que la foudre

éclatera et nous renversera... quelle anxiété serait la nôtre ! ce n'est pas une fois que nous mourrions, c'est dix, c'est cent fois que nous goûterions toute l'amertume de la mort.

Jouissons sagement des joies que le Ciel nous accorde. Fuyons à la fois les sombres pressentiments et le fol abandon à la joie du moment. Sachons être gais, d'une bonne et légitime gaîté, quand la joie nous sourit, et réservons pour l'heure de l'épreuve les gémissements, les larmes, les cris de douleur... cette heure, elle ne sera que trop prompte à venir !

C'est ce que je me suis dit il y a peu.

Quelle journée j'ai passée !

L'excellent docteur Sidney Müller nous avait invités tout cordialement à passer une journée auprès de lui.

Il habite à cinq lieues d'ici, en pleines montagnes; trois quarts d'heure en chemin de fer, et l'on arrive.

Nous arrivâmes au grand complet; ma femme et moi et les trois chéris; ma femme s'était chargée d'Élie, la bonne, de Charlemagne.

On nous fit le meilleur accueil.

La femme du docteur traita Marie comme si leur connaissance fût remontée à vingt ans.

Marie la petite se mit bien vite à admirer en compagnie des enfants du docteur toutes les merveilles qui se voient à la campagne : des œufs de pigeon près d'éclore, de jeunes poules toutes proprettes, une compagnie de canards, capitaine en tête, traversant hardiment la rapide rivière qui serpente à travers la petite ville, un vieux et fidèle serviteur, nommé Bruno, qui depuis douze ans garde la maison de son maître et qui accepta, sans trop de façons, les caresses de la fillette.

Le docteur et moi nous fûmes tout entiers à nos souvenirs de collége.

Nous montâmes au haut d'une colline au pied de laquelle s'étend, calme et souriante, la résidence du docteur. En face de nous, de gras pâturages, des vallées adossées les unes aux autres par de légers versants, parsemés d'arbres fruitiers. Plus haut, des forêts de sapins, à travers lesquels s'aperçoit, de loin en

loin, un blanc sentier aux formes bizarres. Plus loin encore, de sauvages contrées, des gorges profondes, des sommets à contours étranges, d'arides rochers, de pauvres chalets, la nature avec tous ses contrastes, ici fraîche, jeune, vivante, là-haut froide et désolée.

L'air était chaud, le ciel pur. Quelques nuages épais et blancs se promenaient à l'aventure sur le profond azur ; changeant peu à peu de formes, ils parlaient à l'imagination la plus paresseuse : je vis clairement une femme vêtue d'une robe flottante, dont les vastes plis étaient retenus par une ceinture d'une blancheur éclatante. Elle s'avançait majestueusement, le bras levé vers le ciel, la tête haute. Au-dessus d'elle semblait planer un oiseau noir ; ses ailes colossales décrivaient dans l'espace deux immenses courbes, entre lesquelles s'avançait un bec crochu de dimensions effrayantes. Peu à peu la tête de la femme sembla s'incliner vers la terre, tandis que sa main suppliante demeurait levée comme pour repousser l'oiseau qui, d'un vol menaçant, se

précipitait vers elle. Maintenant il avait enfoncé ses griffes dans ses blanches épaules ; maintenant, de son bec, il déchirait sa tête... il me semblait entendre de terribles cris de douleur qui descendaient jusqu'à moi... Cependant l'oiseau s'effaçait. La femme, elle aussi, perdait ses proportions colossales. Un nuage rose montait vers elle, montait toujours, toucha le bord de la rose, la couvrit tout entière : elle disparut.

La vision était évanouie ; je n'y songeai plus.

L'heure du dîner était venue.

La gaîté se lisait sur tous les visages... quand tout à coup Marie devint sombre. Oh ! les horribles moments que j'ai passés ! Son œil devient hagard. Un rire étrange se joue autour de ses lèvres. On lui parle : point de réponse. Son esprit semblait être aux prises avec un ennemi invisible, que sa main, d'un geste saccadé, essayait d'écarter.

Le docteur l'observait d'un œil inquiet. Les enfants furent congédiés au plus vite. Puis il

fit prendre à Marie du repos, lui fit respirer je ne sais quelle essence ; au bout d'une heure, elle était remise, et semblait même ne plus se souvenir de ce qui venait d'arriver.

Ce petit incident m'a beaucoup tourmenté, sans que je sache trop dire pourquoi. Il a fait ombre au riant tableau de cette journée. Ces paroles du docteur surtout m'ont semblé de sinistre augure : « Il faut y prendre bien garde, éviter toute secousse morale... cela pourrait devenir fort grave ! »

Nous avons quitté cette chère famille dans les meilleurs termes. La journée, en somme, a été excellente.

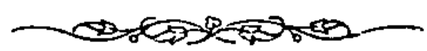
Cependant j'ai passé une nuit fort agitée.

L'oiseau noir au bec crochu, le sombre regard de ma pauvre Marie, l'air soucieux du docteur n'ont cessé d'assiéger mon esprit. Je me suis réveillé en sursaut : je venais de voir, dans mes rêves, Marie privée de l'usage de sa raison !

Longtemps cette terrible image m'a obsédé.

Le matin, tout avait disparu. Il ne fut question que des bonnes heures passées sous le toit de notre ami.

Oh ! les rêves ! pourquoi nous en vient-il parfois de si angoissants !



Janvier 1860.

Mes chers enfants grandissent.

De mois en mois, je note à l'échelle que j'ai établie à cet effet, les progrès effectués par leur corps. C'est un travail lent, invisible, qui s'y opère constamment, travail auquel correspond cet autre travail tout aussi lent et tout aussi continu qui tend sans cesse à ouvrir à leur âme de nouvelles perspectives.

Je découvre aussi en eux, non sans étonnement, un penchant au mal qui semble inné dans leur âme.

Je me souviens du premier mensonge de la petite Marie. Ce fut à un âge où elle était incapable d'apprendre par quelque grande personne ce que c'est que mentir: elle mentit spontanément. — Serait-il donc vrai que l'homme n'est point naturellement bon; que nous sommes naturellement des « enfants de colère ? »

Je forme dès maintenant des projets d'ave-

nir pour mes chéris, ou du moins je rêve à leur avenir. Ce qui leur est réservé, Dieu seul le sait!

Il est bien vrai, en un sens, que l'homme ne sait guère que proposer; c'est Dieu qui dispose. Les volontés les plus fermes se brisent contre des circonstances plus fortes qu'elles.

Il y a d'innombrables créatures humaines jetées hors de leur voie naturelle.

Il y en a qui, faites pour de hautes destinées, nées pour illustrer l'art, pour briller dans la science, pour tenir le premier rang dans les carrières les plus recherchées, se trouvent condamnées à végéter dans la condition la plus infime. Nées pour monter haut et pour marcher loin, elles se traînent dans le cercle des occupations les plus ordinaires, s'étiolent, la tête courbée sur le sol, semblables à ces arbustes auxquels il ne manquait que la lumière et le grand air pour prendre place parmi les géants qui peuplent nos forêts.

D'autres, nées sous une heureuse étoile, sont les enfants gâtés de la fortune. Elle leur

sourit dès le berceau ; dès leur entrée dans la vie, elle leur prodigue ses meilleures faveurs et les leur continue malgré leurs fautes, oui, quelquefois malgré leur profonde indignité.

Eh! qu'a fait Monsieur le marquis pour naître marquis? Il naît: le voici d'emblée membre d'une famille opulente. Enfant, une douzaine d'oncles, de tantes, de cousines se disputent ses caresses. Plus tard, ses professeurs, sévères pour ses condisciples, traitent avec une déférence marquée le jeune élève qui leur arrive, tous les matins, monté sur un cheval fringant, suivi de son domestique en livrée. A peine a-t-il vingt-cinq ans : ses hautes relations lui facilitent l'accès des positions les plus élevées; les plus riches héritières sont toutes disposées à accepter... son nom sinon son cœur. Ah! si du moins il utilisait ses loisirs! s'il savait faire de sa fortune quelque bel emploi! fonder quelque œuvre durable, soulager efficacement quelqu'une des misères qui pullulent à l'entour de lui, encourager les arts, se donner quelqu'une de ces

nobles jouissances qui ne sont qu'à la portée des favoris de la fortune... mais non : il suffit à son âme grossière et paresseuse de jouir négligemment de quelques joies épaisses où le corps seul trouve son compte. O fortune! pourquoi le hasard guide-t-il ta main ? Pourquoi, appuyée tantôt sur un misérable népotisme, tantôt sur l'intrigue et la calomnie, pourquoi fais-tu rendre les oracles de la justice par cet homme qui ne craint pas de s'abandonner chaque soir, dans l'ombre, à d'infâmes voluptés ? De quel droit mets-tu le sort de tant d'honnêtes et loyaux chefs de famille entre les mains de ce vil esclave de ses caprices, incapable de tolérer dans la bouche de ses subordonnés le langage de la franchise, ni dans leur cœur cette mâle et fière indépendance qui est la première des vertus ? Il t'arrive parfois de proportionner la puissance aux dons de l'esprit et à la droiture de la conscience, d'associer la fortune à l'élévation de l'âme ; mais que de fois n'élèves-tu pas bien haut ceux qu'il faudrait au contraire abaisser au plus

bas, n'écrases-tu pas ceux qui méritent de s'asseoir à la place d'honneur, ô aveugle fortune!!

Mais d'où vient que ma plume distille l'amertume?

Est-ce l'envie qui inspire mes paroles?

Non. J'ai beau m'interroger. Ce n'est pas l'envie que je découvre dans mon cœur, c'est plutôt le sentiment du juste qui se révolte au dedans de moi et proteste. Justice! justice! voilà ce que crie une voix partie du plus profond de mon âme.

Cela est si vrai, que je ne désire même pas qu'aucun de mes enfants arrive jamais à un rang élevé, à une fortune colossale.

Si un bon génie tout-puissant paraissait devant moi, ici, en ce moment même; s'il me disait: « Choisis pour tes enfants le sort que tu préfères... ta prière, quelle qu'elle soit; je l'exaucerai... » je sais bien ce que je demanderais.

« Veux-tu que ton fils soit jurisconsulte?

avocat? négociant? homme de lettres? soldat? Veux-tu qu'il occupe dans l'État l'une de ces hautes positions où se rencontrent la considération publique, la fortune, les honneurs, les puissantes influences, tout ce qui donne du charme à la vie, de la joie au cœur? préfères-tu pour lui une position plus humble dans cette région intermédiaire où ne descendent point les larges désirs et les ambitions dévorantes?... parle. »

— « Peu importe, répondrais-je. Fais-lui embrasser, ô bon génie, la carrière qu'il te plaira.

« Tout ce que je te demande, le voici.

« Quoi qu'il entreprenne quelque jour, fais qu'il l'entreprenne sérieusement et honnêtement. Donne-lui de ne jamais dévier de la droite ligne de l'honneur. Empêche qu'il ait recours, pour parvenir, à ces moyens déloyaux dont s'accommode trop facilement la morale du monde. Fais de lui un esclave de son devoir. Si jamais il devait se trouver au nombre de ceux qui figurent au premier rang, dans

quelque carrière que ce soit, augmente-lui l'humilité en même temps que le pouvoir. Qu'il se sente plus responsable, à mesure qu'il se sentira plus fort. Qu'il sache que puissance, fortune, grandeur terrestre obligent et que jamais il n'oublie qu'il sera beaucoup demandé à qui aura beaucoup reçu : c'est là, ô bon génie, ce que surtout je te demande pour lui. »

J'en étais là de mes réflexions, quand M. le pasteur entra.

Il était venu quelquefois, depuis le malheur qui a frappé nos voisins, trouver Marie en même temps que les Michel, qui sont au nombre de ses paroissiens.

Pour moi, je ne l'avais point revu.

Aujourd'hui, le pavé étant glissant et l'air fort humide, nous étions tous demeurés chez nous, contrairement à l'habitude que nous avons de sortir le dimanche après-midi ; cela me valut l'une des conversations les plus bienfaisantes dont j'ai gardé le souvenir. Je sens peu à peu tomber tant de préjugés auxquels je m'étais habitué ! Et cela me rend heureux. A

chaque préjugé qui s'en va, je respire mieux à l'aise; mon horizon s'étend; un air plus pur et plus sain circule abondamment autour de moi.

Quand nous eûmes échangé les civilités d'usage, Marie lui demanda des nouvelles de sa santé. J'appris que le digne vieillard sortait d'une longue maladie, que depuis huit jours seulement il avait repris toutes ses fonctions.

« Mais, lui dis-je avec toute la réserve possible, rien de plus facile que de vous faire remplacer, car si je ne me trompe, un sermon tous les huit ou tous les quinze jours, c'est à peu près toute votre charge... »

— C'en est en effet l'une des parties essentielles; mais il y en a d'autres plus importantes et plus pénibles... »

J'avais si souvent ouï dire que la position du pasteur est la plus commode que l'on puisse se figurer, que je sentis à l'instant naître en moi le désir de m'éclairer enfin à ce sujet; je n'en avais guère parlé à Marie, de peur d'amener des discussions stériles, peut-

être fâcheuses. Le moment était venu d'aborder franchement la question.

« Vraiment, répondis-je avec un léger air de doute.

— Mais certainement, Monsieur. En douteriez-vous? »

Il m'interrogeait de la voix, mais aussi de l'œil. Son regard chaud et bienveillant demeurait attaché sur ma figure, comme pour y lire les sentiments entre lesquels mon cœur balançait.

« Votre silence, continua-t-il, est presque une affirmation. Je ne vous en veux pas, mon cher Monsieur. Vous vous trompez, mais de bonne foi. On vous a induit en erreur; permettez que je vous éclaire.

— Je ne demande pas mieux. »

Le pasteur alors, avec un accent de profonde vérité, me fit connaître toute l'étendue de son ministère.

Mais, vraiment, c'est tout autre chose que ce que je supposais!

Je ne reviens pas de mon étonnement.

Il est donc bien vrai que la prédication n'est qu'une petite partie et la partie la moins importante des fonctions pastorales.

Et quel labeur cependant que de prendre à peu près tous les dimanches la parole devant un auditoire où se confondent tous les rangs! Pour ne point sembler trop simple aux uns, aux autres trop élevé, pour être tout à tous, pour éclairer, pour convaincre, pour toucher, pour faire accepter les vérités chrétiennes à ces auditeurs de conditions et de besoins si divers, pour leur présenter constamment les mêmes vérités, mais sous des formes toujours nouvelles, quelle longue et sérieuse préparation ne faut-il pas!

Je n'y avais point songé. Et encore, dans telle église, où un pasteur se trouve seul à la tête de son troupeau, c'est un service de semaine qu'il lui faut présider, c'est un culte spécial pour la jeunesse et pour les enfants qu'il dirige chaque dimanche. Voilà pour la prédication.

« Nous tenons beaucoup (ainsi continua-t-il)

à donner à nos catéchumènes une instruction solide. Nous reculons jusqu'à quatorze ans au moins leur première communion; nous leur consacrons pendant une bonne partie de l'année une heure par jour; nous les conjurons de ne point voir dans le renouvellement des vœux de leur baptême une vaine cérémonie, mais le solennel engagement de se consacrer tout entiers, intelligence, cœur, volonté, au service de leur Maître.

« Ce que nous faisons à l'égard de nos jeunes catéchumènes, nous le faisons aussi vis-à-vis des enfants plus jeunes encore qui fréquentent nos écoles; nous les visitons toutes les semaines, pour leur faire connaître de bonne heure l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ. Nous tâchons de leur faire prendre le mal en horreur, de leur montrer que ce ne sont point les formules qui sauvent, mais la pureté du cœur, la faim et la soif de justice, la recherche sérieuse de la perfection, l'amour de la vérité, le dévouement sincère pour son prochain.

« Après les enfants, c'est le tour des parents. Nous visitons les écoles, mais nous ne négligeons pas pour cela les personnes plus avancées en âge; nous venons à elles en amis plutôt qu'en substituts du bon Dieu; nous essayons de faire pénétrer partout, sous le toit de chaume comme dans la demeure la plus somptueuse, l'influence de l'Évangile qui est vérité et charité. Ce n'est point par des airs de hautaine autorité que nous essayons de faire accepter nos paroles; nous laissons la vérité faire toute seule son chemin dans les cœurs.

« Ainsi faisons-nous dans les hôpitaux, dans les grandes écoles publiques, dans tous les établissements où nous appelle l'exercice de nos fonctions; ainsi auprès des malades que nous préparons à paraître devant leur juge. Nous leur montrons la misère naturelle de l'homme et les infinies miséricordes de Dieu; nous essayons de les convaincre de péché, d'exciter dans leur âme un salutaire et sérieux repentir; nous leur rappelons les pro-

messes faites par l'Évangile à tous ceux qui invoquent sérieusement le nom du Seigneur. Nous les pressons d'aller à Celui qui s'est incarné pour eux, qui a souffert pour eux, qui les invite tous les jours à venir à Lui, à Lui seul.

« Oh! dit le vénérable serviteur de l'église, en élevant légèrement la voix, si vous saviez les scènes solennelles auxquelles nous assistons! Si vous connaissiez les joies pures que nous goûtons, quand un malade qui longtemps a résisté à toutes nos exhortations, finit par reconnaître sincèrement que trop longtemps il a vécu sans Dieu et qu'auprès de Jésus seul il y a des paroles de vie éternelle! Si vous saviez de quelle sainte émotion tressaille notre cœur, quand nous voyons les douces lueurs d'une foi simple et vive éclairer le pâle visage d'un mourant!...

« Mais, continua-t-il, ce n'est point tout encore : ce n'est point assez d'être le conseiller, l'ami, le guide des âmes angoissées qui viennent spontanément nous confesser ce qui les

tourmente, nous consulter sur la conduite à tenir dans les cas les plus difficiles, nous demander notre avis, à nous qui connaissons de la famille et les pures joies et les nobles soucis, nous prier de faire rentrer la paix et l'harmonie dans les cœurs ulcérés par la douleur ou ravagés par la passion : ce n'est point assez encore de diriger l'une de ces sociétés où la bienfaisance se pratique purement, sans arrière-pensée et qui, grâces à Dieu, se multiplient au sein de nos églises, de s'occuper des affaires les plus minimes parfois, de se faire l'intermédiaire entre le riche et le pauvre, entre celui qui demande un service et celui qui seul peut le rendre, de pratiquer, en un mot, la charité dans les circonstances même les plus pénibles : nous tenons encore à honneur de poursuivre nos études à travers toutes les fatigues de notre ministère.

« Nous croyons l'église assise, inébranlable, sur le rocher des siècles ; mais c'est un devoir pour nous de proportionner nos moyens de défense aux moyens d'attaque qu'emploient

nos adversaires. Dépositaires de la vérité, nous ne la croyons pas infaillible quant aux formes sous lesquelles elle se présente au monde, et c'est notre souci constant de prêter une oreille attentive aux mille voix qui s'élèvent contre elle, pour examiner, la main sur la conscience, si donc tout est passion aveugle chez ces hommes qui lui font la guerre, s'il n'en est point parmi eux dont les objections méritent d'être prises en sérieuse considération.

« Mais pour suffire à une pareille tâche, pour ne point en être entièrement indignes, pour inspirer aux fidèles une légitime confiance, vous comprendrez, mon cher Monsieur, que nous avons besoin du secours d'en haut; vous devinerez que ce secours ne s'obtient que pendant ces heures mises à part pour la prière, le recueillement, la contemplation, qui sont pour un ministère béni ce que sont pour les fertiles moissons les chaudes ondées qui descendent, au printemps, sur nos champs fraîchement ensemencés.

« C'est là l'idéal.

« C'est le but que nous poursuivons. —

« Nous sommes loin, hélas! d'y toucher.

« Tenez, mon cher Monsieur : pendant que j'essayais de vous le faire connaître, il y a un instant, j'ai compris une fois de plus toute mon indignité... mais laissons les personnes; ne considérons que la tâche; pensez-vous qu'elle soit faite pour tenter... les paresseux? »

Ces paroles furent pour moi toute une révélation.

Je regardai d'un œil attendri la vénérable figure du beau vieillard. La franchise y dominait. Les travaux de l'esprit et les luttes d'une âme éprise de l'idéal et passionnée pour le bien de l'humanité y avaient laissé des traces profondes.

Je me tus, laissant ma pensée suivre mollement les horizons qui venaient de s'ouvrir devant elle.

« Eh bien, mon cher ami, me dit Marie, à quoi songes-tu? »

Je tendis silencieusement la main au digne ministre; il la serra cordialement.

Un peu plus tard : « Je vous remercie, dis-je, des explications que vous venez de me donner; j'y réfléchirai et vous demande la permission de vous interroger encore au besoin...

— Tant qu'il vous plaira...

— Aujourd'hui, permettez que je vous adresse une seule question.

— Volontiers.

— Elle m'occupait à votre arrivée. Je songeais à l'avenir de mes enfants, puis à l'inégale distribution des honneurs et des biens terrestres, à l'injustice flagrante qui semble régner ici-bas. Comment concilier un pareil état de choses avec l'idée de l'équité divine?

— La difficulté que vous signalez, mon cher Monsieur, est d'une vérité très-réelle. Il suffit de jeter un regard, même superficiel, sur le milieu où nous vivons, pour la constater. La vanité, la sottise, l'orgueil, la cupidité, le mensonge se pavanent tout à l'aise, tandis que le vrai mérite, méconnu, dévore ses larmes, condamné au silence et à l'oubli.

« Mais qui faut-il plaindre? qui accuser?

« Tenez : laissez-moi vous dire la vérité la plus vraie, celle que j'ai apprise peu à peu, dans ma vie longue déjà et semée de tant d'expériences, à considérer comme l'unique solution de la plupart des difficultés morales contre lesquelles se révoltent tour à tour les générations qui se succèdent ici-bas. Elle est renfermée en ces simples paroles : *Dieu est amour.*

« L'Évangile la proclame; notre conscience l'acclame. Jésus n'est venu que pour la redire de sa bouche divine à des créatures qui l'avaient désapprise à force d'égoïsme ; c'est elle qu'il a scellée de son sang.

« C'est parce que Dieu est amour qu'il a donné au monde son Bien-aimé, afin que ceux qui croiront en lui ne périssent point, mais qu'ils eussent la vie éternelle.

« C'est par amour que Dieu créa l'homme.

« C'est par amour encore qu'il n'abandonne point le pécheur.

« C'est par amour aussi qu'il donne à chacun les moyens de se préparer ici-bas pour les joies infinies de l'existence à venir.

« Je n'examine point en ce moment quel pourra être le sort de ceux qui se refusent absolument à entrer ici-bas dans ses saintes et paternelles vues : je ne dis que ceci, ou plutôt, ce n'est point moi qui parle, ce sont les oracles divins mêmes auxquels notre âme répond par un joyeux : oui et amen! ils disent que notre bon Père qui est aux cieux donne à *tout* homme ici-bas *tout* ce qu'il lui faut pour faire son « salut. »

« Que vous importe le reste, dites, je vous prie, une fois que cette consolante conviction s'est emparée de vous? Qu'est-ce que quelques jours passés sur notre misérable planète, qu'est-ce en comparaison de toutes les magnificences pour lesquelles nous sommes créés? Qu'est-ce, pour le voyageur égaré, qu'est-ce qu'une heure d'angoisse, en comparaison des joies qui lui sont réservées au sein de sa famille? Où restera-t-il, dans un cœur que domine cette sainte vérité, quelque place pour de mesquines comparaisons, pour d'étroits rapprochements, pour de pauvres calculs? Non,

non. Mille fois non. Soumission, résignation, paix et joie toujours et partout, c'est là ce qu'il nous faut. Un autre est plus heureux que nous? — mais sommes-nous bien sûrs d'être plus dignes de bonheur que lui? Ici règne l'injustice — prions pour ceux qui en sont les instruments, pour que tous ensemble nous puissions subsister devant la justice suprême. Nous accusons Dieu d'iniquité — mais où donc est le bonheur, si ce n'est là où règne la paix du cœur, que ce soit à l'ombre des lambris dorés ou sous les chaînes du martyr le plus digne de pitié? Mais encore, Dieu est-il notre débiteur? qu'avons-nous fait pour qu'il ait daigné, ô mystère adorable! nous donner la vie présente et la promesse de celle qui est à venir? Non, mon cher Monsieur : Dieu est fidèle. Les promesses qu'il a déposées dans notre cœur, il les tiendra. Laissez, s'il le faut, des monstres d'iniquité vous arracher la vie; mais ne renoncez point à cette pensée, ne lâchez point cette conviction; qu'elle trône, comme une reine, au-dessus de toutes vos

pensées, de toutes vos convictions : « Dieu est amour. Il veut mon bien. »

Le vieillard se leva.

« Au revoir, dit-il en sortant, après m'avoir serré encore affectueusement la main ; il me reste deux malades à visiter, pour terminer ma tâche d'aujourd'hui. » —

« Est-ce un prophète de l'ancienne alliance? me demandai-je quand il fut sorti. Cette voix animée, cet œil brillant des plus vives flammes de l'enthousiasme... mais non : cette suavité, ces accents d'une émotion si tendre, cette douce chaleur qui, débordant de son cœur, réchauffait les nôtres, ils sont d'un homme de l'Évangile.

« Oh ! qu'heureux est l'homme que possèdent de telles pensées ! heureux, soit que la fortune l'élève, soit qu'elle l'abaisse, heureux dans la joie, heureux encore au feu des épreuves, heureux dans la vie et heureux à l'heure de la mort, heureux sur terre et heureux au ciel, heureux toujours !

— Oh! oui, dit Marie en m'embrassant tendrement, heureux encore au feu des épreuves,... » comme si elle eût pressenti que de grandes épreuves nous attendent !

Mars 1860.

J'ai un double chagrin.

Un chagrin d'argent, d'abord.

Nos dépenses augmentent; mes recettes diminuent. C'est l'inverse qu'il faudrait. Mais qu'y faire? Ma main droite s'appesantit de plus en plus. Ce sont les conséquences d'une chute malheureuse que j'ai faite à l'âge de quinze ans; elles ne semblaient point à redouter, et voici qu'elles paraissent, provoquées sans doute par une nouvelle chute que j'ai faite, il y a peu. Il en résulte qu'un certain nombre de mes clients, habitués à n'être servis que par moi, cessent tout doucement de m'employer. Cela me donne du souci; mais je ne me laisse point abattre. J'espère que mon mal disparaîtra; et d'ailleurs, si je ne puis point ajouter aux petites économies que nous avons faites, du moins n'ai-je pas besoin de les entamer. C'est beaucoup.

Un chagrin d'amitié: voilà l'autre, qui m'afflige bien autrement que le premier.

Un ami! n'est-ce point là l'une des plus grandes bénédictions que nous puissions souhaiter? Nos joies, il les partage; nos soucis, il en prend sa part aussi; il nous aide de ses lumières, nous entoure de son affection, double nos forces, prête une oreille complaisante à tous nos épanchements; il tâche de lire dans notre cœur, ne craint point de dévoiler les côtés faibles qu'il y découvre, nous montre enfin le but et nous tend la main pour nous y faire parvenir.

J'en avais trouvé un : c'est le docteur Sidney.

J'avais repoussé maintes fois les avances de tel voisin. On peut vaincre, jusqu'à un certain point, ses antipathies, s'animer d'une franche bienveillance pour tous les hommes; mais cette sympathie puissante, cette souveraine confiance sur laquelle se fondent les amitiés durables, ne s'apprennent point; il n'est point en notre pouvoir de les créer; elles naissent spontanément dans notre cœur.

C'est pour le docteur que je me suis senti de l'amitié.

Je l'avais aimé tout jeune, alors que, assis sur les mêmes bancs, nous nous disputions au collége les premiers prix. Quand je le rencontrai, il y a un an, je crois, mon affection pour lui se réveilla; elle grandit pendant la journée que nous passâmes chez lui, l'automne dernier. — Il a suffi d'un malentendu, d'un rien, pour troubler cette douce harmonie des cœurs qui s'était établie entre nous! A quels fils ténus se rattachent donc tous les biens de cette terre, même les plus purs! Une innocente raillerie arrivée à un mauvais moment, tombée par hasard sur quelque plaie du cœur dont nous ignorions l'existence : et voilà l'affection hésitante; elle reculera, elle disparaîtra, que sais-je? cédera peut-être à la froideur, à l'inimitié même la place qu'elle occupait, pour peu que l'amour-propre intervienne, ou qu'il survienne quelqu'un de ces incidents fâcheux qui semblent suscités par une maligne puissance, jalouse de nos joies les plus innocentes.

Je ne me suis point assez souvenu de l'extrême susceptibilité à laquelle le docteur se

laissait volontiers aller, il y a vingt ou trente ans; ou plutôt je pensais que ce défaut, le seul à peu près que je lui aie connu, avait disparu au milieu des luttes sérieuses de la vie auxquelles l'homme fait ne saurait échapper : je m'étais trompé. J'ai eu le tort, je le reconnais, de ne point être assez prudent, d'être trop prompt à prendre le ton du badinage familier, dans la lettre d'invitation que je lui écrivis, de faire des allusions aux limites de la puissance médicale, ignorant hélas! l'injuste et dure accusation d'ignorance que venait de diriger contre sa réputation un confrère jaloux... mais le fond de ma lettre, l'esprit affectueux qui l'animait ne devait-il pas rendre impossible toute fâcheuse interprétation?

Quoi qu'il en soit, c'est un fait accompli, quelque peine que j'aie à m'y habituer. Le docteur s'est fâché contre moi; il n'a point voulu se rendre à mes raisons; il m'a dit des paroles dures; il a refusé de les retirer, malgré toutes les concessions que je lui ai faites, et nous nous sommes séparés, non pas précisé-

ment ennemis, mais froids : il nous faudra bien du temps, tout au moins, pour que nos cœurs se rapprochent! Et cependant que n'ai-je fait pour le persuader de mon innocence! Il me semblait qu'il *fallait* que je réussisse : malgré toutes mes preuves, toute mon émotion, il est demeuré convaincu que j'ai eu l'intention de le blesser.

Je ne saurais dire combien cela me navre le cœur.

Voilà mes deux chagrins.

Une sombre, une terrible préoccupation vient s'y ajouter.

Ma pauvre Marie n'est décidément pas bien depuis la naissance de nos chers petits fils.

Sa gaîté a disparu. Elle a de longs moments d'absence, où elle semble cesser d'avoir conscience d'elle-même. Des idées noires la tourmentent... Dieu veuille nous préserver de l'affreux malheur que je redoute par-dessus tout! Marie, folle! folle! j'ose à peine envisager cette pensée en face..... Non, non, je la re-

pousse de toutes mes forces... le Seigneur ne m'imposera pas une si cruelle épreuve!

Que de tristes pensées je viens de noter sur mon journal! C'est par une pensée douce que du moins je veux finir aujourd'hui, par un aveu fortifiant : c'est que ma Bible me devient tous les jours plus chère.

Quel livre admirable! Des mystères, des ombres, des pages où mon esprit demeure indécis, confus, interdit; d'autres, toutes ruisselantes de lumière. J'y trouve une réponse à tous mes doutes, une satisfaction à toutes les aspirations de mon âme, un Être surhumain qui me parle du Ciel, de son Père céleste, de la paix du cœur, de la vie à venir dans des termes si profonds et si simples, que toute mon âme s'émeut quand je l'écoute. Je voudrais le savoir par cœur, ou du moins le copier tout entier, pour mieux en goûter les beautés, le recommander surtout à ceux qui souffrent : c'est pour eux qu'il est écrit tout particulièrement. Lisez-le, vous tous dont le cœur est ulcéré; il vous fera comprendre que « c'est par

des tribulations qu'il nous faut entrer au royaume des cieux » et, cela compris, de quoi aurez-vous peur?

J'ai marqué quelques pages magnifiques où ne sauraient trop s'arrêter ceux qui ont besoin de consolation. Je ne me refuserai point le plaisir de les transcrire, dans l'ordre même où elles se présentent à ma mémoire.

« Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille détruisent, et où les voleurs brisent et dérobent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où les vers ni la rouille ne détruisent, et où les voleurs ne brisent ni ne dérobent; car où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. »

Cela est certainement écrit pour moi. Il me semble entendre une voix céleste, dissipant, comme par enchantement, mes appréhensions au sujet de mes moyens de subsistance. Ce n'est ni l'insouciance qu'elle me recommande, ni l'indolence; mais elle me défend de blasphémer. « Fais ton devoir, me dit-elle, et puis compte sur l'assistance de Celui qui t'a créé;

il pourvoira à tes besoins. » Cela est infiniment simple et naturel; mais, ô douce pensée ! mille fois heureux les cœurs dont tu prends possession! heureux celui qui cherche par-dessus tout cette seule chose nécessaire, ce royaume de Dieu, cette souveraine justice, cette perle de grand prix, cette vie élevée, ce bien suprême qui seul est digne des efforts de créatures intelligentes et libres!

Je cherche encore. Je prends au hasard.

« C'est un soleil, c'est un bouclier, que l'Éternel notre Dieu. Oh! Éternel des armées! qu'heureux est l'homme qui se confie en Toi!... Quand même mon père et ma mère m'abandonneraient, l'Éternel ne m'abandonnera pas... Sois tranquille en regardant à l'Éternel, et attends-le... Ceux qui s'attendent à Lui, ne seront pas rendus honteux... Une mère peut-elle oublier son enfant qu'elle allaite, et n'avoir pas pitié du fils de ses entrailles? Et quand les mères les auraient oubliés, je ne t'oublierai pas moi, dit l'Éternel.... Regardez comme le sujet d'une parfaite joie les diverses afflic-

tions qui vous arrivent... L'Éternel est près de ceux qui ont le cœur brisé et l'esprit froissé... »

Oh! que me faut-il de plus?

J'espère que Dieu ne me soumettra point à de trop rudes épreuves. Mais, quoi qu'il arrive, ne serai-je pas fort, prêt à résister à l'ennemi! Que ma gêne momentanée (ce qu'à Dieu ne plaise) vienne à augmenter; que mon ami reste sourd à mes prières, à mes explications; que de plus dures expériences, de plus sombres événements encore, me soient réservés; je gémirai, je fléchirai sous le poids, il me viendra peut-être des moments où le découragement pèsera sur mon âme de tout son poids; mais comment oublierais-je jamais que l'Éternel se tient près de ceux qui ont le cœur brisé et l'esprit froissé?

Octobre 1861.

Je l'avais bien dit. Le soleil se voile parfois; mais il reparaît et nous inonde de ses rayons les plus doux, alors même que nous nous prenons à le croire disparu pour jamais.

Depuis quelques jours le ciel était gris et terne, quand hier matin, subitement, un vent frais s'est levé et a balayé toutes ces sombres brumes qui obscurcissaient le firmament. Le soleil a paru, plus splendide que jamais, tout exprès, je crois, pour être de la fête qui se préparait.

Quelle fête!

La plus simple qui se puisse imaginer.

Point d'invités. Point de bruit. Point de magnifiques cadeaux. Mais beaucoup de joie. Une joie intime, que je renonce à décrire.

Nous avons célébré le jour anniversaire de notre mariage. J'aurais vite fait d'énumérer les cadeaux que nous nous sommes faits, les petites surprises que nous nous étions ména-

gées. C'était bien peu de chose et pour cause. Mais ce que je ne saurais dire, c'est d'abord le plaisir extrême que nous avons ressenti, ma chère Marie et moi, à nous offrir ces petites marques d'affection.

C'est ensuite l'émotion avec laquelle nous avons vu arriver les Michel, puis le malheureux bossu auquel nous avons rendu, il y a deux ans je crois, un léger service. Depuis lors, il est venu, de temps en temps, nous visiter le soir. Taciturne quand il se trouve en face de gens qu'il connaît peu, il s'épanouit dans notre petit cercle au contact de la sympathie que nous lui témoignons. L'isolement, l'infortune irrémédiable dont il se trouve frappé, ont aigri son caractère : notre sympathie est venue, comme un tiède rayon, réchauffer et ranimer son cœur mourant. Notre intérêt pour lui esl allé croissant. Nos enfants ont oublié la répugnance que d'abord leur faisaient éprouver ses infirmités. Élie et Charlemagne ne se font point prier pour s'asseoir sur ses genoux ; la petite Marie ne se lasse point d'é-

couter les fines histoires qu'il lui raconte, tout émaillées de détails instructifs ou amusants. Et voilà comme il est devenu peu à peu l'ami de la maison.

Hier donc, il est venu, plein de joie, nous présenter ses félicitations, bien sincères certainement. Sa voix tremblait, l'émotion couvrait ses yeux comme d'un voile, pendant qu'il offrait à Marie un magnifique bouquet, à moi un livre que je me serais procuré, il y a longtemps, si je n'avais reculé devant la dépense. Ah ! à ce moment-là, je l'ai senti une fois de plus : être aimé, purement et saintement, rien ne saurait donner un tel bonheur. Il y a des éclairs dans notre âme, quand quelqu'un nous donne des marques d'une affection non équivoque, et, à la lueur de ces rapides éclairs, c'est tout un monde féerique qui se révèle à notre œil émerveillé !

L'après-midi (c'était fort heureusement un dimanche ou également bien je me suis imposé la règle de ne point travailler) nous sommes allés avec M. Delombre, notre pauvre ami, en

chemin de fer, à une lieue de la ville. Le temps était si doux, le soleil si radieux, la nature à la fois si sérieuse et si sereine, nos cœurs si joyeux que nous ne rentrâmes que bien tard. La nuit venue, nous montâmes, en attendant le train qui devait nous ramener, sur une élévation d'où le regard plane sur la ville. Au-dessus de la grande cité flottait une lumière incertaine; un murmure confus, troublant seul le profond silence qui nous entourait, montait sourdement jusqu'à nous.

Mais ce qui me laissera un souvenir ineffaçable, c'est la délicieuse conversation que j'eus avec Marie, après notre retour.

Notre protégé, notre pauvre ami le bossu, s'était retiré. Les enfants dormaient à quelques pas, d'un paisible sommeil. Alors, songeant aux quelques années que nous avons vécu ensemble, nous passâmes en revue les joies que le Seigneur nous a accordées, les moments difficiles qu'il nous a fait traverser, depuis notre entrevue au cimetière jusqu'à ce soir-là. Notre existence n'a point été bril-

lante. La fortune rarement nous a souri. Ces innombrables jouissances de la vie que procure l'aisance, nous ne les connaissons point. Ces heureux hasards qui font disparaître soudain la gêne, les soucis du lendemain, ce n'est point à nous qu'ils sont venus. Je me suis même laissé aller à en faire la remarque, en mêlant à mes paroles un peu d'amertume — c'était le vieil homme qui parlait en moi — quand Marie, prenant un léger ton de reproche d'abord, puis l'accent d'une joyeuse conviction, m'a rappelé toutes les raisons que nous avons de rendre grâces au Seigneur.

En ce moment, c'était l'ancienne Marie, la Marie des beaux jours — que dis-je? — jamais elle ne m'avait semblé aussi éloquente, aussi entraînante que lorsque, après avoir comparé notre sort avec celui de tant d'autres qui s'estimeraient trop heureux d'avoir notre position, elle m'a rendu attentif aux bénédictions spirituelles dont nous avons été comblés. Je n'ai pu nier que, grâce à elle, mes convictions se sont affermies. Je crois plus fermement en Dieu, en la vie

à venir, en notre Seigneur Jésus-Christ. Je me trouve au cœur plus de repentance, plus de désir de bien faire, plus d'amour pour tous ceux avec qui je me trouve en relation, pour ceux-là mêmes dont je crois avoir à me plaindre. J'ai au cœur je ne sais quel feu, quelle flamme sainte qui me purifie. Je crois (sauf les défaillances, hélas!), je crois si fermement en les vues paternelles de Dieu à l'égard de chacune des créatures qu'Il a faites à son image, que je me trouve prêt à accepter, tout résigné, les plus dures épreuves, s'il Lui plaît de m'en affliger.

J'ai fait part à Marie, comme au meilleur des confesseurs, de mes sentiments les plus intimes : regrets, espérances, luttes, défaillances, éclipes de ma foi, je lui ai tout dit, et plus je lui parlais, à elle dont l'esprit chrétien me pénètre d'une si respectueuse admiration, plus je me suis senti soulagé et encouragé.

« Mon cher ami, me dit-elle en terminant, une nouvelle année commence pour nous. Combien nous sera-t-il donné d'en passer en-

semble? Qu'est-ce que l'avenir nous réserve? Dieu seul le sait. Mais, quoi qu'il en soit, avançons vers l'inconnu, en disant avec le grand apôtre : « Non que j'aie déjà atteint le but, ou que je sois déjà parvenu à la perfection, mais je fais mes efforts pour y parvenir... J'oublie les choses qui sont derrière moi, je m'avance vers celles qui sont devant moi, je cours vers le but, vers le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ! »

« Voilà, cher ami, notre chemin tout tracé. En avant! Laissons le vent enfler nos voiles, de quelque côté qu'il vienne à souffler; pour nous, tenons d'une main ferme le gouvernail et que Dieu soit notre boussole! »

Ainsi se termina notre journée. Journée de profondes et indicibles émotions!

J'ai appris ce matin, en assistant, malgré moi, à une conversation entre deux de mes clients, que M. le marquis de Bellecour a célébré lui aussi, hier même, l'anniversaire de son mariage.

La fête a été splendide.

Il y a eu dîner de trente couverts. Des laquais en grande livrée servaient aux convives les mets les plus recherchés. Les vins les plus généreux coulaient à flots, tandis qu'une ravissante musiqne charmait les oreilles des invités.

Le soir, grande réception. Des femmes en riche toilette rivalisaient de luxe et de coquetterie; de brillants cavaliers tournaient autour d'elles, leur prodiguant de gracieux compliments.

Toutefois, si j'en crois mes deux interlocuteurs, la joie n'a régné qu'à la surface.

Le marquis essayait en vain de dissimuler le chagrin qui le dévore. Son fils est décidément un enfant gâté, qui tourne mal. Il ne réussit point à passer l'examen qui doit lui ouvrir les portes de l'Académie, et cela, malgré les leçons privées que lui donnent, à prix d'or, les professeurs les plus distingués. Il dépense en orgies des sommes fabuleuses. Il se moque des réprimandes de son père et est allé récemment, dit-on, jusqu'à lever la main

contre l'auteur de ses jours... Quoi d'étonnant que M. le marquis ait l'air chagriné?

Il y a plus. Mme la marquise soutient son fils. Elle unit la dévotion la plus outrée à un amour insensé pour le plaisir; on la voit à tous les offices, mais il n'y a qu'une voix pour condamner sa coquetterie, son extrême irritabilité. Hier même, en pleine fête, elle a relevé avec tant d'amertume une parole innocente de son mari, qu'il a fallu tout le sang-froid de ce dernier, pour éviter une altercation...

. . . . . .

Seigneur, ce n'est point les richesses que je te demande pour nous : c'est Ton Esprit. Là où est Ton Esprit, là est le bonheur.

Janvier 1862.

L'année s'annonce mal.

L'illusion n'est plus possible : c'est un affreux malheur.

Marie est mélancolique !

Depuis longtemps elle était en proie à de sombres pensées ; mais elle luttait, et parvenait à triompher des noires préoccupations qui assiégeaient son esprit. A présent, l'ennemi est dans la place. Il y est entré à la faveur d'une terrible frayeur que nous avons eue. Élie jouait au haut de l'escalier, quand tout à coup un cri se fait entendre ; un bruit sourd l'accompagne ; le pauvre petit avait glissé à travers la porte entr'ouverte ! il gisait au bas de l'escalier, la figure inondée de sang ! Sa blessure fort heureusement n'a rien de grave ; mais c'était trop, pour que Marie résistât à l'angoisse qu'elle a ressentie. Elle a poussé un cri déchirant — puis un rire étrange a erré sur son visage...

Le docteur est accouru. Il a examiné notre petit malade, et n'a trouvé aucune gravité à son état; Marie n'a donné aucun signe de joie. Elle a eu l'air de ne point le comprendre; elle est demeurée impassible, attachant sur le docteur un long regard empreint d'une singulière insensibilité.

Le moment venu de mettre au lit nos chers petits enfants, c'est à peine si elle a souffert qu'ils lui donnassent leur baiser habituel; elle a reçu leurs caresses, sans y répondre; elle n'a point fait avec eux, comme de coutume, sa bonne prière du soir. J'ai dû dire à la petite Marie, pour la tranquilliser, que sa mère était malade.

Quelle nuit j'ai passée, quelle nuit! Ballotté entre la crainte et l'espoir, avec quelle ferveur n'ai-je pas demandé à Dieu de lui rendre la santé!! En cette seule nuit, mes cheveux ont blanchi... ils ont blanchi, en vain; j'ai pleuré en vain, prié en vain... elle s'est levée le lendemain, impassible comme elle s'était couchée la veille. Son esprit semblait l'avoir quittée.

ou du moins n'avoir laissé dans son corps qu'une pauvre partie de soi, suffisante tout au plus pour la diriger dans les circonstances les plus ordinaires de la vie. La meilleure partie de son âme semble s'être envolée; il n'en est resté que la partie inférieure, une espèce de vague instinct, d'intelligence confuse qui se traîne terre à terre.

Il y a huit jours que cet état dure.

Le docteur me fait comprendre à demi-mot qu'il ne reste point d'espoir.

Quel mystère que celui-là! et, pour moi, quelle terrible épreuve!

Qu'est devenue cette intelligence naguère encore si brillante! ce cœur si aimant, qui cependant n'a point cessé de battre, pourquoi soudain est-il devenu froid et insensible? ce foyer d'activité, cette fière ardeur au travail, ce profond besoin de faire le bien, ces sublimes aspirations vers le monde supérieur, qu'est devenu tout cela? oh! qui me le dira? qui lèvera le voile? qui donc? qu'on me le dise! oh! Seigneur, qu'on me le dise!!

Mais ce n'est point ce mystère qui me préoccupe le plus. Celui qui a créé des âmes immortelles en prend soin. Laissons-lui ce soin. Ayons confiance en lui.

Ce qui me tourmente, c'est la douleur de voir à côté de moi ma chère épouse, à laquelle je dois ce qu'il y a de meilleur en moi, vivante et néanmoins privée de vie !

Ce que je ne puis dire à personne, je veux le confier à ce papier. C'est que mon âme est triste jusqu'à la mort. — Oui, jusqu'à la mort. — Que l'état de Marie augmente mes charges, ajoute à mes soucis, aggrave notre position financière, qu'importe? Je supporterai tout; j'essaierai de me créer de nouvelles ressources; mon bras est à peu près rétabi : je ne le ménagerai point... mais cette douleur qui me saisit, quand je la vois, cette fidèle compagne, presque muette et immobile dans son fauteuil, la mère de mes enfants ne répondant plus à leurs caresses... cela me fend le cœur! ma tête se trouble, de brûlantes larmes ruissellent sur mes joues, je me précipite au dehors et je

crie vers le ciel : oh! mon Dieu! mon Dieu! rends à mes enfants leur mère! rends-moi ma fidèle, ma chère épouse! rends-lui son âme!! oh! mon Dieu! me voici : fais de moi ce qu'il te plaira, mais seulement pas cette épreuve-là, elle dépasserait mes forces...

Janvier 1862.

L'état de Marie ne s'améliore point. Son insensibilité augmente plutôt qu'elle ne diminue.

Hier encore le docteur est venu la visiter. Il faut prendre patience, dit-il; le temps fera son œuvre; le réveil de la nature au printemps arrachera peut-être ma pauvre épouse à ses sombres préoccupations; quelque secousse morale rendra « peut-être » à ses facultés l'équilibre dont une secousse morale les a privées. Des « peut-être », de vagues promesses, c'est tout ce que notre excellent docteur ose me donner; il avoue évidemment l'impuissance de son art en présence de maux tels que celui de notre malade.

Un parent éloigné, ayant entendu parler de notre malheur, est venu un peu plus tard nous faire visite. Je ne veux point médire de ses intentions; je ne dirai point qu'il ne soit venu que par pure curiosité, ou bien même

qu'il ait obéi à cet ignoble penchant du cœur humain qui nous fait trouver je ne sais quelle âpre volupté, à contempler chez notre semblable des souffrances que nous ne connaissons pas et dont nous espérons bien ne jamais être affligés.

Toujours est-il que sa présence ne m'a fait aucun bien. Il m'a dit quelques-unes de ces paroles banales qui irritent plus qu'elles ne consolent. « Il faut, mon cher, prendre votre parti du malheur qui vous arrive... Voyez, mon cher, vous n'êtes pas le seul à avoir la vie un peu dure... Dans la rue où je demeure, il y a bien, à ma connaissance, deux hydropiques, un estropié, quatre ivrognes incorrigibles... Vous voyez que de familles où l'on sait ce que c'est que le chagrin... Je vous dis, mon cher, il faut en prendre votre parti: c'est le plus sage. »

Je me tus. Je sentai que ce serait peine inutile d'essayer de convaincre mon interlocuteur de l'inanité de ses prétendues consolations. Il y a des gens auxquels il manque un

sens, le sens des choses élevées : mon cousin est du nombre.

Mais que signifient ces vaines paroles par lesquelles on essaie de me consoler?

Le temps! Il faut prendre patience! — mais comment savoir si la source de mes chagrins ne durera pas toute ma vie? Qui sait si, plus tard, les flots de ma douleur ne s'en échapperont pas plus amers et plus abondants qu'aujourd'hui?

Les souffrances d'autrui! — mais les miennes propres seront-elles diminuées, moins acerbes, moins cuisantes, parce que mon voisin se trouvera livré, lui aussi, à de mortelles angoisses? Mon voisin souffre : je le plains. Il n'y a guère de famille qui ne soit visitée par la douleur : c'est vrai. Souffrir, c'est le sort commun à tous... mais chacun n'en ressent pas moins vivement ses propres souffrances. Que je sois en nombreuse compagnie pour me noyer, ou que je me trouve seul, absolument seul, au moment où le flot me submerge, qu'importe? La lutte suprême,

les efforts désespérés que je ferai pour sauver mes jours ne seront-ils pas, dans les deux cas, identiquement les mêmes? Oh! Marie! Marie! Je ne vois qu'elle! Je ne vois que son œil morne, sa froide inertie, la sombre puissance qui tient son âme captive! Je ne vois que *ma* peine, *ma* tristesse, *mon* cœur ulcéré, tourmenté, *mon* âme triste jusqu'à la mort!

Telle était, hier, la disposition de mon esprit.

Elle a changé ce matin, grâce au bon pasteur que j'ai fait prier de visiter ma pauvre chérie.

Il a essayé de ranimer son esprit, en lui parlant avec la plus grande douceur des choses les plus indifférentes d'abord, puis de ce qui la touchait de plus près, de ses enfants surtout: tout a été inutile. Marie est demeurée silencieuse; rien ne semble assez fort pour rompre je ne sais quelle préoccupation qui tourmente son esprit. Un rapide sourire a glissé sur sa figure au moment où le pasteur lui a promis que ses enfants feraient quelque

jour sa joie... mais cela n'a duré qu'un instant.

C'est ensuite à moi que notre ami s'est adressé.

Me voyant tout accablé, il m'a pris la main, et m'a dit de si consolantes paroles, si simples et si élevées, si profondes et si cordiales, il les a dites avec une telle autorité et un tel abandon, qu'elles ont été tout droit à mon cœur. Les reproduire, je ne le pourrais; je veux du moins les résumer, afin d'en retrouver plus aisément le sens toutes les fois qu'il me sera possible d'y arrêter ma pensée.

Il m'a fait entrevoir d'abord que la douleur, sous les mille formes qu'elle revêt, n'est point envoyée aux mortels par quelque divinité malfaisante, prenant plaisir à torturer de pauvres créatures d'un jour: non, c'est l'homme qui, en laissant entrer dans son cœur l'amour du mal, la révolte contre son créateur, la transgression des lois que Dieu lui a imposées de sa haute et sainte autorité, c'est l'homme qui a rendu la douleur possible, la douleur phy-

sique qui, le plus souvent, n'est qu'une conséquence de nos défaillances morales, la douleur morale surtout, mille fois plus redoutable que les plus terribles souffrances du corps. C'est nous-mêmes qu'il faut accuser de nos malheurs, quoi qu'il en coûte à notre amour-propre, ce n'est point le Très-Haut. « Où serait l'indigence, s'écrie avec raison l'éloquent Lamennais, où serait l'indigence, si chacun cherchait premièrement le royaume de Dieu et sa justice, c'est-à-dire si, docile à la loi de Dieu, aux devoirs qu'elle impose, chacun s'efforçait avant tout de les accomplir fidèlement? Chargez l'équité, la charité de la distribution des biens que la terre nous prodigue, et il y aura pour tous de la nourriture, des vêtements pour tous. La misère est la fille de l'injustice, de la cupidité égoïste, du criminel mépris des saints devoirs de l'humanité, de leur violation si générale, si permanente, qu'on s'est presque habitué, par une effrayante aliénation de la conscience, à la confondre avec l'ordre même. Donc, Seigneur,

que ton royaume vienne! Que ta loi devienne la loi du monde régénéré! Que la faim et la nudité n'y soient plus le partage des trois quarts de la race humaine! Qu'il soit la demeure, non plus d'ennemis acharnés à se nuire, mais de frères empressés à se secourir mutuellement! Que, plus nombreux de jour en jour, tes enfants s'unissent pour détruire le mal, pour abattre le temple de Satan, et reconstruire le tien sur ses ruines! » Et ce qui se dit à bon droit de la misère, de l'indigence, on a le droit de l'appliquer aussi à la maladie, à la mort! oui, à la mort que les saints livres appellent le salaire du péché. — Eh! qui est-ce qui se refuserait à admettre que la mort eût pu n'être qu'un « délogement » sans douleur, un doux passage d'un premier mode d'existence à un autre plus parfait, si le péché n'était venu troubler, par mille influences qui échappent à l'analyse, le plan primitivement tracé par Dieu pour la fin de notre existence terrestre? Qui est-ce qui oserait nier que l'aiguillon de la mort, c'est avant tout le sen-

timent du désordre qui remplit nos cœurs, c'est l'angoisse du remords; c'est, quoi qu'on dise, la crainte de paraître devant un sévère tribunal, ce sont les aveux et les appréhensions d'une conscience qu'abandonneront, au dernier moment, les appuis trompeurs du monde et ses fallacieuses promesses?

Ces réflexions m'ont donné à penser.

Je me suis souvenu, en un clin d'œil, de mainte expérience que j'ai faite; en cherchant à l'entour de moi, en sondant mon propre cœur, il me devenait trop facile de corroborer, par mainte preuve, les assertions de mon digne interlocuteur.

Grâce à la hauteur où était montée notre conversation, j'avais perdu de vue Marie; son image (elle-même se trouvait dans la pièce attenante) se présenta subitement devant mon esprit.

« Mais, Marie, m'écriai-je, elle, si douce, si bonne, si pure, pourquoi est-ce précisément elle qui se trouve réduite à un si triste état? Pourquoi la souffrance est-elle, bien

évidemment, si mal proportionnée au péché? »

— Je vous accorde, cher ami, me fut-il répondu, que la souffrance et la joie ne semblent pas distribuées, sur terre, conformément aux lois de l'équité; j'en conviens, tout en faisant remarquer que, ne voyant le plus souvent que les apparences, nous ne sommes peut-être pas à même de baser notre jugement sur des données certaines.

Mais l'iniquité fût-elle tout ce qu'elle nous paraît, révoltante, monstrueuse, pensez-vous qu'il y ait lieu d'en accuser Dieu? Ne pensez-vous pas que, tolérée, nécessaire *ici-bas* pour des raisons que nous ne pouvons qu'entrevoir, elle rentrera dans le néant dès qu'il ne sera plus besoin de son rôle temporaire?...

— Je ne vois pas trop...

— Attendez. Écoutez ceci, et vous comprendrez mieux ma pensée. Cessez de voir dans la souffrance uniquement un châtiment. Elle est châtiment; mais elle possède aussi une vertu pédagogique, sanctifiante. C'est ce

que vous diront des milliers d'hommes d'élite, grands entre tous au point de vue moral, modèles sublimes vers lesquels se tournent instinctivement les regards de la foule. Écoutez leurs aveux! Qu'ils vous racontent leur vie! Demandez-leur s'ils ont souffert et ce qu'ils pensent de leurs souffrances... tous ils vous diront, qu'après avoir murmuré contre Celui qui les affligeait, ils ont fini par le bénir; ils ont mouillé de larmes de reconnaissance la main qui les frappait. D'autres, il est vrai, se sont révoltés jusqu'au bout contre la souffrance qui les visitait; plus elle a grandi, plus ils ont frappé les airs de leurs blasphèmes et de leurs malédictions: mais ils étaient *libres* de profiter de leurs épreuves, pour purifier leur âme, pour se replier sur eux-mêmes, pour contempler ce monde intérieur, visible à leurs seuls regards, que voilent les joies terrestres non moins que les ténèbres du péché.

« J'en sais qui ne se lassent point de remercier le bon Dieu de leur avoir fait traversez tous les lieux profonds de l'infortune. Cons-

tamment favorisés du sort, heureux au gré de leurs souhaits, ils avaient laissé s'éteindre l'un après l'autre ces feux purs, ces nobles flammes qui excitent le cœur humain au culte de Dieu, à la charité, à l'humilité, à l'abnégation, à l'amour du monde invisible; il a fallu les orages de l'adversité, pour ranimer en eux les saintes ardeurs.

— Il est vrai; je ne suis point sans en avoir fait quelque expérience...

— Ce n'est pas tout encore.

Ce que l'expérience nous enseigne au sujet des souffrances, au sujet de la vertu béatifiante qui s'y trouve renfermée, la réflexion le confirme.

« Dites-moi : pouvez-vous vous figurer que Dieu ne soit point l'amour parfait? L'amour, n'est-ce point ce qu'il y a de plus pur, de plus admirable dans notre âme? N'est-il pas nécessaire d'admettre que ce qu'il y a en nous de plus divin constitue l'essence de la divinité même ? »

— Oh! oui, interrompis-je, c'est ce que

j'ai vivement éprouvé aux heures les plus belles de ma vie.

— Et c'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue.

« Dieu est amour! C'est là la vérité à laquelle il faut réserver la meilleure partie de notre cœur. Il faut y veiller avec le soin le plus extrême: seule, elle explique l'univers; seule, elle explique Jésus-Christ; seule, elle montre à l'homme le but suprême où doivent tendre tous ses efforts, et seule encore elle l'aide à traverser, d'un pied ferme, les sombres abîmes où ne pénètre point la lumière incertaine et vacillante de la raison humaine. Seule elle est capable de nous donner ici-bas, au milieu des obscurités qui nous enveloppent, les consolations les plus douces, en attendant qu'elle nous apparaisse, dans la vie à venir, rayonnante des étincelantes clartés de l'évidence.

« En présence de cette conviction là, que deviennent, je vous le demande, les doutes que fait surgir dans notre esprit le spectacle,

apparent plutôt que réel, d'une inique répartition des joies et des peines? Si Dieu est l'amour même, il veut le bonheur de toutes ses créatures. S'il veut votre bonheur à vous, qui que vous soyez, il ne manquera pas de susciter dans votre vie des circonstances telles que vous puissiez arriver à la fin qu'il vous propose; à vous de remplir les conditions morales sans lesquelles il n'y a point de félicité. De quoi vous plaignez-vous? pauvres et ingrats vermisseaux qui ne savez que murmurer, au lieu de tressaillir de joie, en songeant à l'avenir magnifique qu'il vous est permis et possible de conquérir! Ici-bas, au devoir; là-haut, à la joie. Ici-bas, les semailles; là-haut, la moisson. Ici-bas, la foi; là-haut, la vue.

« Vous-même, mon cher ami, m'a-t-il dit au moment de me quitter et en me serrant affectueusement la main, marchez par la foi, quoi qu'il arrive, et vous ferez à votre tour l'expérience que tant d'autres ont faite... Promettez-vous? »

Pour toute réponse, j'ai légèrement serré la

main qu'il avait mise dans la mienne. Toute ma pensée venait de se reporter sur Marie. Mon infortune, un instant oubliée, venait de reparaître devant mon esprit, plus grande que jamais. Marie, toujours immobile, froide, plus morte que vive; mes trois enfants, privés des soins, des caresses, je dirais presque de l'affection de leur pauvre mère, qui cependant vit et respire et se meut auprès d'eux — quoi de plus triste? où trouver une position aussi affreuse que la mienne?

Cependant ma conversation avec M. le pasteur m'a fait grand bien. Plus je l'écoutais, plus il me semblait que l'esprit de vérité parlait par sa bouche.

Deux heures après m'avoir quitté, il m'a envoyé un petit livre dont il semble faire grand cas. Il paraît qu'il n'est pas facile, en ce moment de se le procurer; c'est son propre exemplaire qu'il m'a communiqué, exemplaire dépareillé par suite d'un fâcheux accident sans doute, car le titre a disparu ainsi que les six premières pages.

Il me semble écrit à l'adresse des malheureux; je ne serais point surpris d'apprendre quelque jour que c'est bien pour eux tout spécialement qu'il a été composé. Il exhale un suave parfum de mysticisme qui plonge l'âme dans une molle rêverie et lui fait oublier momentanément tous ses sujets de douleur. Puis, en d'autres endroits, c'est à lutter qu'il vous convie; il en sort des voix qui vous crient de travailler courageusement, avant que la nuit vienne, où cesse tout travail; puis encore, il vous fait contempler l'homme de douleur, le Roi de gloire, qui a lutté plus que personne et qui maintenant trône au plus haut des cieux. La forme, peut-être, laisse à désirer; mais que d'excellentes pensées! Combien j'aimerais que tous ceux dont le cœur saigne puissent y trouver de quoi calmer leurs plaies, en attendant qu'ils aillent habiter ces régions sereines où il ne se verse plus de larmes!

Que ce soit ma récompense, après le labeur de la journée qui finit, d'en copier, bien lentement, quelques fragments que je tiens parti-

culièrement à conserver. L'auteur, quel qu'il soit, ne démontre pas, ne raisonne guère; il affirme, il fait appel surtout aux secrets instincts du cœur, et le cœur qui l'écoute se rend à ses appels et accepte ses affirmations.

« Il y a, dans certaines âmes, une foi cachée qui ne se montre qu'au moment de la souffrance et de l'épreuve. Estimez-vous donc heureux, vous qui souffrez, de ce que Dieu daigne faire en vous l'épreuve de ce dont vous pouvez être capables, avec le secours de sa grâce. Réjouissez-vous, de ce qu'il veut développer en vous, et mettre au jour, des forces morales qui vous étaient inconnues. Ne murmurez donc pas de ce que votre destinée peut avoir de douloureux: ce serait murmurer sur ce qui doit faire votre bonheur et votre gloire.

« Le moindre petit brin de foi est encore de la foi. Lors même que cette confiance n'est plus, dans son extrême faiblessse, qu'un lumignon à peine fumant, elle peut encore devenir une flamme pure, qui répandra sa lumière bienfaisante au milieu des ténèbres de

la tribulation, pourvu qu'elle s'attache à cette éternelle vérité: Dieu est vivant, il est amour. et il n'a pas oublié d'avoir compassion de celui qui souffre. —

« Il y a, dans les souffrances mêmes, des joies qui peuvent relever le cœur de son profond abattement. Aucun affligé n'est privé d'une certaine mesure de soulagement qui. bien que très-peu sensible, n'en est pas moins un don précieux de l'éternel amour. Heureux qui sait encore jeter vers le ciel un regard de reconnaissance, pour tout ce qui allége ses douleurs et son affliction, pour chaque parole consolante qui vient tomber dans son âme. pour chaque souffle bienfaisant qui vient restaurer son être ! —

« Que votre foi soit sans bornes, comme la bonté et la toute-puissance de Dieu. Espérer et croire, là où il n'y a plus à espérer, c'est honorer Dieu, et se préparer d'une manière certaine des joies et des jouissances pour l'avenir. —

« Si la Providence vous présente à boire un

calice amer après l'autre, de telle sorte que votre cœur en vienne à douter de la compassion du Seigneur, dites-vous à vous-mêmes : Le soleil peut-il jamais être sans rayons, et le Dieu qui est amour, pourrait-il n'avoir plus d'amour? —

« Quand les afflictions vous oppressent, qu'elles soient et demeurent, autant que possible, un secret pour les autres. Ayez assez d'humilité pour supporter plus que les hommes ne savent. —

« Ce qui est petit et insignifiant, se développe vite, mûrit promptement. Tout ce qui est grand, important, exige, pour se développer et pour mûrir, un temps plus considérable. Il en est de même de la destinée de l'homme. Elle ne peut se développer que peu à peu, et souvent il faut que les personnes que Dieu veut préparer et former pour quelque chose de grand, attendent et persévèrent plus longtemps que les autres. Heureux celui qui ne veut rien obtenir par force, mais qui attend en silence et avec patience, qui souffre

avec résignation, aussi longtemps qu'il faut souffrir! il se trouve peut-être bien près du point de sa maturité, du moment de sa délivrance. —

« C'est souvent dans les moments les plus terribles qu'il s'opère une crise heureuse dans notre sort. Dites-vous donc bien, dans vos heures les plus tristes et les plus pénibles : les choses ne peuvent rester toujours dans cet état. Et si tout autour de vous devient plus sombre, plus effrayant, plus épouvantable, sans que vous sentiez seulement de loin l'approche d'un Dieu qui se dispose à vous secourir, attendez jusqu'à ce que la nuit des tribulations soit encore plus sombre, jusqu'à ce que l'orage gronde avec plus de force sur votre tête, alors, bien certainement, le moment de votre délivrance n'est plus éloigné. —

« Ceux qui se confient en Dieu ne sont jamais confus. Son cœur est toujours plus grand que notre cœur. Il nous fortifie, quand notre force paraît épuisée; il nous aide à l'instant où nous n'attendions plus de secours. —

« Lorsque tout s'arme contre vous, lorsque les tempêtes et les tourments du malheur et de la tribulation se déchaînent sans vous laisser aucun espoir de salut, écoutez encore de loin la voix qui vous crie : *Quand même les montagnes crouleraient et que les collines seraient renversées, ma grâce ne se retirera point de toi, a dit l'Éternel.* »

Je m'arrêterai sur cette pensée.

Ma lampe va s'éteindre; mes yeux sont fatigués; mon cœur est brisé; mais l'Éternel me dit : *Quand même les montagnes croule-raient, quand même les collines seraient renversées, ma grâce ne se retirera point de toi.*

Février 1862.

L'homme ne vit pas de pain seulement; mais il lui faut du pain pour vivre. Et moi, je ne sais pas où en trouver pour l'entretien de toute ma famille.

Ce n'est point seulement du pain qu'il me faut donner à mes enfants; il me faut des vêtements pour les habiller; il faut payer les leçons de la petite Marie, et bientôt il faudra payer le maître de ses deux frères. Il faut donner à notre bonne ses gages, à notre propriétaire son loyer, et toutes ces dépenses vont en augmentant : les enfants grandissent, tout renchérit... tandis que mes revenus diminuent de jour en jour.

Autrefois, Marie travaillait. Elle suffisait presque, à elle seule, à tous les soins du ménage; elle confectionnait elle-même les vêtements de ses enfants, les siens propres : aujourd'hui tout est changé. Non-seulement elle est incapable de s'occuper des besoins d'autrui;

il faut veiller sur elle-même comme on ferait d'un enfant. Autrefois, je gagnais, bon an mal an, suffisamment pour ajouter à notre petit capital; depuis un an, je suis obligé de prendre sur mes épargnes, pour suffire à toutes nos dépenses. D'anciens clients m'ont quitté; quelques nouveaux les ont remplacés, il est vrai; mais, tout compté, j'ai perdu. Et pourquoi cela? Mon habileté a-t-elle diminué? mon renom d'honnêteté est-il terni? suis-je moins consciencieux que jadis? Non pas. Voici.

Un redoutable concurrent semble avoir pris à tâche de me ruiner. Il s'est établi juste en face de moi, à l'angle de la rue; il s'est ingénié à orner la devanture de sa boutique, de manière à frapper l'attention des passants les plus indifférents; les journaux de la localité reproduisent, sur tous les tons, ses pompeuses annonces; il promet, avec une imperturbable assurance, de rendre à ses clients des services presque miraculeux. Il « fait la joue. » Il allonge artistement les yeux. Il vend des poudres, des onguents, des parfums prodigieux.

Il s'engage à refaire, à qui le paie, un teint de lis et de rose, et ceux qui se laissent prendre à ses audacieuses promesses ne tardent point à s'apercevoir qu'ils ont été dupés par un habile et avide charlatan.

Mais ce n'est point de cela que je me plains. Car ainsi va le monde. Les gens veulent qu'on les trompe. Aux charlatans, sauf quelques exceptions, la bonne part, la chance, le succès. Cela se voit partout, dans la gent des coiffeurs, dans le monde des commerçants, des industriels, non moins que dans la plupart des carrières libérales, et même, ô honte! jusques dans certaines hautes régions... que je ne veux point nommer.

Ce n'est donc point de cela que je me plains, mais des moyens déloyaux auxquels mon rival n'a point craint de recourir pour me faire du tort. Pour me ruiner, il n'a reculé ni devant de fines railleries ni devant de subtiles calomnies; il les a semées si habilement qu'elles grandiront assez pour me faire du tort, mais non pas assez pour qu'il me soit

possible de les dénoncer ouvertement. C'est la ruse incarnée que cet homme-là merveilleusement doué pour me faire beaucoup de mal, pendant quelque temps au moins, jusqu'à ce que ses fourberies soient dévoilées. Je m'indigne en secret, ma conscience révoltée proteste; j'ai confiance dans des temps meilleurs; mais encore, qui sait? que de coquins heureux ne voit-on pas demeurer paisiblement en possession, jusqu'à la fin de leurs jours, de positions obtenues grâces à de criants passe-droit, ou acquises par les manœuvres les plus frauduleuses?

En attendant, il me faut, pour vivre, des ressources extraordinaires.

Je fais à notre capital de larges brèches, quoi qu'il m'en coûte.

La société de secours mutuels à laquelle je suis heureux de m'être associé m'allouera tous les mois, tant que durera la maladie de ma femme, une subvention, légère il est vrai, mais précieuse.

Notre ami le bossu, M. Delombre, que Dieu

veuille bénir! nous aide largement. Quelle délicatesse de procédés! quel cœur généreux! Quand je fais difficulté d'accepter les dons qu'il m'offre, lui qui semble avoir besoin de tous ses revenus, « c'est un prêt, me dit-il, un simple prêt; vous me rembourserez quand les temps seront meilleurs, » et avant que j'aie le temps de refuser le voilà disparu.

Dernière ressource : je dépense le moins possible. Je m'impose quelques légères privations. On ne me sert de la viande que trois fois par semaine. Je me refuse impitoyablement toute dépense qui n'est point de haute nécessité. Je fais retourner l'étoffe de mes habits, au lieu d'en acheter de neufs. Ma lampe étant usée, je me suis mis à la simple chandelle, bien que mes yeux fatigués depuis longtemps et obscurcis par les larmes que je verse en secret, s'affaiblissent rapidement.

Je sais fort bien que si j'allais frapper à telles portes, je finirais par trouver quelque secours... Mais comment ferais-je pour supporter la dureté de tel employé, pour affronter

les reproches immérités de tel riche? oh! non, non! je frémis rien qu'en songeant à ces démarches humiliantes. Je cacherai mon embarras, dussé-je sacrifier les quelques centaines de francs que nous avons amassées, Marie et moi, à la sueur de notre front, dussé-je m'imposer plus de privations encore que par le passé. — Je suis pauvre, mais pauvre honteux, incapable de tendre la main — oh! riches, qui n'avez d'autre souci que de gérer votre immense fortune! si vous saviez! si vous saviez ce que c'est pour l'honnête homme, battu des flots de l'adversité, que d'être accablé sous le poids du chagrin, d'avoir le cœur comme assiégé de soucis mortels, tandis qu'à sa porte heurtent le dénuement, la maladie, la misère, l'affreuse misère!

M. le marquis m'a demandé récemment des nouvelles de Marie. Voyant mon air affligé, il m'a demandé si j'avais quelques soucis. Je lui ai dit l'état de Marie; je lui ai fait entrevoir une partie de la vérité. « Je vous enverrai des secours, » m'a-t-il dit, s'appitoyant vive-

ment sur mon sort, car il ne manque pas de bons sentiments; je vous enverrai dès demain... »

Quatre jours se sont écoulés depuis lors; je n'ai point eu de ses nouvelles. Il m'a oublié. Il a bien autre chose à faire. Il se croit parfaitement charitable, parce qu'il verse tous les ans je ne sais quelle petite somme entre les mains des personnes chargées de recueillir des fonds pour l'extinction de la mendicité.

Quant à M. Vilargent, oh! s'il me voyait, ce serait autre chose! il a, lui, plus que des mouvements passagers de générosité; il a le cœur bien placé; ce qu'il promet, il le tient, mais il est loin depuis quelques mois, et je ne pourrais pour rien au monde me décider à lui écrire.

Et pendant que je suis en proie à tant d'angoisses, pendant que la pauvreté marche à grands pas vers moi, que de riches qui laissent indolemment leurs jours s'écouler au milieu des énervantes jouissances d'un luxe effréné! Oh! s'ils avaient à supporter, un jour seulement par an, les privations que

j'endure depuis des semaines, combien ils s'empresseraient de consacrer une bonne partie de leur superflu au soulagement des pauvres honteux!

Mais je ne leur porte point envie. Je ne veux point non plus les accuser. Je me souviens trop bien des pages que j'ai écrites il y a quelques mois seulement.

En ce moment surtout, je serais bien coupable si je laissais de tels sentiments s'emparer de mon âme.

N'ai-je pas bien des sujets de reconnaissance envers Dieu? L'espoir est-il donc entièrement banni de mon cœur? l'espoir de voir Marie rendue à la santé? et, auprès de ce bien-là, que sont tous les autres?

Elle s'est intéressée à ses enfants. Pour la première fois, depuis des semaines, elle les a serrés, avec effusion, contre son cœur. Elle a demandé à Marguerite de lui réciter quelque chose. « Oh! oui, petite mère s'est écriée la petite, volontiers, et même je te chanterai, si tu permets... écoute bien. »

Alors la chère enfant, d'une voix doucement émue, s'est mise à dire, sur une mélodie simple et gracieuse, les paroles suivantes:

« O notre Dieu, céleste Père,
Avec bonté vois tes enfants.
Prête l'oreille à leur prière,
Bénis leurs vœux, bénis leurs chants!
Remplis nos cœurs, par ta loi sainte,
De ton amour et de ta crainte.

« Bientôt rentrés dans nos demeures,
Et sur Jésus fixant nos yeux,
Consacrons-lui nos jours, nos heures,
Et suivons la route des cieux:
Auprès de ceux qui l'ont suivie
Allons à l'éternelle vie. »

Quand elle eut fini, elle s'adressa à sa mère.

« Eh bien, petite mère? Cela n'est-il pas fort beau? Et encore il faudrait entendre quand nous sommes au complet! Soixante-quatre petites filles de mon âge, chantant, à deux voix, ces belles paroles! Je ne saurais te dire combien cela est beau! J'aime surtout les mots: « Bénis leurs vœux; » toutes les fois que j'y arrive, je demande au bon Dieu... »

La petite fille s'interrompit brusquement. « Eh bien, qu'est-ce que tu lui demandes ? » dit Marie, retrouvant tout à coup sa voix ordinaire, le ton animé qui lui était habituel avant qu'elle fût malade.

— Faut-il le dire ? reprit Marguerite toute rouge d'émotion. « Eh bien, je lui demande... de te rendre la santé et la gaîté, chère, bonne, excellente mère... » et au même instant elle se précipita dans les bras de Marie, couvrant sa figure de baisers.

Mais Marie venait de reprendre son air impassible. Sa mélancolie était revenue. La vie avait essayé de reprendre ses droits sur son âme : elle l'avait essayé en vain.

Mais ce réveil momentané n'est-il pas de bon augure, quelque peu qu'il ait duré? Qui sait si dans quelques jours, si demain peut-être il ne se fera pas dans cette âme engourdie quelque mouvement plus profond, quelque crise vraiment salutaire ? Et alors, que serait-ce qu'un peu de gêne à supporter, quelques mauvaises petites calomnies à endurer, les pri-

vations, les fatigues, les soucis les plus pénibles, que serait-ce que tout cela, si j'avais, pour les partager avec moi, ma fidèle compagne, saine de corps, mais surtout saine d'esprit!

J'espère.

20 Mars 1862.

Je n'espère plus.

Tout est perdu. Je n'ai plus de joie, plus de calme, plus le moindre désir de vivre. Un mauvais esprit me persécute. Mes bonnes résolutions — évanouies. Mes meilleures pensées — disparues, anéanties. Oh! douleur que je ne saurais dire à personne! à personne!

Qu'est-ce donc que cette vie? quel charme présente-t-elle? N'a-t-on pas eu raison de dire que le mieux serait de ne point naître?

Où est la joie? où le bonheur? Qu'on me montre un seul homme qui ait lieu d'aimer la vie! Bonheur! bonheur! qu'es-tu, sinon une vaine chimère, une parole vide de sens? — —

Il n'y a que malheur et tristesse ici-bas. — Et ailleurs, qu'y a-t-il? Qui est-ce qui est revenu d'ailleurs? — —

Heureux de ce monde, je vous défie de vous dire vraiment heureux! Mais de quoi donc vous réjouiriez-vous? De votre santé? La maladie viendra, tôt ou tard, vous visiter. — De

vos somptueux festins? Ils ne dureront pas. — De vos fêtes, de vos spectacles, de vos palais? Mais laissez quelques jours s'écouler, et tout ce qui vous réjouit aujourd'hui sera tombé dans le néant.

Le néant! c'est ce qui vous attend.

Ne voyez-vous pas sur tous vos plaisirs se projeter l'ombre du néant!

Votre tombe va se creuser, et j'y vois descendre avec vous vos jouissances, vos honneurs, votre considération, tout ce qui vous charme aujourd'hui! Oh! renoncez à vos joies éphémères; couvrez-vous de cendre, prenez le deuil. Pleurez sur vos ancêtres, car où sont-ils? Et vous-mêmes, où serez-vous dans peu de temps? Je vois s'avancer vers vous deux sombres fantômes auxquels vous n'échapperez point : la maladie et la mort. Ne sentez-vous pas les battements de leurs ailes? Mettez la main sur votre cœur : n'est-il pas glacé d'horreur? La terre est-elle autre chose qu'un vaste suaire qui tous vous enveloppera? Qu'est-ce que des joies auxquelles se mêle, comme une

horrible amertume, le sentiment qu'elles ne dureront qu'un peu de temps? Qu'est-ce, pour le condamné à mort, qui n'a qu'une heure à vivre, qu'est-ce que les mets choisis dont on couvre sa table? Comprendriez-vous qu'il ne les repoussât pas avec dédain? Et vous, riches et puissants, de quel cœur donc toucheriez-vous aux jouissances qui se dressent devant vous, sachant qu'un peu plus loin un squelette hideux vous tend les bras?

Mais du moins vous avez, vous, en votre possession quelques heures de joie. Pour vous, le festin est prêt. Ah! je comprends que quelques-uns d'entre vous portent avec délire à leurs lèvres frémissantes la coupe du plaisir, en s'écriant : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons! »

C'est au pauvre misérable, déshérité de toutes les jouissances que donnent la santé et la fortune, qu'il faut laisser le droit de maudire tous les instants de son existence. ———

Eh! que m'importe à moi la vie? qu'est-ce qui me la fait désirer?

J'ai travaillé; j'ai suivi le droit chemin de l'honneur : je suis ruiné.

J'ai cru trouver un ami : il ne me comprend pas; il m'abandonne.

Ma femme? morte, bien que son cœur n'ait point cessé de battre. Je sais aujourd'hui que jamais il ne lui sera donné de recouvrer l'usage de sa raison; il faut renoncer à tout vain espoir.

Moi-même, ma vue se trouble de plus en plus; j'ai de fréquents éblouissements; je vois double... le docteur m'a fait entendre qu'il faudra me soumettre, sans tarder, à une cruelle opération, au bout de laquelle, peut-être, sera la cécité!

Et je ne maudirais pas le fardeau de l'existence?

Oh, oui! redoutable fardeau pour tous! car tout, sur notre pauvre terre, tout est matière à tristesse.

On vante les jouissances que donnent l'art, la science; on parle de justice, de générosité, de vertu... mais la science humaine est-elle

autre chose, sera-t-elle jamais autre chose qu'une ignorance splendide? les notes les plus émouvantes font-elles autre chose que réveiller en nous le sentiment de l'infini prêt à nous dévorer? La justice, la générosité, mots sonores! formes brillantes sous lesquelles se cache le plus hideux égoïsme. Non, l'amitié, l'humilité, le courage, la vertu, tout ce que l'on vante et tout ce que l'on bénit, je n'y crois plus. Tout n'est que misère ici-bas. Misère brillante chez les uns ; chez les autres, misère nue, misère affreuse. Les plus sages sont ceux qui, maîtrisant une lâche crainte, osent, d'une main ferme, mettre fin à des jours qu'ils n'ont pas demandés, qu'une aveugle puissance leur a imposés contre leur gré, et qu'il ne dépend que d'eux de trancher, avant d'avoir vidé jusqu'à la lie la plus immonde la coupe fatale de la vie. . . . . .

. . . . . .

Mais qu'ai-je dit? Quel égarement est le mien? Oh! puissances bénies qui si souvent

m'avez soutenu, divine foi, sainte espérance, ne m'abandonnez point! séchez les larmes amères dont le désespoir vient d'inonder mes joies amaigries! purifiez mes lèvres et calmez mon cœur, mon pauvre cœur! et que la dernière parole peut-être que je trace sur ce papier, la dernière parole qui sort de ma plume avant que la lumière de mes yeux s'éteigne à jamais..., que cette parole ne soit point un blasphème..., qu'elle soit la parole... d'un chrétien!

Seigneur, je crois... subviens à mon incrédulité!

III. Épilogue.

I.

Paul Lepetit n'avait que trop pressenti la vérité.

Peu après avoir tracé les lignes que l'on vient de lire, une iridite lui fit entièrement perdre l'usage de la vue.

Ce n'est donc point à son journal que nous pourrons recourir, pour raconter les derniers mois de son existence; nous essaierons de les résumer, en reproduisant librement les nombreux détails que nous devons à un témoin oculaire qui, peu après la date fatale du 20 mars, se trouva presque continuellement auprès du pauvre malade, nous voulons parler de M. Delombre, le bossu, dont il a été question, à différentes reprises, dans le bref journal que nous venons de reproduire.

C'est à lui que Lepetit légua, peu avant de

mourir, les pages auxquelles, pendant dix ans, il avait confié les diverses émotions qui marquèrent son humble existence.

« Faites-en, lui dit-il en les lui remettant, l'usage que vous jugerez le meilleur, une fois que je ne serai plus; communiquez-les, si vous le jugez utile, aux amis que vous trouverez; je vous y autorise, pourvu que vous leur disiez que je ne suis point mort sans regretter amèrement de ne point avoir eu toujours en mon Seigneur la foi qui m'a soutenu vers la fin de mes jours... Si parmi eux il en est qui connaissent, eux aussi, le sombre découragement qui, pendant un temps, a troublé mon âme, dites-leur de ma part qu'il est possible à l'homme de surmonter, par la foi, la plus rude adversité... »

C'est M. Delombre qui devint comme l'ange tutélaire de cette famille si rudement éprouvée.

Que de fois nous nous sommes senti ému jusqu'aux larmes, en écoutant ce pauvre bossu raconter avec la plus touchante simplicité les derniers mois de cet obscur chrétien, ne se

doutant pas que lui-même personnifiait, à côté de son bienfaiteur, la reconnaissance qui s'ignore, l'abnégation qui trouve en elle-même sa plus douce récompense!

C'est l'une des manies de notre temps d'élever des statues; bientôt, la plus petite ville en possédera au moins une. Que de gens obscurs dont aucun journal ne répète le nom, à qui nul ne songe à élever le plus petit monument, et qui néanmoins ont été plus grands, héros ignorés, nobles esclaves du dévouement, que tel misérable qui n'a usurpé un peu de réputation qu'à force de bassesse et d'habileté! Il est vrai qu'il y a quelque chose de plus souhaitable, pour les âmes sérieuses, que les honneurs que la terre décerne tant aux vivants qu'à ceux qui ne sont plus... C'est ce que nous avons senti, avec plus de force que jamais, en nous associant par la pensée au «pauvre aveugle» pendant les derniers mois de son existence.

«Pauvre» aveugle! est-ce trop dire?

On sait quelle était la position de Lepetit

au moment où il dut renoncer à continuer son journal. Ses ressources étaient presque nulles; il n'avait pour vivre que le mince produit de son travail qui allait diminuant par suite d'une déloyale concurrence, par suite aussi des fréquentes indispositions dont il avait souffert pendant la dernière année. Deux apprentis servaient, il est vrai, ses clients, en cas d'empêchement du maître; l'un d'eux surtout, sincèrement attaché à Paul, faisait de son mieux pour les contenter : mais la clientèle n'en déclinait pas moins d'une manière fort sensible.

Pour faire vivre les siens, pour joindre les deux bouts de l'année, Paul dut entamer les économies qu'il avait réalisées pendant les premières années de son mariage; mais elles étaient peu considérables et s'épuisèrent au bout de quelques semaines. Les secours à espérer de la part de la société dont il était membre se montaient à un chiffre peu élevé, et les parents éloignés qu'il avait en ville n'étaient point en position de faire le moindre sacrifice en sa faveur.

Restait la charité soit privée soit publique. Mais Paul avait le cœur trop bien placé pour y recourir sans y être forcé par la misère la plus cruelle. Tendre la main! son âme se révoltait à cette seule pensée; plutôt mourir d'inanition que mourir de honte!

Mais ce n'est point de son seul avenir à lui que se préoccupait le malheureux. Il songeait à ses pauvres enfants, dont l'aîné n'avait que sept ans accomplis, à sa pauvre épouse : plus faible qu'un enfant, elle avait plus besoin que lui d'un ferme appui, d'un fidèle ami qui fût capable de soutenir son corps défaillant et de veiller, avec une persévérante sollicitude, sur son esprit infirme.

Cependant l'homme, l'ami qui jusque-là avait mis à son service toutes les ressources du dévouement, se trouvait lui-même en proie à la plus terrible misère. Il se trouvait désormais privé de la vue!

Il fallait une telle infortune pour arracher à Paul Lepetit ce cri déchirant par lequel se termine son journal. A la veille de voir fondre

sur sa famille cette nouvelle épreuve dont il redoutait les conséquences pour les siens plus encore que pour lui-même, se trouvant aux prises avec ce redoutable problème de la souffrance qui le serrait de ses plus dures étreintes, il avait senti un doute terrible traverser son âme. Il avait rempli l'air de ses lamentables clameurs, et, n'apercevant à tous les points de l'horizon que d'effrayantes nuées prêtes à fondre sur lui, il avait maudit son existence...

La crise ne fut point de longue durée.

Il lutta héroïquement pour revenir à cette ferme confiance en Dieu qui est l'un des caractères saillants du véritable chrétien. Il se souvint de mainte promesse de Jésus, de tant d'encouragements de ses saints apôtres, qu'il avait depuis longtemps remarqués dans les saintes Écritures et serrés dans son cœur, mais qui, jusque-là, n'y avaient point encore jeté d'assez profondes racines pour pénétrer jusqu'aux sources mêmes de la vie.

La dernière phase de sa vie allait commencer, phase solennelle où, soumis à des épreuves

plus qu'ordinaires, il lui fallait ou bien tomber bien bas, laisser les horribles puissances de l'envie, de la haine, du désespoir s'emparer de son âme, ou bien la laisser se purifier au creuset de l'épreuve et puis s'élever graduellement de résignation en résignation, d'amour en amour, d'espérance en espérance, jusqu'à ces régions sereines que ne connaissent que les élus de Dieu et où la foi est presque « de la vue, » tant elle est sûre des sublimes réalités vers lesquelles elle s'élance.

Paul ne succomba point à l'épreuve.

Les derniers mois de sa vie ne furent point une suite ininterrompue de victoires sur les noires pensées qui l'obsédaient parfois; à d'éclatants triomphes se mêlèrent de tristes défaites; à de glorieuses marches succédèrent des temps d'arrêt, de longues haltes pendant lesquelles l'ennemi essayait de regagner le terrain perdu : mais pour qui pouvait suivre les péripéties de la lutte, il devenait tous les jours plus certain qu'avant la nuit de la tombe Paul aurait remporté une victoire des plus glorieuses.

II.

Parmi tous les maux physiques auxquels l'homme se trouve exposé, nous ne pensons pas qu'il y en ait un seul qui approche de la cécité.

Nous n'avons jamais visité, sans un douloureux serrement de cœur, l'un de ces établissements où la charité accueille les enfants privés de la vue. Qui est-ce qui verrait, sans une profonde émotion, ces pauvres petits incapables de lire sans le secours de leurs doigts, chantant les merveilles de la création sans jamais en avoir pu admirer l'infinie variété? La pourpre dont s'enveloppe le soleil couchant, le profond azur d'un ciel sans nuages, les brillantes couleurs du monde des fleurs qui s'étale à leurs pieds et la douce verdure des arbres qui se balancent au-dessus de leurs têtes, la figure humaine où brille l'âme divine, ils ne connaissent tout que par l'imagination. La source des

plus pures jouissances et des connaissances les plus merveilleuses leur demeure à jamais fermée. Est-il un sort plus triste que le leur?

Oui. C'est le sort de l'homme qui, pendant de longues années, a joui de la vue, et qui soudain s'en trouve privé.

Le sauvage qui n'a jamais goûté les bienfaits de la civilisation se contente sans peine des jouissances grossières que lui procure l'îlot qu'il habite. Qu'un étranger, poussé par les flots en courroux, vienne à entrer en contact avec lui; que, réussissant peu à peu à se rendre intelligible à son hôte redoutable, il lui vante les avantages du monde européen; qu'il lui décrive nos splendides palais et nos vastes cités, les ressources de notre industrie et de notre commerce, nos moyens d'échange et nos voies de communication, nos fêtes somptueuses et les découvertes dont s'enorgueillit la science moderne: que dira, que fera le pauvre insulaire? Son imagination se mettra à l'œuvre et, fécondée par les pompeuses descriptions de l'étranger, créera un

monde chimérique où elle se complaira pendant quelques fugitifs instants; puis elle en rapportera un vague désir de connaître cette Europe dont on lui vante les charmes enivrants... et puis... il retournera à ses habitudes de tous les jours, heureux de posséder son îlot; il se passera, sans trop de peine, de ces magnificences qu'il n'a point vues et que cet étranger a peut-être tort de trouver supérieures aux magnificences de son rocher perdu dans l'immensité de l'Océan.

Mais, dans le cœur du malheureux naufragé, que se passera-t-il? Se consolera-t-il de se trouver, seul Européen, au milieu de la horde des sauvages qui l'entourent? Leurs féroces repas, leurs cris étranges, leurs mœurs primitives, les témoignages d'amitié qu'ils finiront peut-être par lui prodiguer, suffiront-ils pour lui faire oublier le foyer de sa famille, les mœurs de l'Europe, les habitudes, les besoins de l'homme civilisé? Non! dussent tous les sauvages qui l'entourent d'une voix le proclamer leur roi, un indicible mal du pays

ne cessera de le tourmenter. Il ne rêvera qu'à sa belle Touraine, à sa bonne Alsace; il préférera à sa royauté insulaire l'obscure condition qu'il a laissée dans son pays. O France! ô doux pays! c'est vers toi que tendent ses vœux les plus chers. Il mourra de chagrin, si tu tardes à lui être rendu, pays enchanteur!

Tel l'aveugle qui longtemps a joui du plus noble des sens ne se consolera point de l'avoir perdu. Né aveugle, il eût soupiré après des biens qu'il eût devinés, mais dont la jouissance lui fût à jamais demeuré inconnue; aveugle à vingt ou à quarante ans seulement, il ne connaîtra que trop les sublimes joies auxquelles son esprit désormais demeurera fermé; il ne cessera de les regretter, jusqu'à l'heure où l'excès de sa douleur mettra fin à ses tristes jours.

C'était chose lamentable que de voir Paul, une fois qu'il eut acquis la certitude que c'en était fait de sa vue. C'est au commencement du mois d'avril que M. Delombre le visita pour la première fois, aveugle; sa cécité, de-

puis quelques jours, était complète, et ne laissait plus aucun espoir.

M. Delombre frappa doucement. « Entrez, » dit l'aveugle d'une voix triste et douce à la fois. « Est-ce vous, Monsieur Delombre? Il me semble reconnaître votre pas, votre démarche; car pour ce qui est de vous voir... »

Il voulut continuer; mais les sanglots étouffèrent sa voix. Il tendit à tout hasard la main, droit devant lui; M. Delombre s'en empara, la baisa avec effusion, l'inonda de ses larmes.

Quand la première émotion fut calmée, Paul raconta à son *ami* (on verra par la suite que le terme est exact) les angoisses qu'il avait traversées, passant constamment de la crainte à l'espoir, de l'espoir à la crainte, jusqu'à ce qu'enfin il dût renoncer entièrement à la pensée de jamais recouvrer la vue. Ce fut un récit déchirant.

Ce récit, si navrant en lui-même, l'entourage du malheureux aveugle contribuait à le rendre plus navrant encore.

Lui-même était étendu, les mains jointes, dans un fauteuil tourné vers la lumière dont une lueur à peine perceptible révélait la présence à son œil éteint.

Presque en face de lui Marie, toujours immobile, absente d'esprit, promenait autour d'elle un regard distrait qui, parfois, s'arrêtait triste et presque pensif sur son mari. On eût dit qu'elle essayait de secouer les liens qui enveloppaient son âme engourdie. C'était un lugubre spectacle celui que présentait cette demeure. D'une part, des organes parfaitement sains, mais inutiles, serviteurs inertes dont la maîtresse, l'âme, dormait depuis des mois d'un sommeil de plomb ; de l'autre, une âme vivante, pleine de tendresse, d'intelligence, passionnée pour l'action, mais privée du plus précieux de ses instruments, réduite à se consumer en regrets et en douleur... ô, mystères de la vie humaine!

Entre les deux époux se traînaient à terre les deux jumeaux, surveillés par une brave domestique qui s'ingéniait à se faire tout à

tous. Ils n'étaient guère âgés que de trois ans et s'amusaient, insouciants, à élever avec des blocs de bois une maison qui ne manquait pas de s'écrouler au moment où ils croyaient leur œuvre achevée.

Marie-Marguerite, charmante enfant aux grands yeux bleus, se tenait doucement appuyée sur les genoux de son père. Soit qu'un secret instinct lui fît deviner le misérable état où se trouvait réduit Paul, soit que, l'ayant questionné antérieurement, elle en sût assez pour mesurer, autant qu'elle le pouvait à son âge, toute l'infortune que le Ciel venait d'envoyer à sa famille, elle n'interrogeait point son père; elle le caressait et de sa gentille main et de ses yeux humides; il lui rendait caresse pour caresse; sa main glissait lentement dans les boucles soyeuses de la chère enfant, le long de ses joues vermeilles dont l'émotion doublait la fraîcheur.

Tel fut le tableau de famille en face duquel se trouvait M. Delombre.

« Jamais, me dit-il, je n'oublierai la doulou-

reuse impression que je ressentis en entrant, ce jour-là, dans cette demeure si misérable.

« Les questions les plus insignifiantes fournissaient un nouvel aliment à la douleur de M. Lepetit.

« Le temps est-il beau? » me demanda-t-il soudain, comme pour faire diversion à ses souffrances. « Un beau ciel bleu, m'empressai-je de répondre; un air parfumé, un soleil splendide... » Il secoua la tête.

« Un peu plus tard, et comme pour passer à un sujet de conversation qui lui fût moins pénible, il me pria de lui présenter les fleurs printanières qui s'épanouissaient à la croisée; c'étaient quelques violettes et deux jacinthes.

« Il en aspira, avec une joie visible, les odorantes émanations, et me les rendit sans mot dire.

« Une nouvelle pause suivit. Puis : « Donnez-moi votre bras, mon cher ami, menez-moi à la fenêtre, tout près...; je ne verrai point les passants, mais du moins j'entendrai le bruit de la rue; je ne verrai ni les éclatantes couleurs

de mes jacinthes, ni le ciel profond... mais je laisserai mes souvenirs parler... mais non, je ne suis point assez fort, je préfère rester assis là, à ma place, immobile... »

« Il n'en put dire davantage.

« Se couvrant le visage de la main, il se remit à sangloter.

« Des paroles incohérentes s'échappaient, sans effort, de ses lèvres. Il n'y avait, dans sa voix, ni colère ni haine; il n'y avait que douleur et résignation. « Oh! mon Dieu!... malheureux!... aveugle... pour toujours... que je suis malheureux! »

« Ne sachant comment le consoler, je ne pus que lui dire que je l'aiderais si volontiers à supporter sa terrible infirmité, dussé-je l'aider au prix de ma propre vue!

« Cela sembla lui faire quelque bien. Et je ne disais que ce que je pensais; car je l'avais vu, en tant d'occasions, si aimable, si bon, que je l'aimais plus qu'un frère.

« Je lui promis, avant de le quitter, de me mettre le plus possible à sa disposition, et je

tâchai bien, plus tard, de ne point manquer à ma promesse. » . . . . . .

. . . . . .

O profonde sympathie, tendre commisération que fait naître dans tout cœur d'homme le spectacle de la souffrance! Que vous êtes belle! Si je venais à perdre tous les appuis sur lesquels repose ma foi dans le monde des esprits, il me suffirait de vous posséder, vous seule, de sentir, dans mon cœur, les saints frémissements qui naissent à votre contact, pour me trouver à l'abri du doute. Le doute! quelle est l'âme qui n'en connaîtrait pas les angoisses? Mille voix s'élèvent de toutes parts pour répandre dans les esprits des ferments de scepticisme; mais qu'importe? parviendront-elles jamais à ébranler la réalité et la sainteté du dévouement? Et le dévouement, à lui seul, n'est-il pas l'un de ces grands faits propres à expliquer tant de mystères qui répugnent à la raison? Non, non; le scepticisme aura beau faire, redoubler d'efforts pour renverser tout

ce qui console et restaure l'âme, s'attaquer aux fondements mêmes de la foi : il renversera peu à peu ce qui mérite de tomber; il mettra à néant tant d'idoles honteuses que le genre humain trop longtemps a entourées de ses hommages, mais il demeurera impuissant contre ces grands faits que la conscience du genre humain ne consentira jamais à considérer comme de vains fantômes, le péché, le remords, l'amour pur, la soif de la perfection. Et tant que ces faits-là demeureront debout, comment y aurait-il quelque sérieux danger pour ces vérités révélées qui en sont comme le magnifique complément? Le christianisme se dégagera peut-être de mainte addition qu'y a faite la raison humaine; mais il subsistera par son essence, il continuera d'être la meilleure ressource du cœur humain, tant que le cœur lui-même ne réussira point à étouffer ces germes divins qui en forment la plus noble partie. C'est ce qui me sembla de la dernière évidence, pendant que j'écoutais les naïfs aveux de l'honnête bossu.

III.

Du reste, si M. Delombre travailla à soulager son malheureux ami, celui-ci, tout aveugle qu'il était, ne demeura point inactif.

Agir, c'est vivre.

La brute ne vit pas. Elle cherche sa pâture, s'en gorge, s'endort, pourvoit instinctivement à continuer sa race; elle ne vit pas.

Il ne vit point davantage, l'homme qui ne s'occupe que de la satisfaction de ses instincts terrestres; il augmente son bien-être, soigne sa santé, se crée des jouissances animales, multiplie les moyens de délecter ses sens, se rend la vie facile et douce; mais il ne connaît de la vie que les bas côtés. Il ne sait point ce que c'est que la vie véritable.

Vivre, c'est agir, agir en vue d'un but supérieur. C'est se recueillir souvent pour écouter les voix intérieures; c'est répondre à ces voix; c'est créer au dedans de soi l'homme idéal,

capable de s'affranchir de plus en plus des liens de l'égoïsme, et désireux de vérité et d'amour.

Qu'un homme paraisse qui s'élance, à la tête de l'humanité, pour lui montrer quelque brillante vérité, qui l'excite du geste, qui l'encourage de la parole à tout abandonner pour marcher à la conquête d'une idée qu'il lui fait voir au loin, radieuse et souriante, qu'il l'embrase d'une sainte ardeur pour la recherche des biens suprêmes de l'esprit, cet homme-là vit.

Et qu'un autre, confiné dans une modeste sphère, écrasé soit par la nécessité de se procurer à la sueur de son front le pain de tous les jours, soit par les affreux tourments d'une longue maladie, saisisse les occasions les plus insignifiantes pour s'approcher de son Dieu par sa fidélité aux devoirs mêmes les plus rebutants, par son vif amour pour ceux qui l'entourent, par sa mâle et volontaire résignation : il saura, lui aussi, ce que c'est que vivre, vivre de la vie supérieure de l'esprit. — Eh! n'est-ce pas l'une des dispensations les plus merveil-

leuses de la Providence, celle qui permet aux plus déshérités d'entre les hommes de s'asseoir eux aussi quelque jour au banquet des joies célestes? Pauvre ouvrière qui demeures étrangère toute ta vie durant aux jouissances de la terre, misérable manœuvre qui ne connus jamais ni les hauteurs de la science ni les enivrements de l'art, ne perdez point courage; pourvu que, dans la mesure de vos forces, vous entreteniez au dedans de vous cette passion du bien et du vrai qui constitue l'homme véritable, votre place sera, au jour de la rétribution finale, à côté des plus savants qui tous, ici-bas, ne font que déchiffrer péniblement les premiers rudiments de la science, à côté des plus grands et des plus admirés d'entre les mortels — qui sait? à côté... ou au-dessus. A chacun, ce que *vaut son âme;* à chacun selon ses œuvres, c'est-à-dire sans doute selon ce qu'il aura fait de l'âme dont Dieu lui a confié la destinée. Oh! ne voyez-vous point que vous aussi, qui que vous soyez, vous pouvez parer la vôtre de ces sublimes vertus, de ces dispo-

sitions élevées qui plaisent particulièrement à Dieu? oh! je vous le dis! déshérités des biens de la terre, infortunées victimes de l'iniquité, essuyez, vous dis-je, essuyez vos larmes, et haut les cœurs!

Ceux-là nous comprendront qui ont eu la fortune de connaître l'une de ces créatures humaines, qui passent sur terre, ignorées et méconnues, mais grandes par l'âme, le cœur orné de ces rares et douces qualités qui seules rendent l'homme capable de goûter les joies du Ciel.

Paul Lepetit semblait être de ces hommes-là.

Une fois qu'il se fut habitué à se passer de ses yeux, il en vint insensiblement à éprouver le besoin de ne point s'abandonner à une énervante langueur, mais d'utiliser de son mieux les forces qui lui restaient.

Souvent vous eussiez pu le trouver, occupé à interroger la petite Marie-Marguerite (il lui donnait indistinctement ces deux noms) sur ce qu'elle avait appris à l'école; tour à tour il questionnait, expliquait, racontait avec cette

calme attention, ce recueillement sérieux qui est propre aux aveugles.

D'autres fois c'était le tour de ses deux fils, auxquels il enseignait, avec une admirable patience, à enrichir de quelques mots leur petit vocabulaire. Ou bien il prenait plaisir à réunir autour de lui les enfants Michel qui, toutes les fois qu'il les appelait, se présentaient devant lui avec les marques du plus grand respect. Ils considéraient l'appartement de l'aveugle comme un sanctuaire; ses paroles étaient pour eux paroles d'oracle. Une telle infortune, si noblement supportée, les pénétrait de cette terreur respectueuse que le spectacle d'une grande misère, bravement acceptée, inspire à tous ceux qui en sont témoins, mais surtout à des cœurs vierges que le souffle corrupteur du monde n'a point encore flétris. L'aveugle faisait asseoir autour de lui ces enfants de huit, de douze ans, après s'être assuré de leur identité; il les faisait causer, constatait leurs progrès, redressait les erreurs qui leur échappaient, s'intéressait si vivement à tout ce qui

les concernait, que bientôt ces petits jeunes gens en vinrent à lui témoigner la plus vive affection. L'affection qu'il leur inspirait lui frayait le chemin de leurs cœurs. Aussi écoutaient-ils avec une soumission toute filiale les conseils qu'il ne manquait pas de leur adresser; sa voix était si tendre, si affectueuse! L'éternité mettra en lumière le bien produit par tant de bonnes et saines pensées déposées dans le cœur de ces enfants par un homme qui semblait incapable de toute activité!

Quand le digne malade, faisant un retour sur lui-même, se souvenant tout à coup de ses jours passés, se figurait ces fraîches figures enfantines illuminées de ce céleste éclat que répandent, autour d'eux, de grands yeux purs où l'âme se plaît à habiter, oh! alors il pressait ses jeunes auditeurs de bien apprécier le bienfait de la vue. « Ménagez, leur disait-il, le plus précieux de vos organes, veillez sur la vue dont vous avez le bonheur de jouir! C'est à elle que vous devrez, en partie, les progrès de votre intelligence; c'est elle qui vous per-

mettra d'ennoblir votre âme par la contemplation des merveilles de la création. Oh! splendeur du Ciel! Éclat de la terre! Sombres forêts et vous, riantes collines qu'éclaire l'astre du jour! Majestueux édifices qui montez vers les cieux, brillants chefs-d'œuvre que l'art humain créa à la gloire de Dieu et toi, merveilleuse figure de l'homme, si transparente, si mobile, où se montrent tour à tour les sentiments qui agitent l'âme — je ne vous verrai plus! Mais vous, mes chers amis, tout cela vous appartient! Jouissez-en et remerciez avec effusion Celui qui vous comble de tels bienfaits, et faites servir à son honneur et à votre avancement ce magnifique don que vous a fait le Dieu-Amour! »

Et l'aveugle pleurait.

Et les enfants, s'associant à ses regrets, pleuraient.

Et ils serraient religieusement la main qu'il leur tendait, et s'en allaient, laissant l'aveugle entouré de ses ténèbres, mais l'âme, leur propre âme irradiée du pur rayon qu'il y avait fait pénétrer.

Et Marie elle-même, en écoutant ces accents émus, en lisant sur ces jeunes figures de si belles émotions que la voix de son ami y faisait naître, secouait les liens sous lesquels se débattait son âme et tressaillait un instant d'une joie sans mélange.

Telle était l'activité de Paul.

Il était à prévoir qu'il pourrait, plus tard, consacrer une partie de son temps à ces travaux manuels auxquels se livrent le plus aisément les aveugles; mais en attendant qu'il lui fût possible de se faire donner, à ce sujet, les instructions dont il avait besoin et sans doute aussi parce qu'il nourrissait, en secret, l'espoir que sa cécité ne demeurerait point sans remède, il employait ses forces à faire le bien selon son cœur.

C'est travailler sans doute que de travailler de ses mains, et pour soi-même, et pour les siens; mais c'est un travail plus élevé, plus difficile, plus important, celui qui consiste à répandre dans les esprits et dans les cœurs de bons sentiments et d'utiles connais-

sances. Donner, en ce sens, c'est recevoir, c'est augmenter son propre fonds. Agir sur autrui, c'est agir sur soi-même. On n'explique aux autres qu'après avoir bien compris soi-même; on ne songe sérieusement à les exciter au bien que lorsqu'on a ressenti soi-même le vif désir de renoncer au mal. Il y a, pour un homme sérieux, un charme infini à encourager ses amis par de bons conseils : les conseils qu'il leur donne, il se les donne tout le premier; il croirait mentir à Dieu, s'il était moins sévère pour soi que pour les autres; bien au contraire, il ne leur adresse nulle parole dont il n'ait mesuré la portée, nulle exhortation dont sa propre expérience ne lui ait enseigné l'utilité. Ses paroles frappent l'oreille de ceux qui l'écoutent; mais elles retentissent au fond de son propre cœur. C'est tomber au dernier degré de la perversité que de demeurer volontairement l'esclave de l'oisiveté, de l'orgueil, de la haine, de la colère, de l'égoïsme, tout en prêchant aux autres la compassion, la douceur, l'humilité, l'amour du travail.

En prodiguant à ses jeunes voisins de si sages avertissements, M. Lepetit faisait en secret de salutaires retours sur lui-même. Un souffle bienfaisant passait sur son cœur. Son âme se fondait de tristesse et de joie. Il se sentait devenir un homme nouveau. Il agissait. Il vivait. Devenir un homme nouveau. c'est ce qu'il y a de plus douloureux; mais aussi c'est ce qu'il y a de plus sublime.

IV.

Aimez.

Aimez, vous que la fortune comble de ses faveurs; l'amour en décuplera le prix.

Aimez, vous que l'infortune accable de ses plus lourds fardeaux : dénûment, souffrances du corps et de l'âme, injustes soupçons et froides calomnies, l'amour vous aidera à tout supporter.

Que dis-je : il vous fera trouver des cœurs pour répondre au vôtre; il allumera dans ces cœurs je ne sais quelle douce sympathie qui

ranimera dans le vôtre la lumière et la chaleur, ces deux puissances immortelles qui unissent le monde visible, où nous ne faisons que passer, au monde divin, où nous attend une demeure permanente.

Non : qu'un homme ne se dise point perdu, point malheureux sans espoir, tant qu'il sera capable d'aimer. Et il le sera, s'il le veut, jusqu'à son dernier souffle.

Paul ne tarda point à connaître toutes les fortes et pures jouissances que l'amour tient en réserve pour ceux-là mêmes qui semblent condamnés à une perpétuelle tristesse.

Il avait aimé Marie; il l'aimait encore, bien qu'elle ne semblât plus répondre à son affection; peut-être même son amour pour elle était-il doublé, depuis qu'elle lui inspirait de la pitié. Quand il la vit, silencieuse, mélancolique, incapable de vaquer à aucune de ses occupations habituelles et, le plus souvent, incapable aussi (en apparence du moins) de rendre amour pour amour, un attendrissement que nul ne saurait décrire s'empara de

lui; il comprit que, s'il est beau d'aimer ceux qui nous aiment, il est plus beau peut-être de couvrir de toute son affection ceux-là mêmes qui jamais, ici-bas du moins, ne sauront que notre cœur battait pour eux. Eh! quoi, n'est-ce point là l'un des caractères de l'amour de Dieu pour ses créatures? Serait-il téméraire de conjecturer que, dans la vie à venir, ce sera pour l'âme humaine la plus ravissante des joies, celle que lui donnera la contemplation de l'amour immense dont son Dieu l'a aimée et dont elle ne se doutait même point ici-bas?

Mais quand la cécité fut venue ajouter à ses peines, son cœur s'élargit.

Les profondes douleurs, plus peut-être que les grandes joies, ont pour résultat de développer en nous le besoin d'affection. On dirait que tout ce qui remue fortement le cœur commence par le troubler; tous les sentiments qu'il recèle se lèvent confusément, se heurtent, se mêlent, s'unissent ou se combattent; c'est une prodigieuse mêlée, où la volonté a de

la peine à faire entendre sa voix. Mais attendez que tout soit rentré dans l'ordre, attendez que le calme soit rétabli, et vous trouverez debout, dominant tout le reste, fière et douce, souriante et énergique, la faculté d'aimer; elle dormait au fond du sanctuaire, elle s'est éveillée, et la voici qui, semblable à une reine, d'un geste impérieux, vous montre le chemin où se trouve la paix, et d'une voix des plus persuasives vous commande d'y marcher. A vous d'obéir.

Paul Lepetit essaya d'obéir.

Infirme, il éprouva pour les infirmes, pour les faibles, pour les petits une affectueuse sympathie qne la plume n'a point le pouvoir de décrire. On le payait de retour, et plus d'une fois il convint qu'il était tout ému des charmants procédés dont usaient envers lui les enfants auxquels il se plaisait à témoigner de l'intérêt.

La petite Marie se serait mise en quatre pour lui être agréable. Elle prévenait tous ses désirs; elle les devinait avec cette remarquable

intuition que donne à une petite fille intelligente et bonne le spectacle habituel d'une misère quelconque établie sous le toit paternel.

Non-seulement elle l'égayait par son charmant babil et par ses délicieuses caresses, mais encore elle soignait ses fleurs et les lui présentait pour qu'il en aspirât le parfum; à table, elle veillait sur lui, comme pour suppler à sa vue; elle le servait, lui préparait ses aliments, se préoccupant de lui et de sa mère, beaucoup plus que d'elle-même; elle était comme une petite Providence..., âgée de sept ans.

C'est elle qui, le plus souvent, l'accompagnait quand, par une belle matinée d'été, il se décidait à sortir.

Rien de plus touchant que de voir s'avancer le pauvre infirme, appuyé sur la gentille enfant. Elle mettait un soin infini à l'avertir de tont ce qui eût pu faire obstacle à son pied; elle le menait aux endroits qu'il affectionnait particulièrement; elle évitait, le plus qu'elle pouvait, une foule indiscrète et ne remarquait

même pas les paroles élogieuses pour elle, sympathiques pour son père, qui se disaient sur leur passage. « Le malheureux! disaient les uns. Être aveugle! quel triste sort! Et voyez donc ses habits tout usés! Ne faudrait-il point lui faire l'aumône? » D'autres : « La pauvre petite! Est-elle mignonne! quelle figure angélique! c'est la charité, soutenant l'infortune! » Et elle, toute à son père, ne regardait que d'un œil distrait ceux qui passaient, n'entendait point les paroles qu'ils disaient : elle racontait, de sa voix enfantine, les beautés du paysage, l'azur du ciel, l'éclat des fleurs; elle poussait de naïfs cris d'admiration, et promettait à celui dont elle guidait les pas, que bientôt un Dieu clément lui rendrait à lui aussi la jouissance de ces innombrables merveilles qui se découvrent à l'œil et qui transportaient de joie sa jeune âme.

Les enfants du quatrième ne mettaient pas moins d'empressement à lui être agréables. Ils tâchaient, parfois au prix de pénibles services rendus à quelque voisin, de se procurer

de quoi lui offrir un pot de fleurs; ils ralentissaient le pas, en passant devant sa porte, sachant que l'infortune se complaît dans le silence; les bonnes notes qu'ils obtenaient de la part de leurs maîtres, ils les lui faisaient connaître avant même de les présenter à leur mère, sûrs qu'ils étaient que leur zèle à bien faire le réjouissait; alors il leur serrait la main, leur disait quelque parole d'encouragement, et la joie brillait sur sa figure non moins que sur celle de ses jeunes amis.

L'amitié de ces enfants était vraiment touchante. Celle de M. Delombre était à la fois touchante et utile. Sans lui, je ne sais vraiment pas ce que serait devenue la famille Lepetit.

Son dévouement, né, on s'en souvient, le jour où les époux Lepetit l'avaient pris si généreusement sous leur protection, grandissait avec les besoins de ses bienfaiteurs. Il venait dès le matin s'installer chez eux. Bonne, mère, chef de famille, il remplissait tour à tour tous les rôles. Il allait du troisième étage au rez-de-chaussée, du foyer de la famille à la bou-

tique du coiffeur; il veillait aux intérêts matériels de ses amis, et il trouvait dans son cœur des ressources infinies pour calmer les inquiétudes de l'aveugle, pour soutenir son courage, pour éclairer d'un rayon de joie la sombre monotonie de ses jours. Il l'entretenait surtout des progrès des deux jumeaux. Que de fois ne lui disait-il pas la couleur de leurs cheveux, l'expression de leurs yeux, tandis que lui-même passait la main sur leur gracieuse petite tête, comme pour s'aider à en deviner les charmants contours! Et quand Paul s'attendrissait, quand la douleur allait déborder de son âme en brûlantes paroles de regrets, son ami trouvait moyen de le calmer en lui parlant de sa propre infortune ou en lui dépeignant le triste sort de tant de malheureux qui dépérissent tristement dans l'isolement du cœur ou végètent dans les froides régions de la pauvreté ou de la maladie, sans qu'aucune main amie verse dans leurs plaies le baume de la charité, et qui néanmoins, appuyés sur Dieu, ne succombent pas à la douleur.

« Moi-même, lui dit-il un jour, vaincu par sa propre émotion, moi-même ai-je donc un sort digne d'envie?

« J'ai vingt-sept ans accomplis — et en voilà vingt que ma difformité m'afflige! Mes parents, vous le savez, il y a longtemps que je les ai perdus. Je vis seul, sans amis, des petites rentes que mon père m'a léguées. Eh! qui est-ce donc qui voudrait avoir pour ami un bossu que la fortune n'a point favorisé! Ah! oui, si j'étais riche, peut-être un tel consentirait-il à s'asseoir à ma table richement servie, et à puiser dans ma bourse... Mais le monde ne considère que ma difformité; on m'accorde, en passant, une parole de pitié, et l'on se croit quitte envers moi, et l'on s'en va l'un à ses affaires, l'autre à ses plaisirs, en se disant tout bas : « Qu'il est heureux que je ne sois point hideux à voir! » — Et cependant, si quelque personne plus charitable lisait dans mon cœur, n'y trouverait-elle point des qualités qui valent mieux que ces avantages extérieurs si recherchés? Le dirai-je? Que de

fois, en voyant passer près de moi un jeune couple heureux, que de fois une terrible jalousie ne s'est-elle pas emparée de moi! Pourquoi faut-il que je sois condamné à ne jamais trouver un cœur de jeune fille, dont les sentiments répondent aux miens!! »

Le malheureux s'arrêta. Des larmes brûlantes ruisselaient sur ses joues. Il pleurait (c'est lui-même qui le dit, en me racontant cette scène), il pleurait des larmes amères et douces à la fois : le désespoir les rendait amères, mais du moins il pouvait, pour la première fois, depuis de longues années, ouvrir son cœur à un ami, et c'est ce qui en diminuait l'amertume.

Il continua. « Mais à quoi bon vous parler de moi? quand il n'y a peut-être pas une maison, pas une seule où il n'y ait quelque douleur soit secrète, soit visible à tous les yeux? Tenez : il y a peut-être, dans la rue où vous demeurez, trois cents familles; pensez-vous que sur ce nombre il y en ait deux cents dont aucun membre ne souffre de quelque

maladie? Et si nous pouvions connaître toutes celles où saignent des plaies tenues cachées, tous les pauvres honteux, tous les parents qui s'affligent des désordres de leurs fils, tous les époux qui s'accablent de reproches, toutes les ambitions déçues, les efforts stériles, les inimitiés haineuses, les joies amères qui grimacent, grondent, s'irritent, gémissent de toutes parts, savez-vous que nos cœurs se glaceraient d'effroi bien avant que nous eussions fait le tour de la rue?

— Je le crois, dit l'aveugle.

— Ah! si du moins à tant de misères tous ceux qui souffrent connaissaient le remède! la patience, la foi, le repentir, le regard tourné vers en haut! Mais que de malheureux, que nulle pensée consolatrice ne vient visiter!

« Tenez. Madame la marquise de Bellecour semble menacée d'un mal semblable au vôtre. Son immense fortune, ses brillantes relations, le secours des plus habiles oculistes, tout est impuissant à le conjurer. Et la voilà, dit-on,

qui se désespère. Elle pousse des cris déchirants. Elle prévoit que l'heure va sonner où il lui faudra prendre congé de tous ces divertissements bruyants dont son âme a faim et soif. Le vide se fait autour d'elle, et, au dedans d'elle, il y a longtemps que le vide est fait. Elle sait que personne ne l'aime, parce que, à vrai dire, elle n'a aimé personne..., voilà qui est affreux! Elle n'a personne sur terre, personne au Ciel, dont elle puisse invoquer le secours!

« Mais vous, mon cher ami, votre Dieu ne vous a-t-il pas répondu en mainte occasion? Souvent vous vous êtes approché de Lui; souvent vous l'avez invoqué en toute sincérité, et souvent il vous a répondu, souvent il vous a fait sentir ces divines consolations qu'il ne refuse point au cœur contrit qui l'implore avec ferveur. Qu'il Lui plaise de ne point encore se montrer à vous dans toute la splendeur de sa miséricorde, qu'importe! qu'Il ajoute à vos tribulations, qu'importe encore? pourvu que.... »

— Pourvu que, interrompit Paul, il me laisse votre amitié...

— Mon amitié! mon amitié! Mais suis-je donc libre de la retirer! Sont-ce vos malheurs qui en feraient tarir la source? Mais faut-il donc vous rappeler les circonstances dans lesquelles je vous ai vus pour la première fois, vous et votre pauvre Marie? Étais-je heureux alors? N'étais-je pas, au contraire, comme un paria dont chacun évitait le contact? Et, depuis lors, que de fois n'ai-je point eu des preuves de la générosité de vos sentiments? Non, non. Je le sens plus vivement que jamais; c'est pour moi le plus doux des devoirs, à présent que le malheur s'acharne à vous poursuivre, d'en supporter avec vous tout le poids.

« Je vais même, à cette occasion, vous soumettre un projet qui me préoccupe depuis quelques jours.

« La distance qui sépare ma demeure de la vôtre est considérable. Le mauvais temps, plus tard la mauvaise saison, pourraient m'empêcher de me trouver auprès de vous aussi tôt,

aussi tard, aussi souvent que je le désirerais.

« Vos petits enfants ont besoin d'être constamment surveillés. Vous savez combien il est difficile à votre domestique de s'absenter, même pendant une demi-heure, pour les emplettes les plus indispensables.

« Moi, rien ne m'oblige à demeurer dans la maison où je loge.

« Mon bail va expirer.

« Je ferai, à la bonne vieille qui me sert, des rentes qui suffiront à lui assurer, jusqu'à la fin de ses jours, le pain quotidien.

« Vous avez là, tout près, un petit réduit où il sera aisé de placer mon lit; c'est tout ce qu'il me faut.

« Je m'installerai chez vous à la fin du mois... C'est une faveur que je vous demande... Je ne serai plus seul; je serai entouré d'amis; nous pourrons échanger de bonnes pensées; je me ferai un plaisir de vous être de quelque utilité; ma vie cessera d'être monotone, décolorée, inutile comme elle l'a été trop long-

temps... Vous voyez que ce sera tout profit pour moi. Je fais appel à votre amitié : me refuserez-vous ? dites... répondez donc... »

L'aveugle ne répondit point. L'émotion le suffoquait.

Il étendit lentement les bras.

M. Delombre s'y précipita ; un long baiser scella l'alliance que venaient contracter, pour la vie, ces deux hommes que le Seigneur éprouvait rudement, mais en qui se développait, pur et glorieux, cet homme intérieur dont l'enfantement est le but de la vie.

Au commencement de juin, les deux amis demeuraient sous le même toit et mangeaient à la même table. Il serait difficile de dire lequel des deux s'estimait le plus heureux.

Delombre, dont les revenus avaient à peine suffi à son propre entretien, ne payait plus de loyer, ne dépensait rien pour sa nourriture. Paul ne dépensait guère davantage que par le passé ; un couvert de plus à une table où s'asseyaient six personnes n'augmentait pas les charges du ménage. Par contre, la bourse

commune s'enflait de tous les revenus du nouveau membre de la famille, qui se faisait un devoir de les y verser tout entiers.

La joie était rentrée dans la demeure de l'aveugle. Elle fuyait parfois; mais elle y revenait, toutes les fois que Marguerite et ses deux petits frères s'y laissaient aller à leurs charmantes causeries. Elle était là aussi, quand le bossu tirait de sa flûte quelques-unes de ces notes suaves qui réveillent, au fond de l'âme, le pressentiment des choses éternelles. Elle revenait, voilée, il est vrai, et l'œil humide, mais souriant au travers des larmes, quand l'aveugle déchiffrait de ses doigts la Bible imprimée en relief que lui avait fait accepter une personne charitable, ou quand son ami lui relisait, de sa douce voix, ses passages de prédilection. Elle se tenait à ses côtés et murmurait, bien bas, à son oreille : le bonheur, c'est d'être aimé.

Oui, aimer, c'est le bonheur.

V.

Comment s'écoulaient les journées de M. Lepetit, il est aisé de le deviner d'après le récit que nous venons de faire.

D'ordinaire, le pauvre aveugle était à une douce joie intérieure ; l'abattement ne venait que par exception.

Pour que l'exception l'emportât, il suffisait de l'un de ces contrastes qui réveillent violemment dans les cœurs endoloris le souvenir du bonheur qu'ils ont connu jadis. Redoutables contrastes qui brisent et renversent les résolutions les plus fortes, les plus fermes volontés.

Le 15 août fut, pour le malheureux aveugle, l'une de ces sombres journées où le cœur, à bout de forces, demeure comme anéanti sous le poids de ses préoccupations.

La ville était en fête. Les cloches sonnaient à toutes volées. Les mâts vénitiens se dressaient sur les grandes places. Les oriflammes

aux vives couleurs, les éclatantes banderolles flottaient au gré de la brise qui se jouait doucement dans les airs. Sur l'eau, on préparait les joûtes nautiques qui étaient annoncées pour le soir. De temps en temps, le canon élevait sa voix formidable. Le bruissement de la foule montait de la rue vers la fenêtre ouverte où se tenait Paul.

« Sortons, » dit-il à Marguerite.

Et la bonne petite, prête en un clin d'œil, se mit à guider les pas de son cher aveugle à travers les flots de la foule insouciante, tandis que M. Delombre se chargea de la surveillance domestique.

« Marchons, dit encore Paul quand il fut arrivé au bout de la rue; fuyons le bruit; la solitude, c'est ce qu'il me faut. »

Et bientôt les deux promeneurs eurent dépassé les faubourgs.

Et le silence se fit autour d'eux.

Il était neuf heures du matin.

L'automne n'en était pas encore à étaler ses dernières, ses plus douces harmonies; mais

déjà sa présence se reconnaissait à la nudité de la campagne, aux feuilles jaunes qui, en maint endroit, jonchaient le sol.

Marguerite en fit la remarque à son père.

Mais lui, l'écoutant à peine, hâtait le pas. Il lui tardait d'arriver à l'orme au large branchage où souvent il était allé s'asseoir avec sa chère Marie. Planté au sommet d'un monticule, l'arbre gigantesque projetait au loin une ombre épaisse; la ville se dessinait dans un lointain vaporeux, surmontée de la tour élancée de sa belle cathédrale; tout à l'entour, le regard planait sur des champs fertiles, des collines couvertes de vignobles; plus loin, paraissaient de noires forêts, des montagnes aux contours tantôt gracieux, tantôt hardis.

Quand l'aveugle eut occupé sa place de prédilection, il engagea Marguerite à le quitter pour cueillir quelques fleurs des champs.

Il tenait à rester seul.

Et maintenant, que sa chère enfant errait dans la campagne, occupée à ramasser les fleurs dont elle allait tresser une couronne

pour sa mère, Paul baissait la tête dans une profonde rêverie.

Tantôt il levait vers le ciel sa prunelle où pénétrait, à peine, une pâle lueur : et il rêvait aux infinies profondeurs de l'azur céleste, à ces milliers d'astres qui, la nuit, « étincellent sur le front des cieux. »

Tantôt il se retournait vers la ville, et il rêvait à ces gracieux édifices, à ces fiers monuments, témoins d'un âge reculé, que maintes fois il avait contemplés, pénétré d'une respectueuse admiration.

Puis il inclinait légèrement la tête : et il se souvenait des proportions fantastiques que prend l'horizon quand, la tête à demi-renversée, nous en suivons lentement du regard la courbe prodigieuse.

Et puis il baissait la tête, et il rêvait aux heures fortunées où, en ce même endroit, il avait échangé avec Marie les bonnes résolutions, les sages conseils, les saines réflexions.

Et il lui semblait que son cœur s'en allait en tristesse.

Marguerite vint l'arracher à ses préoccupations.

Elle le trouva, le visage baigné de pleurs.

Devinant la cause de son accablement, comprenant d'ailleurs qu'elle ne réussirait point à la faire disparaître, la charmante enfant se borna à lui prodiguer, silencieusement, ses plus tendres caresses.

Elle essuya comme en se jouant les larmes qui inondaient sa figure, trop heureuse que personne ne fût là pour voir que de ses propres paupières ruisselaient d'abondantes larmes.

« Voyons, lui dit son père. Il est temps de rentrer. Embrasse-moi, et levons-nous... »

— Oui, mon père, dit-elle, en s'efforçant de donner à sa voix son timbre ordinaire et en passant rapidement la main sur ses joues. Paul la baisa. Mais à l'instant : « Tu pleures, Marguerite... »

La petite n'eut pas le courage de répondre, et tous deux, l'œil humide, s'acheminèrent vers la ville bruyante, tout entiers aux pénibles pensers qui agitaient leurs cœurs.

Vers le soir, Marguerite, grâce à l'heureuse mobilité de son âge, avait tout oublié.

Son père n'était point parvenu encore à reprendre sa sérénité habituelle. Il suffit que M. Delombre lui dît, quand ils furent seuls, ces simples paroles : « Tu es triste, cher ami... » pour que Paul, versant de nouvelles larmes, épanchât devant lui toute la peine qui remplissait son cœur.

Delombre le laissa dire.

Il savait qu'il faut laisser la douleur gémir tout à l'aise, avant de proposer au cœur malade les douceurs de la consolation.

Cependant Paul se releva tout seul.

La crise était terminée. Au découragement vint succéder une joyeuse confiance dans l'infinie bonté du Créateur dont c'est la volonté, selon l'Écriture, qu'aucune de ses créatures ne périsse, mais que toutes elles arrivent à la vie supérieure des bienheureux.

Comme d'une haleine, l'aveugle se mit à réciter quelques-unes de ces touchantes paroles bibliques, si poétiques et si graves, où

tant d'âmes ulcérées ont trouvé l'expression et de leur douleur et aussi de cette mâle, de cette fière assurance que Dieu finit toujours par mettre au cœur de ceux qui le cherchent sérieusement. Le psaume vingt-troisième était du nombre de ceux que, depuis longtemps, il savait par cœur. Il prit sa voix la plus solennelle, et puis :

« L'Eternel est mon berger; je ne manquerai de rien.
Il me fait reposer dans de verts pâturages,
Il me dirige vers des eaux paisibles;

Il restaure mon âme,
Il me conduit par des sentiers unis,
A cause de son nom.

Quand je marcherais dans la vallée de l'ombre de la [mort,
Je ne craindrais aucun mal, car tu es avec moi!
C'est ta houlette et ton bâton qui me rassurent.

Tu dresses devant moi une table,
A la face de mes adversaires;
Tu oins d'huile ma tête,
Et ma coupe déborde.

Ta bonté et ta grâce m'accompagneront
Tous les jours de ma vie,
Et j'habiterai dans la maison de l'Eternel
Jusqu'à la fin ds mes jours. »

Instinctivement, en récitant cette admirable poésie, il avait joint les mains; son ami et Marguerite, obéissant à un entraînement irrésistible, en avaient fait autant. L'aveugle était comme inspiré. A vrai dire, il ne récitait pas; c'est bien pour son propre compte, en son propre nom qu'il affirmait que l'Éternel était son berger, qu'il ne craignait aucun mal, fût-ce dans la vallée de l'ombre de la mort. Quand il eut fini : « Prenez, dit-il, à son ami, prenez ma vieille Bible; lisez-y quelques-uns de mes passages favoris. Rappelez-moi que la vie n'est qu'une vapeur qui paraît pour peu de temps, prompte à s'évanouir. Ou bien, comme c'est un psaume que je viens de vous dire, lisez-moi cet autre psaume où le prophète sacré, pour peindre la brièveté de la vie, nous montre une fleur, pleine de vie le matin et, le soir, desséchée, morte... Vous le trouverez marqué d'une fleur sèche que j'ai cueillie, il y a trois ans, lors de notre excursion chez le docteur Müller... oh! alors, quel temps! quel heureux temps!.., mais lisez... »

Et M. Delombre, d'une voix émue, se mit à lire :

« Seigneur, tu as été un refuge pour nous,
De génération en génération.

Avant que les montagnes fussent nées,
Et que tu eusses formé la terre et l'univers,
D'éternité en éternité tu existes, ô Dieu!

Tu fais rentrer l'homme dans la poussière,
Et tu dis : Enfants des hommes, rentrez dans la poussière!

Car mille ans sont, à tes yeux,
Comme le jour d'hier, lorsqu'il est passé,
Et comme une veille de la nuit.

Tu les emportes, semblables à un songe,
Qui, le matin, passe comme l'herbe :

Elle fleurit le matin, et elle passe;
On la coupe le soir, et elle sèche.

Ainsi, nous sommes anéantis par ta colère,
Nous périssons par ton courroux.

Tu mets nos iniquités devant toi,
Et nos péchés secrets à la lumière de ta face.

Car tous nos jours se consument par ton indignation;
Nous voyons s'évanouir nos années comme un son.

Les jours de nos années s'élèvent à soixante-dix ans,
Et, pour les plus robustes, à quatre-vingts ans;
Et l'orgueil qu'ils en tirent n'est que peine et tourment,
Car il passe vite, et nous nous envolons.

Qui est-ce qui réfléchit à la force de ta colère,
Et à ton indignation, selon la crainte qui t'est due?

Apprends-nous à bien compter nos jours,
Afin que nous acquérions un cœur de sagesse[1]. »

« Oh! interrompit ici Paul, que de simplicité dans ces paroles! que de vérité! J'hésite, il est vrai, devant la pensée que c'est le courroux de Dieu qui nous anéantit; je n'aime point qu'on me parle de son indignation, de sa colère... bien que, peut-être, sous ces expressions humaines se cache une profonde vérité, qu'il me sera donné, plus tard, de comprendre...; mais cette opposition entre le néant de l'homme qu'une parole de l'Éternel fait rentrer dans la poussière, et le Seigneur, si majestueux, qui daigne néanmoins être notre refuge, oh! je ne saurais rien imaginer de plus

[1] Traduction de M. Segond.

touchant, rien de plus émouvant... rien, si ce n'est cette admirable élégie où l'âme, d'abord vaincue par le désespoir, finit par s'élancer, victorieuse, vers des régions inaccessibles à la douleur. C'est de toute l'Écriture l'une des pages les plus magnifiques, tout humide de pleurs, toute rayonnante de joie. »

« Comme un cerf brâme après des courants d'eaux,
Ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu !

Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant :
Quand irai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu ?

Mes larmes sont devenues ma nourriture, jour et nuit,
Parce qu'on me dit toute la journée : Où est ton Dieu ?

Je me rappelle, avec effusion de cœur,
Le temps où je marchais en cortége et où je m'avançais vers la maison de Dieu,
Au milieu des cris de joie et des cantiques d'une multitude en fête.

Pourquoi t'abats-tu, mon âme, et frémis-tu au dedans de moi ?
Espère en Dieu, car je le louerai encore ;
Sa face est la délivrance... »

Paul ne put achever. « Mes larmes sont devenues ma nourriture, jour et nuit, » s'écria-t-il, non point avec colère, mais avec l'accent d'une ineffable douleur, « c'est bien moi qui ai le droit de parler ainsi ! ! ! Mais aussi, continua-t-il avec un effort visible, et en appuyant sur chaque parole : « Je ne cesserai de dire avec le pieux poëte : pourquoi t'abats-tu, mon âme, et frémis-tu au dedans de moi? Espère en Dieu, car je le louerai encore. Sa face est la délivrance. »

L'aveugle parlait encore, quand de lointaines détonations annoncèrent à la ville que bientôt le feu d'artifice, bouquet de la fête, allait être tiré. Des couleurs féeriques, allumées par une main invisible à une hauteur prodigieuse, allaient disputer l'empire de l'espace à la nuit, accueillies par les cris enthousiastes d'innombrables spectateurs, et, un peu plus tard, de brillants feux de Bengale allaient dessiner soudain, en traits de lumière étincelant sur l'obscurité la plus épaisse, les formes sveltes et gigantesques de l'antique cathédrale.

Spectacle émouvant, offert aux cent mille habitants de la bruyante cité... à l'exclusion des aveugles !

La porte s'ouvrit. C'était le pasteur.

C'est le beau privilége du ministre de Jésus-Christ de consoler ceux qui souffrent. Aller du pauvre au riche et du riche au pauvre; parler à l'un des misères de l'autre, fournir à ceux qui possèdent au delà du nécessaire l'occasion de donner à de pauvres frères, dignes de pitié, une partie de leur superflu; visiter, sans distinction et sans acception de personne, au nom de Jésus, l'ami de tous les hommes, tous les membres de la famille humaine, pour parler à tous, avec cette autorité qui vient du cœur, de fraternité, de charité, des devoirs de la vie présente et des ravissements de celle qui est à venir : c'est certainement l'une des plus belles attributions du saint ministère.

« Vous ici, ce jour-ci, à cette heure ! » s'écrièrent les deux amis.

— Mais oui. Tout le monde est en joie aujourd'hui, tandis que vous, mon cher aveugle...

— Il est vrai que j'ai eu le cœur bien gros...

— Je m'en doutais. Et c'est précisément parce que j'ai une bonne nouvelle à vous porter, que je me suis permis de venir si tard.

« Elle ne mettra point fin à votre épreuve, je le sais ; mais elle vous aidera à la supporter, s'il est vrai toutefois qu'il y a dans les marques de sympathie que l'on nous donne, une secrète vertu qui double nos forces.

« J'ai su par hasard que vos ressources sont singulièrement amoindries, que vous me cachez votre état de gêne — ce qui n'est pas bien —; que votre ami qui a mis en commun son avoir avec le vôtre, vient de perdre une partie de ses titres... »

Monsieur Delombre pâlit. Il s'était promis de ne point révéler au pauvre aveugle la perte qu'il avait éprouvée quelques jours auparavant.

« Rassurez-vous, continua le pasteur. Votre secret, M. Lepetit fût sans doute arrivé à le connaître un peu plus tard. Ne valait-il pas mieux que je le lui fisse connaître, moi, qui ai

de quoi guérir cette nouvelle plaie dont vous vous vous trouvez affligés tous deux?

« J'ai vu aujourd'hui même l'une de mes malades, atteinte, elle aussi, d'une pénible infirmité contre laquelle, selon toute apparence, il n'y a nul remède, une dame dont la surdité est complète depuis quelques mois. Condamnée à ne plus entendre les accents de la voix humaine, jouissant d'ailleurs d'une certaine aisance, elle n'est point demeurée sourde à la voix de Celui qui commande aux siens de s'aimer les uns les autres.

« Cher pasteur, me dit-elle, je puis disposer d'une certaine somme en faveur de quelque malheureux digne d'intérêt. En avez-vous un à me recommander? »

« J'ai pris la plume. Je lui ai parlé de vous.

« Voici, me dit-elle. Veuillez dire à votre pauvre aveugle que je prendrai des mesures pour lui faire parvenir tous les ans, à pareil jour, la même somme. Et surtout, ajouta-t-elle en souriant, je vous défends de dire mon nom. »

Et cela disant, le pasteur tout joyeux, re-

mit un papier entre les mains du pauvre aveugle. C'était cinq cents francs.

« Bonne nuit. Au revoir. Le Seigneur vous protége ! » Ce furent ses dernières paroles. Il était loin, avant que les deux amis eussent trouvé le plus petit mot à lui dire.

Le lendemain, le ciel était couvert. Un brusque revirement s'était opéré dans la température : une pluie fine et presque froide humectait le pavé. La ville était retournée à ses occupations habituelles. Paul se tenait à sa fenêtre, bénissant en secret sa bienfaitrice inconnue, quand un chant mélancolique, montant de la rue vers sa fenêtre, frappa son oreille. C'était une voix sonore qui semblait faire appel à la pitié des passants.

« Mon ami, entendez-vous? C'est à coup sûr un mendiant... »

M. Delombre ouvrit la fenêtre.

C'était un aveugle qui chantait. D'une main il s'appuyait sur un bâton ferré; de l'autre il se couvrait d'un parapluie rapiécé, mi-vert,

mi-bleu; une femme, pauvrement mais proprement mise, sa femme peut-être, le quittait de temps en temps pour recevoir l'aumône que lui tendait quelque passant ou qu'on lui jetait du haut de quelque étage.

« C'est un honnête aveugle que je connais, » dit M. Delombre.

— Un aveugle! obligé de mendier son pain! oh! mon ami! ne sommes-nous pas riches, à présent? n'est-ce pas le cas de nous en souvenir?

Et prenant l'une des pièces d'or qu'on venait de lui rapporter en échange de son billet, Paul la glissa dans les mains de la petite Marie-Marguerite.

« Va, mon enfant. A l'aveugle, là bas, de la part d'un aveugle. »

Et la svelte enfant, plus légère que la gazelle, descendit, rejoignit le mendiant, lui glissa sa pièce et ses deux mots, et remonta, les yeux humides de bonheur.

« C'est peut-être imprudent de notre part, dit son père.

« Mais il y a si longtemps que nous n'avons point fait d'heureux! Le bon Dieu nous le pardonnera. »

Cette nuit-là, trois personnes au moins s'endormirent le cœur infiniment content.

Faut-il les nommer?

VI.

Nous ne relevons que les événements les plus saillants de la vie de M. Lepetit. — Événements! n'est-ce pas trop dire?

Elle s'écoula si ignorée! si obscure! En vain y chercheriez-vous l'une de ces pages brillantes où palpite la passion, où s'étalent fièrement les grandeurs du beau monde, les éblouissantes perspectives des hautes positions. Tout y fut simple, ordinaire, terne... à la surface.

Mais l'homme ne vaut guère par les dehors; il vaut par l'âme. C'est dans l'âme que se jouent les drames les plus émouvants, dans l'âme qui souffre surtout,

C'est là qu'est le théâtre des plus admirables exploits.

C'est là que se livrent, dans le silence, dans l'obscurité, des luttes héroïques à côté desquelles pâlissent tant de faits d'armes brillants dont les nations, à juste titre, se montrent fières et jalouses. C'est quelque chose de souffrir, sans se plaindre; d'accepter, avec une muette résignation, à la manière des stoïciens, les coups d'un sort ennemi; mais je ne sache rien de plus émouvant que le pénible labeur d'une âme honnête, exposée aux plus rudes assauts de l'infortune, qui s'élève insensiblement, par de vaillants efforts, jusqu'à cette sereine région, d'où la souffrance ni les défaillances ne sont encore bannies, mais où dominent tellement la pureté, la charité, la joie et la paix du cœur, l'amour de Dieu, que le Ciel ne saurait en être loin!

Et de ces âmes il y en a plus qu'on ne pense.

Et celles qui n'en sont pas, désirent, n'en doutons pas, désirent dans leurs meilleurs moments, d'en être.

Notre aveugle en était, lui.

Terriblement éprouvé, il lutta fièrement.

Plus ses épreuves se multiplièrent, plus son âme devint aimante. L'esprit de révolte n'y faisait plus que de rares apparitions; la douleur ne l'aigrissait plus : elle la purifiait.

Obligé de confiner toute sa vie dans d'étroites limites, il apprit à serrer de près les graves solutions que donnent les saintes Écritures des grands problèmes de la vie.

Il ne renonça point aux préceptes qu'il s'était imposés dix ans auparavant; mais il les modifia, les compléta, les établit sur une base plus solide, sur les solennelles déclarations et sur les exemples sublimes qui abondent dans la Bible.

Il y avait toujours en lui la même tendance à goûter toutes les joies, même les plus simples, que la Providence mettait à sa portée, à préférer les jouissances de l'esprit à celles que donnent les sens, à placer plus haut encore les jouissances du cœur, à se préoccuper enfin du terme de son existence terrestre; mais son

âme était devenue plus religieuse. L'idée de Dieu en était devenue le centre. C'est à Dieu qu'il rapportait tout; c'est à lui qu'il demandait tout. Une vie nouvelle avait commencé en lui, à partir du jour où il avait considéré sérieusement la vérité centrale de l'Évangile : l'amour de Dieu. « C'est l'amour de Dieu, se plaisait-il à répéter, l'amour de Dieu tel qu'il se montre en Jésus-Christ, qui explique tout, qui pardonne, qui relève le pécheur abattu et le métamorphose en un homme nouveau, qui brise les chaînes de l'égoïsme, et ouvre les portes du Ciel à ceux qui y croient de tout leur cœur. »

Un jour qu'il avait eu, avec son ami, une longue conversation sur des sujets religieux, il s'approcha, en tâtonnant, d'une vieille armoire et en tira un gros cahier où se trouvaient, pêle-mêle, des passages extraits des auteurs les plus divers. Pendant de longues années il s'était plu à lire, la plume à la main; toutes les pensées remarquables qu'il avait rencontrées dans ses lectures, celles en-

core sur lesquelles sa chère Marie avait attiré son attention; il avait pris soin de les transcrire sur son précieux registre, où Platon figurait à côté de Lamartine, Kant à côté de Molière, Fénelon à côté de Vinet.

Il remit à son ami, non sans émotion, le volume auquel il avait confié si longtemps, comme à un sûr et fidèle gardien, le fruit de ses entretiens avec les moralistes, les historiens, les poëtes et les philosophes les plus remarquables de tous les pays et de tous les temps.

« Cherchez, dit-il à M. Delombre, cherchez à partir de la p. 420, si je ne me trompe. Vous trouverez quelques pages tirées du meilleur de tous les écrivains que je connais. Forme tantôt sévère, tantôt gracieuse et poétique, selon le sujet; pensées sérieuses et profondes; raisonnement serré, nerveux; esprit à la fois vif et délicat, profond et large: tel est Vinet. La Bible à part, je ne connais point de livres plus bienfaisants que les siens; l'*Imitation* pâlit à côté des *Discours sur quelques sujets religieux*. De

quels doutes n'a-t-il pas délivré mon esprit! quel art merveilleux, celui qu'il met à vous faire connaître et aimer la vérité chrétienne! quelle distance de la piété telle qu'il la comprend à cette piété malsaine, maladive, artificielle, dont le moindre inconvénient est de ne corriger personne! quelle âme supérieure que la sienne, si douce, si humble, si énergique par moments, et toujours si honnête, si transparente, si *vraie*! C'est l'un de mes regrets de ne point lui avoir fait de plus nombreux emprunts. Il est vrai que ma vue avait commencé à faiblir, quand on me prêta son admirable volume.

— Ah! voici, dit M. Delombre après avoir feuilleté le gros cahier, voici un fragment que vous avez intitulé : *Ce que c'est qu'aimer Dieu, et qu'il y en a peu qui l'aiment.*

Et il lut.

« Où sont-ils, ceux qui servent Dieu par pur amour? Que dis-je? Où sont-ils, ceux qui aiment Dieu?

« Ne cherchons point à nous abuser, ces

émotions fugitives que nous fait éprouver la pensée du Créateur ou la vue de ses œuvres merveilleuses, ces impressions superficielles, étrangères d'ailleurs à tant de cœurs, tout cela n'est point de l'amour. Si nous n'aimons Dieu que quand nous nous plaisons à lui subordonner nos pensées, nos affections, nos vœux, notre vie entière; si nous ne l'aimons que lorsque nous avons perdu, noyé notre volonté dans la sienne; si nous ne l'aimons que lorsque l'offenser nous paraît, dès ici-bas, le plus grand des malheurs, l'unique malheur, et lui plaire la plus grande, la seule félicité; si nous ne l'aimons que lorsque notre cœur met entre les créatures et lui la même distance qu'il y a mise lui-même... répondez, ô vous qui me lisez, qui est-ce qui l'aime?

« Il est vrai que le mondain s'écrie assez souvent : « J'aime Dieu sans doute, et qui est-ce qui ne l'aime pas? » mais rien précisément ne marque mieux l'égarement de notre cœur, que la témérité de cette prétention. Celui qui

commence à aimer Dieu est le premier à s'effrayer de son *indifférence* pour Dieu. Nous aimons Dieu! ah! ne nous hâtons pas de le dire. Quand nous aurons pour lui la dixième, la centième partie de l'affection que nous avons pour un parent, pour un ami, pour un bienfaiteur terrestre, il sera temps peut-être de dire que nous l'aimons. Jusque-là taisons-nous, et rentrons dans la poussière. » —

Au-dessus du passage suivant, Paul avait écrit en gros caractères : *La nature, belle; mais incapable de régénérer. Elle récrée, mais elle ne recrée point.*

« Il y a une voix dans l'univers. Les cieux racontent la gloire du Dieu fort; et, quoiqu'il n'y ait point en eux de langage proprement dit, leur voix néanmoins est entendue, dit le psalmiste, et même de l'oreille la plus dure; et quelquefois de l'oreille cette voix pénètre dans le cœur. Oui, à la vue de cette magnifique nature, toute pleine d'amour et de vie, le cœur de l'homme naturel s'attendrit quelquefois... Je ne lui demanderai pas pourquoi,

à l'aspect de ces beautés, son âme se serre bientôt et son cœur se gonfle de soupirs; je ne lui demanderai pas d'où vient cette involontaire tristesse qui succède au ravissement d'une premiere vue. Je ne dirai pas que ce qui pèse alors sur sa pensée, c'est le contraste entre une belle nature et une âme dégradée, entre un ordre parfait et la confusion de ses sentiments et de ses pensées, entre cette profusion de vie répandue dans l'immensité et le sentiment d'une existence caduque qui n'ose compter sur sa durée. Je ne lui ferai pas remarquer que ce sentiment est tellement propre à une âme comme la sienne, qu'il revient à chaque émotion de joie comme à un signal convenu pour l'empoisonner et la flétrir; et je ne conclurai pas, comme je pourrais le faire : tout cela vient de ce que Dieu est absent. Non; mais je dirai seulement : qu'est-ce que cette émotion? que prouve-t-elle? vous donne-t-elle un Dieu? hélas, ce sentiment confus a remué l'âme de millions de spectateurs de ces beautés, et les a laissés tels qu'ils étaient : *la na-*

ture, qui émeut tour à tour de joie et de tristesse, *ne régénère personne.* »—

Venaient ensuite ces simples paroles : *Gloire? Illusion*, en tête des lignes qui suivent.

« Il n'y a qu'une approbation qu'on puisse chercher sans danger : c'est, dans le ciel, celle de Dieu; sur la terre, celle de ses saints. Et encore ne faut-il chercher celle-ci que comme une manifestation de celle-là. En général, les réprimandes des justes valent mieux que leurs louanges. — L'approbation de Dieu est seule digne d'être poursuivie. Vous n'avez, pour vous en persuader, qu'à franchir par la pensée les limites du temps, et à vous transporter au dernier jour, et devant le tribunal du Seigneur. Là vous saurez ce que valait l'opinion humaine. La gloire du monde, jadis si éclatante à vos yeux, vous apparaîtra comme un de ces feux trompeurs qui, le soir, sortent des marais, et ne doivent un moment de pâle lueur qu'aux ténèbres d'une épaisse nuit. Cette renommée qui devait, disait-on, traverser tous les âges, et lever un tribut perpétuel

sur l'admiration de la postérité, ne vous semblera plus que la puérile chimère d'un délire vaniteux. Le prix infini que vous attachiez à l'opinion de vos compagnons d'épreuve vous semblera une méprise inexprimablement ridicule. Vos gloires immortelles, ainsi qu'il vous plaît d'appeler vos célébrités d'un jour, seront dissoutes, absorbées dans une gloire vraiment immortelle, la gloire de Dieu et de ses saints. Vous sentirez alors (et que ce ne soit pas avec amertume!) que ces simples mots du Père céleste : « Cela va bien, bon serviteur; tu as été fidèle en peu de chose, » font pâlir les termes pompeux dont vous remplissiez vos panégyriques, lorsque vous dérobiez avec audace les titres de Créateur pour en décorer la créature. « Cela va bien, bon serviteur, tu as été fidèle en peu de chose ! » Qui est-ce qui se contenterait, sur la terre, d'une si chétive louange? Mais dans le ciel, mais dans la bouche du Seigneur, cette louange est d'une valeur immense; et jamais l'adulation la plus effrénée, jamais l'enthousiasme le plus ivre ne

remplirent celui qui en était l'objet d'un transport comparable à celui que puisera dans ces simples paroles le fidèle glorifié.

« Voilà ce que vous pouvez vous dire à vous-même. Et vous pouvez vous dire encore que, déjà sur terre, les triomphes de l'amour-propre sont vains et tristes; qu'ils ne remplissent point le cœur; qu'ils ne font qu'en approfondir toujours davantage le vide immense et dévorant; que le premier effet d'un triomphe est d'en faire désirer un autre; que les retours de l'opinion sont excessifs et cruels; qu'il est insensé de mettre son bonheur à la merci de cette opinion volage et inconséquente. Vous vous direz que, lorsque ce besoin d'estime et d'applaudissements s'est emparé d'une âme, il n'y laisse rien subsister à côté de lui; qu'il n'y a plus de place pour l'amour dans une âme que remplit la gloire; que rien ne dessèche plus le cœur que cette funeste passion, et qu'elle nous enlève les plus pures jouissances et les plus nobles émotions dont notre âme est susceptible. » —

Delombre s'arrêta un instant. « Oh ! lisez ! lisez encore, dit l'aveugle. Voici venir le plus beau. Après le mal, le remède. » Et le bossu reprit :

Du secret de l'amour pour Dieu et pour le prochain.

« C'est ici qu'est la beauté du système évangélique. Joyeux de ses terreurs dissipées, heureux de son affranchissement, tranquille sur son avenir, mais surtout admis enfin à contempler Dieu dans la complète manifestation de son amour, sûr de Dieu dont la bonté ne connaît point de repentir, disons tout en un mot : conquis par la reconnaissance, il se sent saisi du désir de tout faire pour Celui qui l'a aimé le premier, et qui s'est donné lui-même pour lui. Il aime, parce qu'il lui a été beaucoup pardonné. Négligera-t-il la loi? Moins que jamais; elle lui deviendra, au contraire, plus chère et plus sacrée; seulement il la cultivera dans un autre esprit, comme la loi d'amour d'un père et d'un sauveur; il reconnaîtra qu'elle est parfaite, plus douce que le miel,

et qu'elle restaure l'âme; il en fera ses délices; il la pratiquera par devoir sans doute, mais aussi par inclination, et bientôt par instinct; et plus il la cultivera, plus les doux fruits qu'elle porte la lui feront chérir. Il ne sera plus nécessaire de lui dire : Au nom de vos intérêts éternels, au nom des terreurs du jugement, faites ceci et vous vivrez; car il a été pourvu à ses intérêts éternels, et la sentence qui le condamne a été clouée à la croix; mais on lui dira : Marchez dans les bonnes œuvres pour lesquelles vous avez été créés en Jésus-Christ; vous avez été rachetés à grand prix; glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre esprit qui lui appartiennent. »

« Encore une page, dit Paul, une seule encore! la dernière, je crois, que j'ai écrite, alors que déjà mon œil se voilait. »

Et son ami lut, bien qu'avec peine, deux passages presque illisibles, où le grand écrivain parle, avec un saint enthousiasme, des consolations du chrétien et de ses progrès dans la foi. Nous avons relu dans son manuscrit,

tout maculé de larmes, ces belles lignes que nous nous faisons presque un devoir de reproduire.

« Un chrétien est un homme qui a pleuré et qui a été consolé, qui pleure encore tous les jours, mais que son Dieu console tous les jours. Son bonheur n'est point sans larmes; ses souvenirs en tiennent la source ouverte, des expériences douloureuses viennent souvent l'élargir. Mais son bonheur est du bonheur pourtant, un bonheur profond, un bonheur dont l'âme est comblée, car il est composé de paix, d'espérance et d'amour, et les larmes saintes de la componction y tombent comme une rosée. C'est s'il ne pleurait pas qu'il faudrait le plaindre. C'est quand cette source tarit que le vrai malheur commence. Vos larmes donc, si vous êtes chrétiens, les larmes que vous répandez sur vous-mêmes, ne vous empêcheront pas de pleurer avec Christ et comme Christ a pleuré... Pleurez donc et soyez consolés. Appliquez à vos douleurs spirituelles, comme aux détresses de votre charité et aux

scandales de votre foi, l'auguste parole du Christ : « Mon droit est auprès de l'Éternel et mon œuvre auprès de mon Dieu. » Aimez à vous répéter les paroles de son Père : « Je t'ai donné pour être la lumière des nations et mon salut jusqu'au bout de la terre. » Dites-vous à vous-mêmes qu'il est votre lumière et votre salut; rappelez-lui ses promesses et représentez-lui ses gages; armez-vous du droit qu'il vous a donné de recourir à lui; et lorsque vous sentez une racine d'amertume et d'iniquité germer dans votre cœur, tombez à ses pieds pour lui demander avec toute l'autorité dont il a investi votre humble prière, que sa parole pénètre, pour vous purifier, jusque dans les dernières divisions de votre âme et de votre esprit, de vos jointures et de vos moelles, et que vous puissiez, certains de son amour, monuments vivants de sa grâce, livrer tout votre cœur aux nobles sollicitudes du zèle et de la charité. »

. . . . . .

« Et de même qu'à la première pointe du

jour on voit d'abord les plus hauts sommets se détacher faiblement des ténèbres, puis peu à peu la lumière descendre et envelopper leur base; puis cette lumière, toujours plus vive, se réfléchissant d'un objet sur l'autre, s'insinuer doucement dans les moindres replis et dans les moindres intervalles, en sorte qu'à la fin tout se dégage, tout se prononce, tout est connu; ainsi, de vérité en vérité, toute la vérité finit par nous être connue; ainsi, la lumière engendrant la lumière, l'expérience se joignant à la révélation, la révélation donnant un sens à l'expérience, notre connaissance embrasse toujours plus d'objets, les pénètre mieux, juge plus sûrement de toutes choses; et nous éprouvons que le sentier de la foi est le chemin du juste, où la lumière augmente sans cesse, jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection. C'est la promesse de l'apôtre à tous ceux qui, ayant écouté leur conscience, se sont, jusqu'à un certain point, réveillés et relevés d'entre les morts; Christ les éclairera! Oui, *Christ* et non point un autre; car lui

seul connaît à la fois tous les secrets de Dieu et tous nos secrets, ce qu'est Dieu et ce que nous sommes, ce qu'il veut être pour nous et ce qu'il faut que nous soyons pour lui, ce que nous devons et ce que nous pouvons, nos dangers et nos ressources, le règlement de notre vie, l'emploi de chacun de nos instants, l'art d'être heurex et celui de souffrir; enfin, pour ne rien omettre, l'art de connaître et l'art d'ignorer. Voilà ce que nous avons à attendre de Jésus-Christ; voilà ce que, de plus en plus, la foi recevra de lui. O bienheureuse *lumière* de l'homme vraiment réveillé, vraiment ressuscité! ô unique lumière parmi les ténèbres du monde! ô lumière, et tout à la fois vie, joie et force de l'homme! levez-vous sur nos têtes, éclairez nos difficiles sentiers, enveloppez-nous de toutes parts; un seul de vos rayons ravit une âme en deuil; que serait-ce de toutes vos clartés! que serait-ce d'une joie sans déclin! ô esprit de lumière, ne nous refusez pas la lumière... »

Et l'aveugle répéta, d'une voix fortement émue :

« Oh ! Esprit de lumière, ne me refuse pas la lumière ! ô mon Dieu, console-moi tous les jours ! ô Seigneur, donne à mon âme la paix, la joie, l'espérance ! »

VII.

Octobre était venu.

M. Delombre se souvint qu'il avait assisté l'an dernier, à pareille époque, à la célébration de l'anniversaire du mariage de son ami. Il résolut de ne point laisser passer cette journée, sans préparer une surprise à son cher malade. Il s'entendit avec les enfants : Élie et Charlemagne présentèrent à leur père un petit rosier en fleurs ; Marguerite chanta quelques touchantes paroles de circonstance que lui avait enseignées son institutrice ; lui-même avait acheté le volume auquel Paul avait emprunté les magnifiques passages que nous venons de reproduire et promit d'en lire chaque jour quelques pages à l'aveugle.

Celui-ci accueillit, avec la plus vive émotion, ces témoignages d'affection.

Marie se tenait, muette, à côté de lui; muette et immobile, elle reçut les caresses de ses enfants. Quand M. Delombre, d'une voix qu'il s'efforça de rendre joyeuse, exprima le vœu que de nombreux anniversaires, plus heureux que celui-ci, fussent réservés à son « frère » (comme il appelait volontiers l'aveugle), quand il parla de la possibilité de recouvrer la vue, de sortir de l'état de mélancolie, « oui, répondit Paul, en versant un torrent de larmes, oui, sans doute, tout est possible à Dieu... mais il me semble que cet anniversaire sera le dernier... les sources de ma vie sont taries... je le sens... je suis brisé... »

La fin était plus proche qu'il ne pensait.

La matinée était superbe. Des nuages empourprés se promenaient lentement sur le ciel; l'air était doux, le sol dégagé d'humidité. Vers midi, l'aveugle alla se promener, avec Marguerite, sous les grands arbres presque dépouillés de leurs feuilles; ce fut sa dernière

promenade. Dès le lendemain, il fut obligé de garder le lit. Un étrange malaise, résultat de secousses morales plus encore que de causes physiques, s'empara de lui ; ses forces déclinèrent rapidement ; son teint prit bientôt les couleurs de la mort, tandis qu'une distinction mélancolique donnait à sa physionomie un charme inimaginable. Le chagrin le tuait ; mais son âme demeurait calme et joyeuse.

VIII.

Le 27 octobre devait être le dernier jour de sa vie, marquer la fin de ses souffrances.

Dès le matin, tout espoir était perdu ; mais le malade avait conservé la plénitude de ses facultés.

M. Delombre, son fidèle ami, depuis quelques jours n'avait point quitté son chevet. Ce matin-là, comprimant les sanglots qui gonflaient sa poitrine, il serrait doucement la main du pauvre infirme ; il suivait, en esprit, le rapide chemin que parcourait le mourant, fai-

sant un retour sur son passé et laissant tomber de ses lèvres défaillantes quelques paroles de regret ou de joie à chaque étape où s'arrêtait sa pensée.

« Cette belle soirée... d'il y a trente ans... cette belle allée de peupliers... ces théories sur le bonheur... combien tout cela se dessine nettement devant mon imagination ! J'ai soutenu, je crois, que, le bonheur, c'est d'aimer et d'être aimé... n'est-ce pas, cher ami, ce que je vous ai raconté maintes fois ? Ce qui est sûr, c'est que c'est la vérité.

« Oh ! continua-t-il, que ce beau temps est loin ! Oh ! délicieuses années de l'enfance... comme vous avez fui loin de moi ! »

Il poussa un profond et douloureux soupir.

« Et mes camarades d'alors, Arthur, Mornand, Sidney... comme notre sort a été divers ! »

« Ils sont arrivés, l'un à une position commode et aisée, l'autre à la fortune, le troisième à la gloire..., tandis que moi... oh ! n'étais-je pas tout aussi propre qu'eux à me

faire un grand nom, à gouverner une brillante fortune, ou du moins à jouir, dans l'obscurité, d'une douce aisance gagnée par le travail, gardée par l'honnêteté? Oh! amère dérision du sort! »

Il se fit un long silence dans la chambre du malade.

« Mais pourquoi, continua-t-il, en se soulevant péniblement sur sa couche, pourquoi me plaindre? Le bonheur ne m'a-t-il pas souri? »

Un léger sourire se montra, fugitif, sur ses traits décomposés.

« Oui, il m'a souri, » reprit-il avec fermeté.

« Jamais je n'ai connu la misère.... du moins la misère extrême. Puis, n'ai-je pas eu occasion de remarquer qu'il y a au monde, même dans les positions les plus brillantes et les plus enviées, plus de sujets de tristesse qu'il ne semble, et beaucoup de commodes positions peu dignes d'être désirées, payées qu'elles sont au prix de la droiture et de l'honnêteté? Le beau sujet d'envie!... Quand je songe à M. le marquis, ou bien à ce M. Le-

noir... quelque peu que j'aie eu l'occasion de me trouver auprès d'eux... oh ! j'aime tout autant être Paul Lepetit !

« Puis, mes pauvres voisins m'ont témoigné tant d'amitié ! Et vous, mon cher ami, quelle bénédiction de vous avoir rencontré ! ! »

Et les deux amis s'embrassèrent avec effusion.

L'aveugle retomba sur sa couche, tout épuisé.

Un quart d'heure s'écoula avant qu'il pût recouvrer ses forces.

« Je n'ai point tout dit, poursuivit-il d'une voix qui allait s'éteignant.

« J'ai d'autres sujets d'actions de grâces.

« Je n'ai point d'ennemis, que je sache. Vous avez écrit, en mon nom, à la seule personne, je crois, avec laquelle je n'ai point fait la paix, au docteur Sidney Müller; vous lui avez présenté mes excuses les plus sincères... peut-être viendra-t-il me serrer la main, avant que je m'en aille... il est si doux de n'avoir que des amis !

« J'ai eu la meilleure des épouses. L'émotion me brise, quand je me rappelle sa tendresse, son inépuisable bonté... c'était le ciel sur terre... cela ne pouvait pas durer, c'était trop beau... Et si malheureuse ! ! oh ! Marie ! Marie ! une seule parole encore ! ! »

Et Marie, obéissant comme par instinct à ce suprême appel, s'approcha de son époux ; elle déposa un baiser sur son front mourant, et puis reprit tranquillement sa promenade à travers la chambre, comme si elle n'avait point la conscience du drame terrible dont le dénouement approchait. L'heure du réveil ne devait point encore sonner pour elle. Oh ! mystère !

Cependant Paul semblait heureux. Pour la première fois, depuis de longs mois, Marie avait paru le comprendre.

Il demanda à voir ses enfants. Delombre les fit entrer. Leur père les bénit. « Que le Seigneur vous rende la vie facile et commode, si bon lui semble... mais surtout qu'Il vous donne de ne point transiger avec la sainte loi

du devoir! Qu'Il vous donne de l'intelligence, mais surtout qu'Il vous donne du cœur... qu'Il vous bénisse! » Et il baisa leurs petites têtes; Élie et Charlemagne, à peine âgés de quatre ans, répondirent faiblement à ses caresses; Marguerite poussa un cri déchirant. « Oh! père! bon père! que tu es pâle! tu ne nous quitteras pas, n'est-ce pas? » — « Non, mon enfant, pas encore, » dit le malade d'une voix calme en apparence, « et une fois que nous nous quitterons, ce sera pour peu de temps... sois tranquille... tu le promets? et à présent, laisse-moi me reposer... »

Et la charmante enfant sortit, pour ne plus revoir son père, dans cette vie du moins.

Ce même jour là M. Mornand de Lagloire, atteint d'une grave maladie, après être tombé de déceptions en déceptions, se demanda sérieusement si la gloire vaut bien la peine que se donnent ses adorateurs.

Arthur, le cœur sec et vide, arrivé, grâce à la faveur de quelques éminents personnages,

à une position hors ligne que cent autres eussent obtenue plutôt que lui, si l'on n'eût consulté que le talent et les états de service, Arthur venait d'être informé qu'on le recevrait à la cour... il se croyait fort heureux.

La marquise de Bellecour gémissait et se lamentait. Elle regrettait ses cristaux, ses diamants, ses salons splendidement éclairés, ses beaux rôles de femme indignée, de femme dévouée, de femme poétique, ses plats admirateurs. Sa cécité était complète, et nul rayon de lumière n'éclairait son cœur, où trop longtemps les convoitises du monde et les vaines assurances d'une piété hypocrite avaient régné sans partage.

M. Lenoir, l'homme aux lunettes bleu foncé, ne paraissait plus chez elle, depuis que la maladie avait fait irruption dans son palais. Il était en train de s'asseoir dévotement à la table de je ne sais quel grand seigneur pour ensuite dormir doucement la grasse matinée et rêver à de nouvelles victimes de sa pieuse habileté, quand Paul rendit l'âme.

Les petits rideaux en mousseline de la chambre du pauvre malade tamisaient les pâles rayons d'un soleil d'octobre, qui éclairait de ses dernières lueurs sa figure amaigrie. M. Delombre demeura fidèlement auprès de son ami, jusques à la fin. « Ma vie... a été... bonne... grâce à Dieu; » puis, un peu plus tard: « Christ est ma vie, la mort m'est un gain, » telles furent les dernières paroles que dit, à mi-voix, le moribond. Il ne mourut point, il s'endormit.

La tombe de Paul Lepetit se creusa tout près de l'endroit où, pour la première fois, il avait aperçu Marie.

Depuis qu'il y repose, tous les mois deux couronnes d'immortelles y sont déposées, l'une par la reconnaissance, l'autre par l'amitié. C'est nommer M. Delombre et la famille Michel.

Pendant huit jours il a été question, dans bien des familles, du malheureux et digne aveugle; on a été unanime à faire son éloge. Il n'en coûte guère de rendre justice aux morts.

M. le marquis a promis de s'occuper des orphelins; — il tiendra parole, car il a de fort bons sentiments... si le temps et son inconstance le lui permettent.

En attendant, le pauvre bossu, qui n'a rien promis, s'épuise à assurer leur avenir. A ceux qui admirent ses efforts, il répond avec simplicité: ce sont les enfants de mon ami, donc, ce sont les miens.

Le docteur Sidney est venu en ville, trois jours après les funérailles; il est inconsolable d'avoir tant tardé à vaincre son amour-propre.

Au moment où nous traçons ces lignes, six mois après la mort de l'aveugle, Marie est encore en vie. Son état ne s'est guère amélioré; seulement elle lève parfois ses grands yeux noirs au Ciel, comme pour y chercher quelqu'un. Elle aussi trouvera.

Sursum corda.

En haut! les cœurs en haut!

TABLE DES MATIÈRES.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Pages

AVANT-PROPOS I

I. PROLOGUE.

1851. Une après-midi à la campagne. — Collégiens qui se divertissent. — Exercices du corps et luttes de l'esprit. — Un concours; les théories du bonheur. — Le bel Arthur; Charles; Sidney; Henri Mornand; Paul. — Le bonheur : aimer et être aimé. — Distribution des prix. — Plus tard ? 1

II. JOURNAL DE PAUL LEPETIT.

22 *janvier* 1852. — Rêves évanouis. — Une humble condition; côté poétique. — D'où vient la poésie. — Malheur sur malheur. — Oublier le passé; espérer. — Quatre règles de conduite. 32

23 *octobre* 1852. — Marie. — De la véritable beauté. — La Légion d'Honneur. — Une rencontre au cimetière. — Le mariage. — L'amour. — Un gros livre. . . . 50

6 *janvier* 1853. — L'aisance. — A l'abri de la misère et des richesses. — M. Mornand de Lagloire. — Une bonne femme; bienfaisance; la famille Michel. — Ce que c'est que le christianisme. — Sentences chrétiennes. 63

Juillet 1854. — MM. Mornand et Vilargent; le marquis de Bellecour. — Les mœurs du pauvre et les mœurs du riche. — La pauvreté, source de corruption. — Riches généreux. — Bureaux de bienfaisance; Sociétés de secours mutuels; hôpitaux; bals pour les pauvres. — M. Lenoir; réserve prudente. — M. Mornand; le bonheur, c'est la gloire. — Ce que vaut la gloire. — Le Christ 78

Pages

Décembre 1854. — La sérénité d'esprit. — Source de la paix du cœur. — Les saints ; à quelle marque on les connaît. — Différentes espèces de saints. — Abus du nom de Christ. — Les dangers de la lecture de la Bible. — Un joyeux Noël ; surprises ; promesses ; espérance . 108

Mars 1855. — Naissance de Marie-Marguerite 135

4 *mai* 1855. — A travers champs — Les voix de la nature. — Jouissances de l'imagination. — Le monde des arbres ; le monde des bêtes ; le monde des hommes. — Un maire décoré. — Un bossu ; pitié 136

Juin 1856. — Deux anciens condisciples. — Morgue aristocratique ; bonté et simplicité d'esprit 152

Juillet 1856. — La petite Marie Marguerite. — Premiers pas dans la vie. — Une mère qui perd son enfant. — Un homme vêtu de noir. — Cérémonie funèbre. — Prière 158

Juin 1857. — Élections ; déceptions. — Aveux du marquis. — Le fils du marquis. — Mme de Bellecour . . 172

Septembre 1858. — Une course de chevaux. — Réflexions d'un flaneur. — Le progrès. — Encouragements donnés aux jockeys et... aux instituteurs. — Les deux jumeaux 181

Septembre 1859. — Élie, Charlemagne et leur grande sœur. — La conscience. — Charmantes méprises. — L'éducation 194

Septembre 1859. — Une après-midi chez le docteur Sidney. — Noirs pressentiments. 208

Janvier 1860. — A propos de l'avenir qu'un père rêve pour ses fils. — Réflexions philosophiques sur l'inégalité des positions sociales. — Occupations d'un serviteur de Dieu. — Doutes et consolations. 215

Mars 1860. — Un chagrin d'argent et un chagrin d'amitié. — Préoccupations au sujet de Marie. — La Bible sur les épreuves 237

Octobre 1861. — Un double anniversaire de mariage. — Le plus joyeux des deux 246

Janvier 1862. — Marie, mélancolique. — Les consolations du monde. — Les consolations du serviteur de Dieu . 255

Pages

Février 1862. — État de gêne. — Les charlatans, heureux. — Dernières ressources; la pauvreté fait peur. — La petite Marie-Marguerite console sa mère . . . 280
Mars 1862. — Désespoir 291

III. ÉPILOGUE.

I. La cécité. — Luttes obscures et héroïques 297
II. Intérieur des époux Lepetit. — Mélancolie et cécité. — Les enfants. — Dévouement du bossu, M. Delombre. 304
III. L'activité d'un aveugle. — Agir, c'est vivre. — A chacun, ce que *vaut son âme* 315
IV. L'amour, fruit du malheur et consolation des malheureux. — Aimer et être aimé. — Infortune de la marquise de Bellecour. — Aveux de M. Delombre. — Ménage commun. — La joie reparaît sous le toit des époux Lepetit 324
V. Une sombre journée. — Regrets, découragement; victoire. — Une récitation. — Une illumination. — Deux bienfaits 340
VI. Fragments de Vinet. — Doctrine chrétienne . . . 357
VII. Un dernier anniversaire. — Une dernière promenade. 375
VIII. 27 octobre. — Regards rétrospectifs d'un mourant — Actions de grâces. — M. Mornand de Lagloire. — Le « bel Arthur. » — La marquise de Bellecour. — M. Lenoir. — Le docteur Sidney. — *Sursum corda* 377

BIBLIOTHÈQUE IMPÉR.

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.